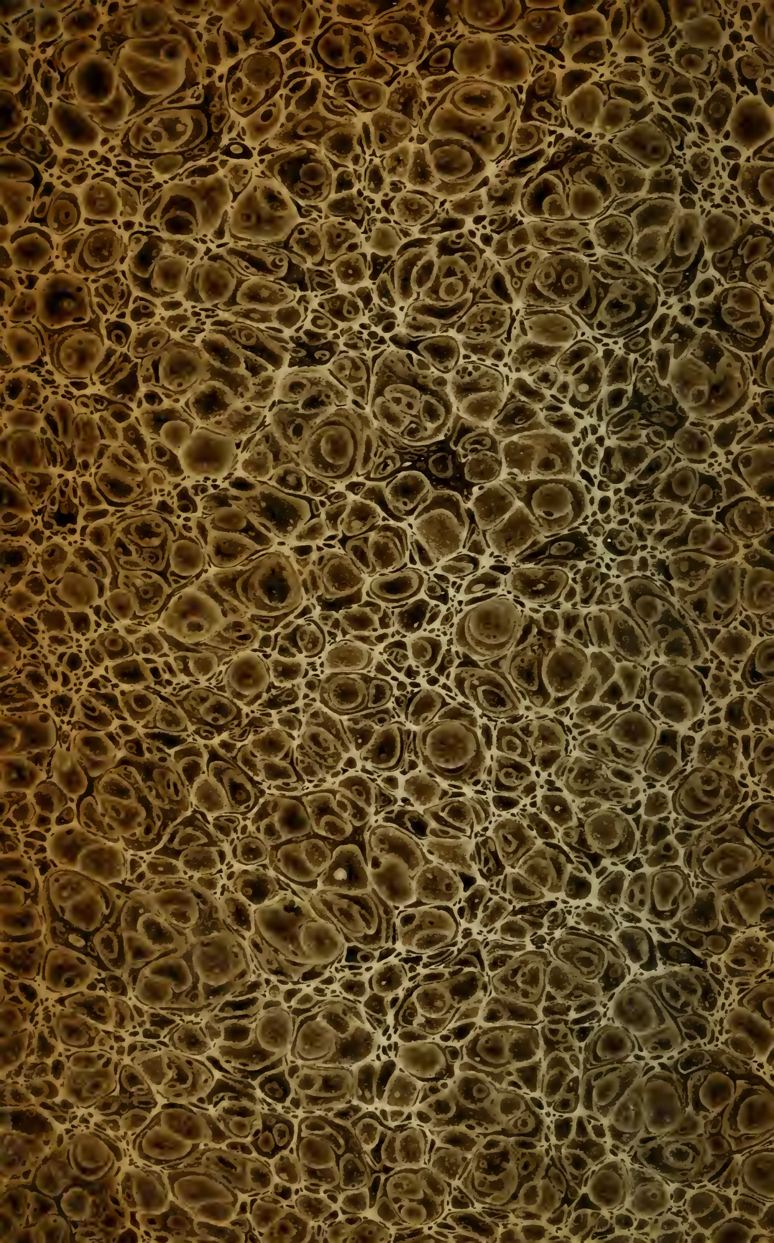
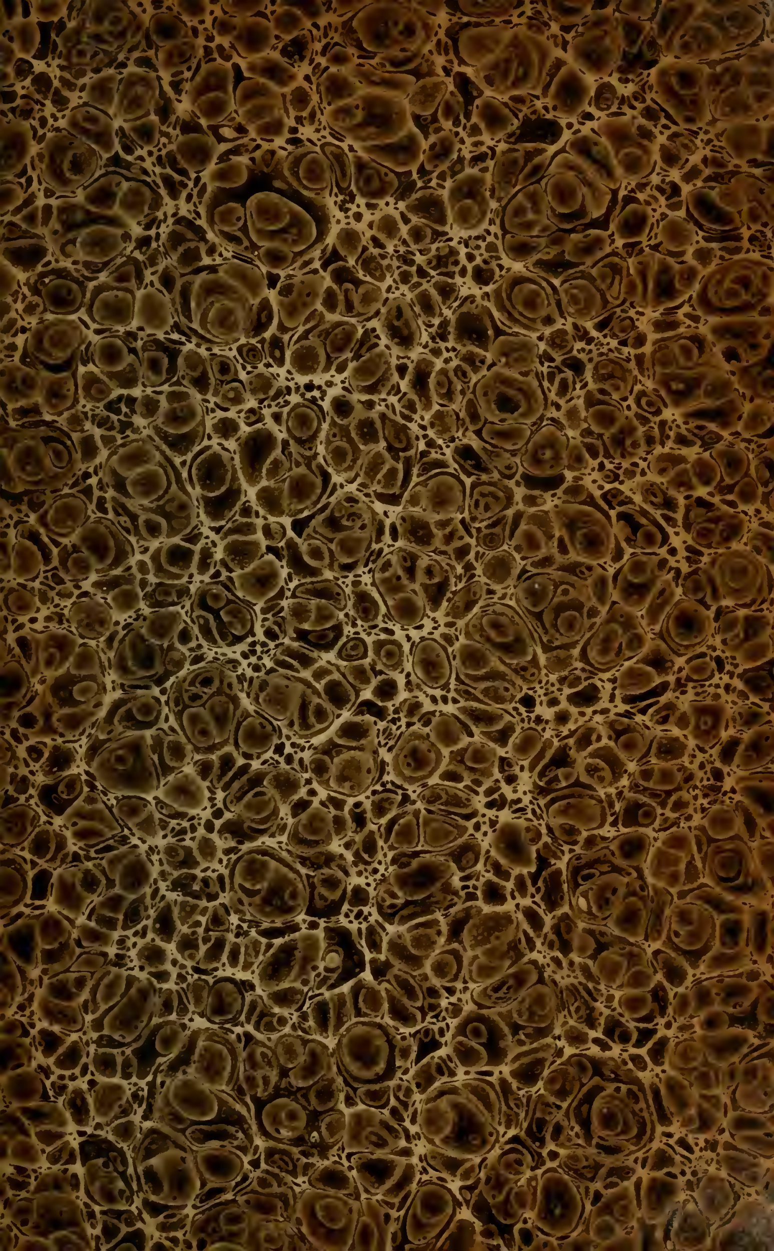

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 6060





LA

PATERNITÉ CHRÉTIENNE

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA RÉUNION DES PÈRES DE FAMILLE
DU JÉSUS DE PARIS.



PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE DE RENNES, 71.

LA PATERNITÉ CHRÉTIENNE

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA RÉUNION DES PÈRES DE FAMILLE DU JÉSUS DE PARIS

PAR LE R. P. A. MATIGNON

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TROISIÈME SÉRIE

Les épreuves et les joies de la famille

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

Ancienne Maison VICTOR PALMÉ, éditeur des *Bollandistes*).

PARIS rue de Grenelle-Saint-Germain, 25.

BRUXELLES 5, place de Louvain, 5.

1878

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Les épreuves de la famille en général.

MESSIEURS,

Il n'est point de familles qui puissent se promettre d'échapper longtemps à ces tristesses, qui sont semées si abondamment dans le champ de notre vie. Le monde les appelle accidents, revers, disgrâces. Le chrétien, qui sait mieux les comprendre et en apprécier la nature, leur donne un nom plus doux. Ce sont pour lui des épreuves, des croix; les souffrances dont elles sont hérissées, ont été voulues de Dieu; elles entrent dans le plan

providentiel, non-seulement par rapport à chacun d'entre nous en particulier, mais aussi pour la famille entière, prise dans son ensemble et considérée dans son existence collective.

En effet, nous l'avons dit assez souvent, cette société, restreinte aux limites du foyer, constitue un tout homogène, qui a son être à part, son individualité distincte. Elle doit, comme telle, avoir sa religion et payer à son Auteur un tribut spécial d'hommages. Cela est si vrai que, même dans le paganisme, chaque foyer avait ses lares, chaque maison possédait ses divinités tutélaires et leur rendait de spéciales adorations.

Mais, Messieurs, vous le savez, il n'y a point de culte parfait sans sacrifice. Celui de la famille serait-il le seul à se passer de cet honneur, à manquer de ce complément nécessaire? Non, il aura, lui aussi, ses immolations; il ne sera dépourvu ni de victimes à présenter à Dieu, ni de prêtre pour les offrir. Plus d'une fois Abraham recevra l'ordre de gravir la montagne pour aller y consommer une oblation douloureuse.

Cet Abraham, c'est le père de famille, véritable prêtre du sanctuaire intérieur et sur qui reposent les charges de ce redoutable sacerdoce. Toutes les fois que le ciel exigera un holocauste, c'est lui qui en ressentira le premier la souffrance, c'est sur lui que retombera le fardeau le plus lourd.

Ainsi l'exige la loi de sa paternité. Si elle lui apporte des joies, elle ne peut manquer de lui fournir aussi l'occasion de nombreuses angoisses.

Les joies, Messieurs, nous en parlerons plus tard. Pour le moment, ce qui semble plus pressé, c'est d'apprendre à porter dignement les peines que la Providence nous ménage.

Sans entrer encore dans le détail, je voudrais les envisager aujourd'hui avec vous dans leur caractère général. Quelles que puissent être celles auxquelles nous sommes destinés, nous avons nos mesures à prendre et nos dispositions à régler d'avance. Disons donc tout d'abord qu'il nous faut attendre les épreuves; disons que, non contents de les at-

tendre, il faut nous préparer à les recevoir. Ces préliminaires bien compris nous aideront à déterminer le rôle spécial du père de famille, dans ces difficiles circonstances de sa vie.

I

Pourquoi la famille doit-elle s'attendre à être éprouvée ? Je puis bien répondre, Messieurs, que c'est la loi de toute existence ici-bas

La vie de l'homme, dit l'Écriture, est une lutte : *militia est vita hominis super terram*[1] ; lutte multiple, parce que, les attaques se présentant de toute part, il faut souvent faire face de tous les côtés à la fois ; lutte incessante, parce que quand vous aurez fini avec une sorte d'adversaires, il en viendra d'autres, qui ouvriront le combat sur un terrain différent ; lutte périlleuse et pleine d'al-

1. Job., VII, 1.

ternatives diverses, où il est à peu près impossible d'avoir constamment l'avantage, et dans laquelle les succès eux-mêmes sont presque toujours achetés par de cruelles souffrances. C'est la condition universelle. Regardez autour de vous, et dites-moi s'il y a beaucoup de vos semblables à y échapper.

Au milieu des discordes civiles qui arment un peuple contre lui-même, on peut bien arborer sur certains édifices un pavillon étranger, qui les couvre de sa protection et leur confère un droit d'immunité. Mais dans ce déluge de calamités dont est inondé notre monde, aucun signe préservateur ne saurait soustraire une maison aux invasions de la douleur ; nulle porte si bien fermée, qui ne s'ouvre devant elle ; et nulles précautions si bien prises, qui ne soient à chaque instant déconcertées par les coups imprévus qu'elle frappe d'une main aveugle.

Il est vrai que, si vous en croyiez seulement les apparences, vous pourriez penser que cette dure loi souffre çà et là quelques exceptions. Nous trouvons des familles à qui tout paraît

réussir, des foyers auxquels le bonheur semble venir par toutes les voies ; vainement, dans leur ciel si pur, vous cherchez s'il se forme quelque obscurité ou quelque nuage ; pas une ombre ne se montre, pas un souffle menaçant ne se lève à l'horizon, et toutes les brises qui leur arrivent n'apportent que des promesses de paix.

Ainsi en jugent ceux qui ne voient les choses que du dehors ; mais il n'en est plus de même, si l'on pénètre plus avant dans le sanctuaire intime de la vie. Des mystères de souffrance se cachent derrière ces tressaillements ; le calice qui vous paraît verser la joie a une lie pleine d'amertume ; pour parler avec le Sage, les chants de l'allégresse ont l'accent de la douleur, et les sourires vont souvent s'éteindre dans les larmes [1].

Bossuet s'étonnait, de son temps, de la quantité de pleurs que contiennent les yeux des princes ; que ne dirons-nous pas de ceux

1. Risus dolore miscebitur et extrema gaudii luctus occupat. (Prov., XIV, 13.)

de la famille ? Vous ne pouvez jamais assurer qu'elle a entièrement payé son tribut ; et quelles qu'aient été les précédentes désolations, soyez convaincus que la source n'en est pas encore tarie.

Mais quoi ! Messieurs. Allons-nous nier vos priviléges et révoquer en doute ce grand principe, que, si le bonheur peut trouver un asile ici-bas, ce sera dans vos maisons qu'il viendra le chercher ?

A Dieu ne plaise que nous laissions dans l'ombre une vérité si consolante ! Le sort de notre race est assez pénible pour que nous ne songions pas à dissimuler les rares allégements que la Providence lui accorde. D'ailleurs, un trop grand nombre d'hommes poursuivent la joie où elle n'est pas ; et nous sentons le besoin de leur indiquer le lieu où elle fait son séjour. A ceux donc qui voudraient sérieusement l'atteindre, nous dirions volontiers : Rentrez chez vous ; allez vous abreuver à ces sources que Dieu lui-même vous ouvre ; car vous n'en rencontrerez ailleurs ni de plus pures, ni d'aussi délicieuses.

Si cette soif de jouir qui tourmente votre cœur peut jamais être étanchée, ce sera vraisemblablement dans cette douce intimité, ce sera dans cette sécurité d'affections que vous fournit le foyer de famille.

Le bonheur est là ou il ne sera nulle part. Toutefois, dès qu'il y atteint une certaine plénitude, on sent qu'il porte en lui une sorte de menace, et l'on commence à trembler pour ceux qui le possèdent.

C'est qu'en effet, nous sommes si peu accoutumés à rencontrer la joie parfaite ici-bas, que si, par exception, elle semble avoir élu domicile en quelque endroit, ou nous refusons de croire à sa présence, ou nous nous sentons alarmés pour son avenir. Nous nous demandons instinctivement combien de temps son règne durera. Nous cherchons avec inquiétude si la mer qui paraît calme, ne couve point déjà quelque terrible tempête; et nous sommes presque assurés que le jour encore serein ne se terminera pas sans amener quelque orage.

Hélas! il faut bien le dire, ces tristes pro-

nostics ne sont que trop souvent réalisés. On prophétise à coup sûr, quand on annonce que les jouissances de la vie présente sont courtes; et plus la félicité qu'on aperçoit çà et là semble complète, moins on risque d'être démenti par les événements, quand on affirme que sa ruine est prochaine.

Disons, en outre, que la famille humaine, tout en étant le centre de douces émotions, cache aussi dans son sein le germe de nombreuses souffrances. Sa constitution, son but, le développement normal qu'elle est appelée à prendre, tout sème, pour ainsi dire, sous ses pas, les occasions de chagrins. Ailleurs les peines peuvent n'être qu'accidentelles, ici elles sortent de l'essence même des choses ; elles deviennent l'accompagnement nécessaire des grandes fonctions que la société domestique est appelée à remplir. Et cette loi se vérifie dès la première heure.

L'enfant ne peut venir au monde, sans exposer la maison où il entre au plus cruel de tous les deuils. La mère, en lui donnant le jour, expose sa propre vie; et votre paternité,

Messieurs, n'a pu vous être acquise qu'au prix des plus poignantes inquiétudes. Ajoutez que les mêmes risques se renouvellent, accompagnés des mêmes angoisses, toutes les fois que le foyer doit compter un membre de plus.

Si du moins on en était quitte pour les terreurs de ce redoutable moment!

Il s'en faut qu'il en soit ainsi. Durant de longues années, le cœur des parents sera presque constamment déchiré, soit par des séparations inévitables, soit par des alarmes sans cesse renaissantes. A chaque période de l'enfance et de la jeunesse correspondent pour eux de nouveaux sujets de préoccupation.

Ce n'étaient tout d'abord que des appréhensions matérielles; ce seront bientôt des craintes d'un autre ordre, beaucoup plus vives, beaucoup plus profondes. A mesure que le jeune esprit se forme, et qu'on pourrait se promettre d'en jouir davantage, les dangers qui menacent la vertu, apparaissent prochains, imminents; l'instruction, le talent, les forces physiques même, tout devient un péril; en

sorte que les mêmes causes qui vous procurent de légitimes satisfactions, redoublent en même temps vos sollicitudes. N'est-ce point à la famille qu'il faudrait appliquer cette parole d'Isaïe : Vous avez multiplié le nombre de ceux qui sont à vous, mais vous n'avez point augmenté vos joies : *Multiplicasti gentem, non magnificasti lætitiam*[1]. Plus l'homme avance dans la vie, plus il donne de prise sur lui aux ennemis de son bonheur. Les consolations qu'il cherche engendrent d'innombrables ennuis; et son allégresse même a pour compagne obligée la souffrance.

Inutile d'insister davantage sur une vérité si palpable pour tous. L'expérience vous a suffisamment instruits; les jours difficiles que vous avez traversés, vous disent assez haut quelles tristesses peuvent encore vous attendre.

L'avenir vaudra-t-il mieux que le passé? Ses horizons seront-ils moins chargés, ses perspectives plus riantes et surtout moins

1. Isaïe, IX, 3.

trompeuses? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous devons nous attendre à des pertes de plus en plus sensibles, à des deuils de plus en plus fréquents. La mort gagne du terrain sur les autres et sur nous. En supposant même qu'elle ne se hâte pas, elle envoie presque toujours devant elle un lugubre cortége d'infirmités, qui s'attaque à ce que nous avons de plus cher.

Quelle affliction pour ceux qui se sentent encore pleins de vigueur, de constater près d'eux les ravages que le temps exerce sur leurs devanciers! Sa main cruelle laisse de tristes vestiges non-seulement sur les traits extérieurs, mais parfois même sur les intelligences. On la retrouve jusque dans les cœurs, qu'elle rend soupçonneux, exigeants, où elle crée des ombrages qui n'avaient jamais existé. A chaque pas, les motifs de souffrances se multiplient et la vie devient plus difficile. S'il faut affirmer, comme nous l'avons fait, que le foyer tient en réserve pour l'homme une source de joies pures et délicieuses, il est juste d'ajouter que cette source est souvent troublée,

mêlée d'amertume et empoisonnée de mille désolations.

En outre, la famille chrétienne a ici un privilége, celui d'être exposée plus que les autres. C'est à elle qu'a été dite, en la personne du vieux Tobie, cette parole qui exprime bien la loi providentielle : Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vînt vous éprouver : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* [1].

Pour tous les observateurs attentifs, il devient bientôt évident que cette divine visite de la tribulation est peut-être encore plus ordinaire chez les justes que chez les pécheurs.

Oui, s'il y a quelque part une maison modèle, où toutes les vertus se soient donné rendez-vous, soyez sûrs qu'un jour ou l'autre, la douleur viendra, comme de préférence, frapper à cette porte. Ç'a été le scandale de tous les temps ; et les esprits les plus éclairés ont eu besoin de se prémunir contre l'impression

1. Tob., XII, 13.

funeste qu'il menaçait d'exercer sur eux. Ah! je l'avoue, s'écrie le Psalmiste, j'ai éprouvé un sentiment d'envie à l'endroit des hommes pervers, en voyant la paix dont Dieu laisse jouir les pécheurs[1]. Non pas sans doute que la somme de bonheur qui leur est accordée, soit en réalité supérieure à celle que nous voyons dévolue aux serviteurs du Très-Haut; mais il est vrai de dire, qu'à considérer les choses par l'extérieur, ce sont souvent les moins bons qui semblent ménagés davantage.

Rien de plus frappant dans le monde que cette infériorité apparente des amis de Dieu. A eux généralement plus de revers et d'adversités, plus de peines, de travaux, d'obstacles de toute nature, suivis de déceptions plus accablantes. Cette perspective effraye les lâches et déconcerte les âmes faibles; mais ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'elle fera peur. Tout au contraire, comme ces soldats intrépides qui aspirent à être envoyés aux postes

1. *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns.* (Ps. LXXII, 3.)

où il y a plus de péril à braver et plus de gloire à conquérir, vous vous sentirez doublement portés à l'accomplissement de vos devoirs, et par le mérite qu'il vous font acquérir, et par les épreuves mêmes qu'ils peuvent vous promettre.

S'il est bon de prévoir ces grandes luttes et de les attendre de pied ferme, c'est à la condition qu'on n'aura rien négligé des préparations nécessaires ni des dispositions opportunes.

II

« Mon fils, dit la Sainte Écriture, en abordant le service du Seigneur, prépare d'avance ton âme à la tentation qui va venir [1]. » Cette préparation, on le voit, est intérieure. Elle doit s'accomplir à la fois dans les deux principales facultés que nous tenons de la nature.

1. Fili, accedens ad servitutem Dei,... præpara animam tuam ad tentationem. (Eccli., II, 1.)

Il y a par conséquent celle de l'intelligence ; et avec elle il y a aussi celle du cœur.

Et d'abord, que d'idées fausses à redresser dans notre esprit !

Nous éprouvons une propension presque invincible à nous regarder comme maîtres absolus de toutes ces choses, que la libéralité divine nous a remises entre les mains. Il semble que l'homme s'identifie avec sa maison, ses domaines et les divers éléments qui constituent sa richesse. Une fois acquis, ces biens lui paraissent faire, en quelque sorte, partie de sa personnalité ; si bien que la pensée ne lui vient même pas qu'il en puisse être dépossédé autrement que par injustice.

Et pourtant ce que nous appelons propriété, n'est, à vrai dire, qu'un dépôt temporaire. C'est un prêt à terme qui nous a été fait ; et lorsque arrive le jour marqué pour la restitution, le véritable Maître vient réclamer ce qui est à lui. Comme le dit saint Augustin, la fortune, la nature, qui agissent au nom du Seigneur, font entendre leurs revendications, et reprennent ce qu'elles nous avaient confié momen-

tanément: *Quod commodavit fortuna, tollet; quod mutuavit natura repetet*[1]. Prévoir d'avance ce dépouillement, se persuader à soi-même que l'heure en est marquée, et que nous n'avons aucun moyen, soit d'échapper, soit seulement d'obtenir un sursis; c'est ce que j'appelle la préparation de l'intelligence aux épreuves dont nous sommes le plus souvent menacés.

Au lieu de considérer, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, la Providence comme engagée vis-à-vis de nous par ce qu'elle a déjà fait, la vérité demande que nous nous regardions, en toute hypothèse, comme les obligés de la Providence. C'est elle qui a tous les droits, nous qui avons tous les devoirs, sans possibilité, en aucun cas, de faire entendre une récrimination légitime.

Ces maximes semblent claires en théorie; et pourtant si vous examinez ce qui se passe dans le monde, vous verrez que les hommes en prennent constamment le contre-pied et

1. Aug. in ps., XLVIII, Serm. 1.

ne peuvent arriver à les comprendre dans la pratique.

Quoi de plus ordinaire que ces plaintes amères qui nous échappent aussitôt que nous sommes malheureux ? De quelque nature que soit le coup qui vient à nous frapper, nous éclatons en murmures, nous accusons les hommes, les événements, les éléments insensibles eux-mêmes ; notre indignation remonte plus haut ; elle s'en prend à la cause suprême de tout ce qui arrive ici-bas ; et, dans notre délire, nous allons jusqu'à nous révolter contre Dieu. Que dis-je? s'il existait un tribunal où il nous fût possible de déférer ses actes, je ne sais, en vérité, si nous n'aurions pas parfois l'audace d'y porter nos griefs ; nous citerions le Créateur, nous nous sentirions le triste courage de plaider contre lui, et nous espérerions peut-être de le faire condamner comme injuste.

Injuste! Peut-il donc l'être en retirant une partie des dons qu'il avait accordés gratuitement? Quoi qu'il nous enlève, nous ne pouvons jamais nous dire privés que de ses bien-

faits; et tant qu'il ne nous fait pas rentrer dans ce néant, qui est notre seule origine, ce qu'il nous laisse constitue encore de sa part un don immérité, pour lequel nous avons à lui payer un tribut de reconnaissance.

Aux personnes mêmes qui semblent le plus accablées, il reste encore un sujet d'immense gratitude. Car la seule existence, envisagée au point de vue chrétien et avec les perspectives ultérieures que la religion ouvre devant nous, est un trésor d'une valeur infinie. L'éternité ne suffira pas pour en rendre à son Auteur de dignes actions de grâces. Ce moment d'amertume, d'angoisses, que vous maudissez peut-être, tant il vous semble déshérité et rempli de désespoir, sachez pourtant qu'en réalité, il est d'un prix inestimable. Ce qu'il peut procurer dépasse toute pensée humaine; ce qu'il est capable d'enfanter, c'est une vie et une gloire qui se mesurent à la vie, à la gloire même de Dieu.

Vous parlez de justifier la Providence; je vous réponds avec le Psalmiste que tous ses jugements sur les hommes sont marqués au

coin de la vérité et portent leur justification en eux-mêmes [1]. Trouvez-moi dans l'humanité un être si cruellement éprouvé, qu'il n'ait à louer mille fois le Seigneur, s'il se rend bien compte de la condition qui lui est faite. Qu'il soupire donc, mais que ses gémissements soient mêlés de confiance ; qu'il pleure, mais que ses larmes ne soient ni sans espérance, ni sans consolation. Avec le grand patient de nos Écritures, il comprendra que venant de la main de Dieu, l'épreuve et la joie sont deux bienfaits équivalents, qui tous deux demandent de notre part la même reconnaissance. Si nous recevons l'une avec empressement, pourquoi ne pas accepter l'autre avec résignation; le Seigneur nous avait donné, le Seigneur nous a enlevé; le seul cri qui doit sortir de notre cœur, doit être un cri d'amour et un hymne de bénédiction [2].

Vous le voyez, c'est cette lumière, dissipant

1. Judicia Domini vera, justificata in semetipsa. (Ps. XVIII, 10.)

2. Dominus dedit, Dominus abstulit... sit nomen Domini benedictum. (Job., I, 21 ; II, 10.)

tous les brouillards de nos vaines pensées, qui constituera la préparation de notre intelligence. N'attendons pas l'arrivée de la tribulation pour la faire luire. Outre que nous pourrions être surpris et saisis au dépourvu, il est plus difficile de voir clair, quand la nuit tombe, ou lorsque le ciel devient nébuleux. C'est dans le plein jour de la prospérité, c'est dans la sérénité d'une existence calme et heuseuse, qu'il faut se munir de ces convictions, si nécessaires plus tard dans la mauvaise fortune.

Il est nécessaire d'y joindre ce que j'appelle la préparation du cœur ; et celle-ci se traduira par une disposition intime de confiance filiale sans limites.

Ce n'est pas tout que les adversités ne nous enlèvent pas nos meilleures espérances, qu'elles puissent même les confirmer et les servir puissamment ; il nous importe de savoir si l'épreuve sera toujours mesurée à nos besoins ; si elle nous sera amoureusement ménagée, et si le secours nous viendra en temps opportun.

Or, le chrétien a appris, à n'en pouvoir douter, que rien n'arrive ici-bas sans la permission de Celui auquel il donne le nom de Père.

Qu'y a-t-il de plus petit qu'un passereau, dont le prix n'égale pas même une obole? Et pourtant, nous dit le Sauveur, le plus faible de ces oiseaux ne tombe pas à terre, que le Père céleste ne le sache et n'y consente. Quant à vous, ajoute-t-il, qui êtes d'une valeur mille fois supérieure à ces êtres sans raison, tous les cheveux de votre tête ont été comptés par lui, et un seul ne peut disparaître sans son assentiment[1]. Ce qui veut dire, Messieurs, que les moindres accidents de notre vie ont un retentissement dans la pensée divine; qu'ils y ont été combinés, ordonnés, non-seulement avec une admirable sagesse, mais aussi avec une tendresse infinie; qu'ils doivent conspirer tous ensemble, et chacun pour sa part, à un but commun, à un résultat final et unique.

1. Matth., x, 29, 30.

Ce but, quel est-il? Ce résultat, pouvez-vous l'assigner? Oui, sans doute. C'est le seul que la Providence ait constamment en vue, à savoir le plus grand bien de ceux qui sont ses enfants.

Il y a ici deux vérités qui doivent toujours rester debout dans notre esprit, parce qu'elles sont comme les deux colonnes qui portent l'édifice de notre confiance.

La première, c'est que Dieu sait mieux que nous ce qui peut procurer notre bonheur. En effet, que de données fausses ne sommes-nous pas exposés à introduire dans la solution de cette question capitale? Combien d'hommes soupirent ardemment après des biens illusoires, qui ne sont capables que de leur nuire! Combien cherchent avec passion leur propre abaissement, ou se précipitent tête baissée à leur propre ruine! Nous nous trompons, non-seulement parce que nos prévisions sont courtes, mais aussi parce que mille appétits mal réglés nous aveuglent et nous entraînent. Nous ne sommes ni assez désintéressés pour voir juste, ni assez raisonnables pour suivre

les conseils que l'évidence même nous impose. S'il est vrai qu'il nous soit souvent nécessaire de recourir à des avis étrangers pour apprécier, comme il convient, nos propres intérêts ; quel œil pourra se flatter de pénétrer ce mystère, à l'égal de Celui à qui rien n'est caché dans l'avenir aussi bien que dans le présent? Il n'y a qu'un regard qui embrasse à la fois le principe des choses et leurs dernières conséquences ; il n'y a aussi qu'une volonté qui dispose tous les accidents de notre vie, comme autant de moyens pour nous conduire suavement à notre but définitif.

La seconde vérité, que nous tenons de saint Paul, c'est que Dieu ne permet jamais que nous soyons tentés au delà de nos forces. Les épreuves mêmes qu'il nous envoie, sont, dans sa pensée, des instruments plus puissants encore que les joies. Il se sert des unes et des autres selon la mesure la plus favorable ; il mêle dans une admirable proportion les amertumes aux douceurs, sachant bien que la potion des infirmes n'est pas le breuvage de ceux qui sont en santé ; usant de remèdes ap-

propriés à nos maladies, d'antidotes opposés aux poisons qui nous travaillent. En un mot, il ne néglige rien de ce qui peut tremper les âmes; et suivant que se multiplient les assauts, il augmente d'autant leur vigueur pour qu'elles en sortent victorieuses.

Avec ces deux principes, l'homme de la foi se sentira fort, quelles que soient les luttes qu'il pourra subir. Exempt de sollicitudes exagérées pour un avenir qui ne lui appartient pas et dont le Père Céleste a le secret, il n'aura ni ces craintes excessives, qui font de l'existence un tourment, ni ces déplorables défaillances, qui lui enlèvent toute dignité.

Sans doute, il se gardera bien de tenter Dieu par son imprévoyance et son incurie. La confiance qu'il porte dans son cœur ne l'autorise point à s'abandonner; et il sait qu'on ne doit compter sur le ciel qu'à la condition de s'aider soi-même. Mais après avoir fait tout ce qui est en son pouvoir, comme si le résultat ne dépendait que de lui, il aimera à s'en reposer sur la Providence, comme si, en réalité, c'était elle qui dût tout faire. C'est la

maxime de saint Ignace ; elle n'absout aucune indolence, elle ne permet aucune désertion ; mais en même temps, elle exclut toute présomption orgueilleuse, et elle est de nature à bannir toute défiance.

Disons plutôt que cette façon d'agir fera voir en acte, et comme dans un tableau vivant, l'accomplissement de ces paroles de nos Saintes Écritures :

Le bien-aimé du Seigneur habitera en lui avec une pleine confiance ; il reposera tout le jour sur son sein, comme sur une couche délicieuse, et dans ses bras il trouvera la paix parfaite ; *Amantissimus Domini habitabit confidenter in eo ; quasi in thalamo tota die morabitur et inter humeros illius requiescet*[1].

1. Deut., XXXIII, 12.

III

Mais s'il arrive que le Seigneur juge expédient d'interrompre cette paix ; si ce doux sommeil de la confiance chrétienne est suivi d'un réveil terrible, parce que l'adversité frappe rudement à la porte, ou que déjà on se sent broyé sous sa main de fer ; qu'y aura-t-il à faire, Messieurs? Quel sera, dans ces circonstances douloureuses, le rôle particulier du père de famille ?

A lui surtout l'obligation de donner à tous l'exemple de la patience.

Il est des hommes qui, se voyant atteints, cèdent à certaines pensées funestes que le découragement leur inspire. Déçus dans leur attente, lésés dans leurs intérêts, ils cherchent à s'étourdir, et vont peut-être demander à la volupté de compenser les souffrances qui les étreignent ou les inquiétudes qui les assiégent.

A Dieu ne plaise que nous nous démen-

tions jamais de la sorte! C'est debout, c'est le cœur haut et ferme, qu'il convient de recevoir les coups qui nous sont portés. La véritable grandeur d'âme se reconnaît à cette heure décisive; alors seulement on discerne le vrai chrétien, de ceux qui n'ont servi Dieu qu'avec des intentions mercenaires.

De quelque côté que nous soyons frappés, nous saurons répéter la parole que Jésus-Christ lui-même a placée sur nos lèvres. Nous dirons au Père Céleste : Que votre volonté soit faite[1]; c'est-à-dire qu'elle s'accomplisse sur nous, sur ceux qui nous appartiennent, aussi bien quand elle nous crucifie, que quand elle nous comble de bienfaits; non-seulement lorsqu'elle nous mène au Thabor, mais encore quand elle nous conduit au Calvaire. Nous adorerons les desseins du Ciel, alors même que nous ne sommes pas en état de les comprendre. Nous ferons effort pour nous élever à ce niveau de résignation calme et sereine, où l'on retrouve la lumière, tandis

1. Fiat voluntas tua. (Matt. VI, 10.)

que tout semble envahi par les ténèbres; où l'on possède son âme dans la paix, même à travers les plus violentes secousses.

Pour monter jusque-là, il nous faudra les ailes de la prière; et si, malgré son secours, nous nous sentions défaillir, c'est à elle encore que nous nous adresserions avec plus d'insistance, criant vers Dieu, à l'exemple du Sauveur, du fond même de nos angoisses et de notre agonie[1]. Heureux celui qui aura su s'assurer cette armure puissante! C'est la seule qui résiste aux traits de l'infortune, la seule qui puisse nous rendre invulnérables aux coups redoublés de la mauvaise fortune, et à la persécution des événements contraires.

Quelle idée vous faites-vous du père de famille, au moment où l'orage vient fondre sur lui et sur les siens?

Il est semblable au pilote qui, dans la tempête, se garde des émotions et des terreurs capables de lui faire perdre le sang-froid dont

1. Factus in agonia prolixius orabat. (Luc., XXII, 43.)

il a besoin. Qui ne sait que, dans ces heures décisives, tout repose souvent sur sa présence d'esprit et sur son intrépidité en face du péril? Vous aussi, Messieurs, vous dirigez, à travers mille écueils, une embarcation assaillie sans cesse par les vagues et par les vents mpétueux. Quand vous la voyez secouée plus fortement, peut-être menacée de périr, ce n'est pas l'heure des plaintes inutiles ou des stériles défaillances. Saisissez ce timon d'une main vigoureuse, commandez une manœuvre énergique, et ne permettez à personne de quitter son poste. Ce n'est pas trop de toutes les forces réunies pour tenir tête à l'adversité. Que les courages se redressent; qu'ils forment entre eux un faisceau unique et serré, que rien n'entamera. Le chef de famille en occupera le centre, et autour de lui se grouperont tous ceux qu'il aura affermis par sa mâle contenance.

N'est-ce pas l'exemple que nous donne ce père admirable de nos Écritures, que Dieu a voulu montrer à tous les autres pour leur apprendre à souffrir. Après l'immense désas-

tre qui est venu fondre sur sa maison, Job a gardé son attitude invincible, et sa virilité ne s'est point démentie. Mais il n'en est pas de même de son épouse plus faible et moins solide dans sa foi; elle se scandalise de cette patience, qu'elle appelle un excès de simplicité; et il ne tient pas à elle que le patriarche si rudement frappé ne s'emporte jusqu'au blasphème. Alors il la rappele à la résignation et à la vérité par cette sublime parole : Si nous avons reçu avec reconnaissance, de la main de Dieu, les bienfaits dont il nous a comblés, pourquoi ne recevrions-nous pas de même les épreuves qu'il nous envoie[1] ? Comme s'il lui disait : De la part d'un père, tout doit être accepté avec la même gratitude; s'il caresse ses enfants, c'est un effet de sa tendresse; s'il les corrige, c'est une preuve de son amour.

Ne nous arrêtons donc point aux faits extérieurs; remontons jusqu'à leur prin-

1. Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus. (Job., II, 10.)

cipe et comprenons que tout découle d'une source unique. Et cette source est la charité immense, infinie de Celui qui souhaite notre bonheur mille fois plus ardemment que nous ne le pouvons désirer nous-mêmes.

Ce ne sera pas assez, Messieurs, de maintenir l'équilibre dans les âmes ; il faut que vous arriviez à les faire profiter avec vous de cette grande leçon du malheur. Tel est, en effet, le dessein de Dieu : *Faciet... cum tentatione proventum*[1] ; s'il veut la tentation, c'est en vue du progrès qu'elle donne occasion de faire et du bien qu'elle doit produire. Un fruit précieux est, pour ainsi dire, caché dans le sein de l'épreuve. Il existe déjà, mais seulement en germe. A vous de le découvrir, d'en procurer le développement, de l'amener peu à peu jusqu'à complète maturité.

Voici un jeune homme qui, au début de sa carrière, n'éprouve que des échecs et ne rencontre que des contradictions. Quelle circonstance favorable pour affermir de bonne heure

1. I Cor., x, 13.

son courage, et le fortifier déjà en vue des luttes qui l'attendent !

Voici une de vos filles qui, dans l'union qu'elle a contractée, n'a pas rencontré tout d'abord le bonheur idéal qu'elle s'était promis. Qui sait si, à force de douceur et de patience, par des prodiges de dévoûment et d'exquise délicatesse, on ne la verra pas triompher des obstables qui semblaient lui fermer la voie ? Elle ne serait point la première dont la prudence et la mansuétude auraient conquis, comme à la pointe de l'épée, ce royaume intérieur un instant menacé à l'origine. Et quand elle ne réussirait pas pleinement à y constituer la paix, toujours est-il que ces efforts lui assureraient un autre empire non moins à désirer, je veux dire celui que procure infailliblement une vertu supérieure.

Ainsi, Messieurs, du mal vous ferez sortir le bien ; la ruine de vos espérances vous fournira le moyen de les faire renaître plus solides et plus durables. Que de familles, après avoir été comme renversées par des catastrophes imprévues, se sont relevées peu à peu

par le travail, par une sage économie, par l'ordre et la discipline fidèlement observés! L'opulence les aurait perdues, le dépouillement a été leur salut.

Mais lors même que le désastre paraîtrait ne laisser après lui aucun espoir; quand il serait si général qu'aucune issue ne restât ouverte pour y échapper et pour en sortir; l'excès de l'épreuve ne vous dispenserait pas de cette fermeté d'âme, que la Providence réclame dans votre rôle.

Le père vraiment chrétien est cette colonne de granit, sur laquelle se repose le poids de l'édifice. Quand tout le reste se sera écroulé à l'entour, on la verra toujours à sa place, se dressant comme auparavant vers le ciel, et fournissant un point d'appui assuré à tout ce qu'on voudra reconstruire sur elle.

Soutiens vivants de votre maison, non, j'en suis sûr, vous n'avez point faibli. Semblables au juste dont parle le Psalmiste, votre cœur est toujours prêt à espérer dans le Seigneur; il est confirmé dans sa foi, et voilà pourquoi les plus mauvaises nouvelles le trouvent in-

trépide et inaccessible à la peur. Qu'il est bon pour la famille, de pouvoir s'étayer sur ce courage à toute épreuve ! C'est à elle tout entière et non pas seulement à son chef, qu'appartient le privilége de n'être jamais ébranlée [1]. Pas plus qu'une autre, sans doute, elle n'est à l'abri des secousses, soit du dedans, soit du dehors. Agitée, oui ; écrasée, non ; parce que dans sa chute même, elle trouve toujours une force qui la préserve ou un bras qui la relève.

Vous voyez, Messieurs, ce qui repose sur vous de responsabilités et d'espérances. Ce n'est pas tout d'avoir accepté avec empressement les joies et les consolations de la paternité. Par le fait même, vous n'avez pu vous dispenser d'en prendre sur vous les charges. Si, parmi ces dernières, il n'en est point de plus lourde que celle dont nous venons de parler,

1. Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus... Ab auditione mala non timebit... In æternum non commovebitur. (Ps. cxi, 6, 7.)

il n'en est point non plus qu'il soit aussi glorieux d'accepter généreusement.

Puisque la vie est un combat, soyez ce général d'armée qui, du point culminant où il s'est posté, observe la bataille et en dirige tous les détails. Quand le ciel favorise ses armes, la tâche pour lui est douce et facile, mais s'il voit son étoile pâlir, s'il sent que la fortune le trahit et l'abandonne, va-t-il oublier tout à coup ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'il doit aux siens? Ne cherchera-t-il pas à couvrir la retraite, à sauver les débris de ses bataillons, et s'il faut absolument que la ournée soit mauvaise, du moins l'honneur ne devra-t-il pas rester intact pour pallier la honte de la défaite?

Des défaites, Messieurs! personne n'en est à l'abri; sachons seulement, à l'occasion, les subir dignement. Lorsque nous n'aurons pu ni les prévenir, ni les éviter, nous leur arracherons, de nous et de ce qui nous appartient, tout ce qu'il est possible de leur soustraire. Bien plus, nous en profiterons pour nous instruire nous-mêmes, pour former à leur école

ceux qui combattent à nos côtés et sous nos ordres ; bien sûrs que cette école est la meilleure de toutes, et qu'après y avoir passé le temps marqué par la Providence, on arrive à transformer les échecs eux-mêmes en magnifiques victoires.

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE

Les épreuves qui viennent des caractères.

MESSIEURS,

Saint Augustin, qui connaissait à fond les mystères de la vie humaine, se demande comment il se fait qu'elle soit partout pleine de travail et d'angoisses. Et il répond en rappelant que nous sommes tous des êtres mortels, portant, en quelque sorte, nos âmes en des vases d'argile, qui se choquent mutuellement et ne peuvent se toucher sans se faire souf-

frir[1]. Si cette parole est vraie de toute société ici-bas, elle se justifie d'une manière plus spéciale encore dans les relations domestiques.

Peut-être cette assertion vous semble un paradoxe; indiquons les raisons péremptoires qui en fournissent la démonstration.

Et d'abord, c'est au foyer que le contact des personnes est plus immédiat et plus continuel; de même qu'il se produit sans intermédiaire, de même il se renouvelle à peu près sans relâche et sans intervalle; or, on sait combien une blessure, si légère qu'elle soit, devient à la longue intolérable, quand la même cause la rouvre incessamment.

Ajoutons que, dans les autres relations humaines, nous apportons plus de précautions et de réserves.

Il n'en est guère où l'on ne s'observe, où l'on ne cherche à se montrer sous son meilleur jour. Sans parler de ceux qui posent pour des vertus qu'ils n'ont pas, les autres

1. Quare enim omnes laboramus, nisi quia sumus homines mortales, fragiles, infirmi, lutea vasa portantes, quæ faciunt invicem angustias? (Aug., Serm. 10 de verb. Dom.).

s'efforcent au moins de dissimuler les défauts qu'ils peuvent avoir, et adoucissent les côtés les plus âpres de leur nature. On ne sort pas sans prendre un vêtement plus propre, ni sans accorder plus d'attention à sa tenue; par le même motif, on fait aussi la toilette de son caractère, et l'on a soin de revêtir sa plus belle humeur. C'est chez soi que l'on paraît en plein déshabillé; c'est avec les siens que l'on se dépouille du convenu, qu'on laisse de côté toute contrainte. Là presque toujours l'homme se révèle tel qu'il est; et la gêne qu'il lui avait fallu s'imposer au dehors ne semblant plus de saison, il s'en dédommage par un laisser-aller désormais sans limites.

Faudra-t-il donc s'étonner si les imperfections de chacun se révèlent au grand jour? Devons-nous être fort surpris qu'une foule de petites difformités morales, qui avaient été voilées sous le manteau d'honneur dans lequel on se drapait, se trahissent de nouveau, après qu'on a déposé ce qui n'était que de parade?

Aussi ne manque-t-il pas d'hommes réputés

charmants dans le monde, qui chez eux sont difficiles à vivre et presque intolérables. On dirait qu'il y a deux personnes en une seule; la première s'évanouit quand vous quittez votre maison pour aller vers les étrangers; mais elle vous attend, pour ainsi dire, sur le seuil; au retour, vous la retrouvez, vous la reprenez; et c'est apparemment la seule que connaîtra le foyer, à l'exclusion de l'autre.

Cette dualité, Messieurs, n'est pas particulière à notre sexe. Le même dédoublement se remarque plus souvent encore peut-être chez la femme, que chez nous; parce qu'elle est plus impressionnable, plus mobile, plus prompte à subir l'action du milieu qui l'entoure, et des circonstances où elle se trouve. Mais il est d'autres enceintes et d'autres réunions où vos filles et vos épouses nous permettent de leur dire ce qui leur est spécial. Ici, au contraire, c'est de nous surtout qu'il s'agit; ce sont nos travers que nous devons envisager, nos tendances naturelles contre lesquelles il faut nous prémunir, de peur qu'elles ne nous entraînent ou ne dégénèrent.

En un pareil sujet, grâce à votre indulgence, les précautions oratoires seront superflues; car vous m'avez autorisé depuis longtemps à vous parler sans périphrases, et à laisser à la vérité toute sa franchise. J'userai donc encore aujourd'hui de cette liberté. Je vous signalerai plusieurs des caractères qui font le plus souffrir; après quoi, nous chercherons ensemble s'il ne serait pas possible d'opposer quelque antidote au mal, et de trouver une huile qui adoucisse ces frottements plus ou moins douloureux.

I

Bien entendu que nous ne rétractons point ce que nous avons précédemment affirmé; oui, si le bonheur a quelque chance de trouver un asile ici-bas, ce sera surtout au sein de la famille humaine qu'il établira son séjour.

Ajoutons encore, sans crainte d'être démenti par l'expérience, que si quelques fa-

milles arrivent à jouir d'une vraie félicité, ce ne seront pas précisément celles qui réuniront le plus d'avantages terrestres, mais plutôt celles où l'on verra fleurir le plus de vertus.

Rien de plus vrai, ni de plus consolant que ce double principe. Et pourtant il faut reconnaître que ni les affections de famille, ni même les vertus qui les accompagnent, ne sauraient suffire; et que la question de paix, de joie, de repos intérieur est intimement liée à celle des caractères. En sorte qu'elle n'aura une solution favorable que si, de ce côté, ne surgissent pas d'obstacles.

Vous me comprenez, Messieurs; je n'ai point à parler présentement des grandes passions, ni des ravages affreux qu'elles exercent. Qu'un torrent impétueux, formé peut-être tout à coup, ne puisse plus être arrêté par aucune digue, et renverse tout ce qu'on tenterait de lui opposer, c'est un fait qui s'explique aisément et qui, malheureusement, n'est que trop ordinaire. Mais tel n'est point le tableau que j'ai à vous présenter aujourd'hui.

Le principe du mal que nous visons, est ailleurs; et pour le rencontrer, il n'est point nécessaire de descendre jusqu'à des caractères dépravés ou vicieux en eux-mêmes. A quoi bon d'ailleurs s'appesantir ici sur de semblables excès?

D'autres natures sont violentes, leurs emportements dépassent toute mesure, défient toute précaution et toute prévoyance. Le moindre choc produit un éclat; mais c'est un orage qui fait plus de bruit que de mal. Comme le cœur est excellent, sa chaleur l'emporte bientôt et ne tarde pas à dissiper les nuages. Aussi s'inquiète-t-on médiocrement de tout ce fracas. On sait d'avance qu'il ne durera qu'un instant, qu'il n'entraînera point de graves conséquences. Laissons de côté ce qui est, pour ainsi dire, inoffensif, pour nous occuper de certaines dispositions, en apparence moins défectueuses, mais en réalité beaucoup plus fécondes en véritables douleurs.

Je signalerai, en premier lieu, ces natures tristes et chagrines, douées d'une singulière

puissance pour assombrir toutes choses. Leurs idées sont invariablement vêtues de noir, leurs jugements et leurs prévisions sont pessimistes; toute leur conversation rend un son à peu près semblable à celui de ces instruments qu'on a couverts d'un crêpe, dans une fête funèbre. S'il y a deux aspects à ce qui leur est présenté, vous êtes certains d'avance qu'ils s'arrêteront au plus mauvais, c'est-à-dire à celui qui est le plus en rapport avec leur humeur mélancolique ; ils s'inquiètent de tout, ils s'attristent de tout ; et c'est d'eux qu'il faut dire, avec le Psalmiste, qu'ils se sont forgé des frayeurs où il n'y avait aucun sujet de craindre [1].

On les voit silencieux, taciturnes, occupés avec leurs propres pensées, d'où ils expriment, pour leur malheur, une sorte de venin subtil qui les ronge et les dévore. Nul n'est ingénieux comme eux à trouver des sujets de tourment.

1. Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor. (Ps. XIII, 5.)

Encore, dans les relations extérieures, le contact des étrangers les oblige souvent à se contraindre et arrive parfois à les distraire. Il n'en est plus de même dès qu'ils sont chez eux; leur humeur anxieuse y pèse de tout son poids sur ceux qui les avoisinent, et y comprime fatalement toute dilatation.

La joie, qui n'aurait pas demandé mieux que de se produire, qui commençait peut-être à éclore, en leur absence, et n'était pas loin d'un complet épanouissement, se replie sur elle-même à leur approche, comme si elle se sentait glacée dans sa fleur, étouffée jusque dans son germe. La maison est triste, elle devient bientôt ennuyeuse; les enfants s'en dégoûtent et attendent avec impatience le moment où ils pourront s'échapper. Pendant ce temps, leur mère se désole et se livre à de vains efforts pour remédier à un mal, dont il ne dépend pas d'elle d'arrêter les progrès; à la fin, lasse d'avoir tout tenté en vain, pour rasséréner un ciel qui s'obstine à demeurer dans ses brouillards, elle désespérera peut-être et abandonnera la partie. Hélas! que de

maux pourront sortir d'un simple défaut de caractère, dont on n'a pas su triompher en temps opportun !

A côté de ce travers, en voici un autre qui en diffère sur quelques points, bien qu'il ait avec lui de nombreuses analogies. Je veux parler de ce fonds de susceptibilité excessive, qui nous a déjà occupés dans une autre conférence [1].

Si l'on trouve, par le monde, des hommes insouciants, aveugles, qui ne conçoivent aucune crainte de ce qui devrait le plus les alarmer; il en est aussi qui prennent ombrage des moindres circonstances, découvrant partout des conspirations, s'imaginant toujours que l'on trame sourdement contre leur autorité ou contre leurs intérêts.

La jalousie leur est tellement naturelle qu'un mot la fait naître, qu'un silence même suffit pour la produire. Peut-être cette tendance ne s'est-elle point révélée tout d'abord.

1. V. 2e Série. 22e Conférence.

Il en est d'elle comme de ces vers dont le germe a été déposé dans le calice d'une fleur. Peu à peu le fruit s'est formé, il a pris son développement, sans que rien manifestât au dehors l'ennemi qu'il recélait dans son sein. C'est seulement quand on viendra à l'ouvrir qu'on y trouvera cet hôte malfaisant, et qu'on pourra constater ses ravages.

Lorsqu'une pareille disposition se trahit, il est impossible qu'elle n'engendre pas de nombreuses souffrances. Les froissements, les chagrins secrets, les soupçons pénibles, les cruelles inquiétudes trouveront à chaque pas l'occasion de naître. Quand même ces sentiments n'iraient pas jusqu'à éclater, leur présence ne se fait que trop sentir, et il n'est pas facile de la dissimuler entièrement. En vain vous redoublerez de vigilance pour n'y fournir aucun prétexte ; en vain vous multiplierez les prévenances, les attentions, et vous pousserez les preuves d'affection jusqu'à la plus extrême délicatesse. L'espèce de lutte qui s'engagera entre ces témoignages non suspects et la nature ombrageuse envers laquelle on les

prodigue, ne fera que confirmer celle-ci dans ses sinistres appréhensions. Aux procédés les plus francs elle donnera des interprétations désolantes ; la sincérité ne trouvera pas grâce à ses yeux ; ou s'il peut sembler qu'elle ait triomphé un moment, ce sera pour voir reparaître presque aussitôt de nouvelles incertitudes, qui détruiront tout l'effet de sa victoire.

Dieu nous garde, Messieurs, d'introduire dans notre intérieur ces sources trop fécondes de malaise ! Celui qui les a laissées se former en lui-même, ne s'en aperçoit pas toujours. Il est malheureux sans savoir pourquoi ; il s'imagine que le mal dont il souffre, vient des autres ; et il ne voit pas que la racine en est dans son propre cœur. Souvent c'est affaire de tempérament, de santé ; car il est des organisations maladives, qui amènent presque fatalement l'homme à prendre cette attitude vis-à-vis des siens. Combien il serait important de neutraliser ces influences funestes, où qu'elles se trouvent ! C'est la paix, c'est le bonheur domestique qui dépendent de cette cure.

Supprimez la disposition fatale, et tout va prendre immédiatement un nouvel aspect.

Ah ! pourquoi faut-il que de gaieté de cœur nous empoisonnions nous-mêmes notre vie? Pourquoi le chef de famille deviendra-t-il le destructeur de son propre bien ?

Que penser d'un homme qui prendrait plaisir à enlever l'une après l'autre les pierres de sa propre maison, au point de la rendre tout à fait inhabitable? Ou encore, que dire d'un voyageur qui s'amuserait à déchirer de ses mains la tente qu'on lui avait dressée dans le désert, pour l'abriter pendant la nuit ? Mille fois plus insensé, mille fois plus malheureux encore sera celui qui détruit impitoyablement toutes les chances de repos et de félicité, que la Providence avait semées sur sa route ! Qu'importe qu'il ait rencontré, dans sa compagne, les qualités les mieux assorties ; dans ses enfants, les dispositions les plus heureuses; dans tous ceux qui l'entourent ou qui composent son foyer, les attachements les plus sérieux et les plus sympathiques ; singulièrement habile à écarter tous ces avan-

tages, il trouvera le moyen de rendre amer ce qui était doux, de se faire une souffrance de ce qui devait être une joie; avec tous les éléments d'une existence digne d'envie, il aura le fatal talent de s'en faire une abreuvée de fiel et de désespoirs.

Signalons encore un autre principe de tristesses, qui se rencontre même dans certains milieux où l'on ne croit voir que des vertus.

Un homme se recommande par toute sorte de qualités éminentes; mais, à raison même de sa clairvoyance, il a une confiance excessive en ses propres pensées. C'est un esprit absolu, un caractère entier, une volonté impérieuse, en un mot, un homme tout d'une pièce.

Il est le seul à ne pas s'apercevoir de cette domination sans contrôle, qu'il prétend exercer jusque dans les moindres détails. Non-seulement il ne supporte aucune résistance à ses idées, mais il étouffe autour de lui toute personnalité et éteint toute initiative. A peu près comme un de ces arbres vigoureux,

qui épuisent tellement les sucs de la terre avec leurs racines, et absorbent à tel point les rayons du soleil par leur épais feuillage, qu'aucun arbuste ne peut se développer à leur ombre. S'il y a dans leur voisinage un peu de végétation, vous n'y trouverez que de pauvres plantes souffreteuses et amaigries ; leur tige, grêle, étiolée, fait assez voir que leur puissant voisin confisque à son profit une portion considérable de leur vie et de leur séve.

Cet abus était fréquent autrefois, alors que dans la famille, le principe d'autorité attirait tout à lui. Sous ce régime, on pouvait craindre l'exagération du pouvoir paternel, et, par suite, l'amoindrissement des autres existences, qui subissaient son joug. Le commandement, au lieu d'être simplement fort, devenait parfois violent ; le gouvernement du foyer, qui doit toujours admettre certains tempéraments, ressemblait çà et là à une sorte de despotisme.

Nous sommes loin aujourd'hui d'être exposés à ce péril. Mais si les mœurs générales et les habitudes de notre temps se refusent

à le faire naître, il peut, en certaines circonstances, résulter de la disposition naturelle des personnes et de la situation réciproque qu'elles ont adoptée.

En effet, à l'extrême opposé de ce que nous venons de dire, voici un caractère faible et mou, qui ne demande évidemment qu'à être dominé, qui ne peut guère manquer de se laisser conduire à l'aveugle par quiconque voudra s'emparer de sa direction. Il n'y aurait peut-être que demi-mal, si l'influence subie était normale. Mais il arrive presque infailliblement qu'on lui en substitue une autre ; et c'est de là que proviennent des tiraillements douloureux.

Pour n'envisager la chose qu'à notre point de vue, Messieurs, je dis que ce sera toujours un immense détriment, lorsque le chef naturel de la maison manque de décision ou d'énergie.

Parmi les menaces que Dieu faisait entendre à son peuple, au jour des grandes infidélités, une des plus redoutables était de mettre à sa tête des enfants, en qui il n'y aurait rien

de viril[1]. Si ce malheur est redoutable pour une nation, il ne sera guère moins à craindre pour la famille. C'est comme si son axe était déplacé ; comme si son mouvement, au lieu d'être régulier, s'exécutait à l'aventure.

Cette volonté débile, de laquelle les autres dépendent, ne sachant pas se déterminer par elle-même, sera mue par une force extrinsèque. La société domestique, qui devait être un petit monde à part et se gouverner par ses propres lois, sera peut-être entraînée dans une orbite étrangère. Elle deviendra une sorte de satellite, suivant je ne sais quel astre d'heureux ou de sinistre augure. Elle aura son génie bon ou mauvais, à la discrétion duquel on la verra abandonnée. Tout s'y fera par une action occulte ; et il en sera d'elle comme de ces gouvernements, qui s'en vont chercher leur mot d'ordre à l'étranger, en dehors des intérêts du pays et des idées nationales.

Je vous assure, Messieurs, que cette pré-

1. *Dabo pueros principes eorum et effeminati dominabuntur eis.* (Isaïe, III, 4.)

pondérance, mystérieuse ou avouée, est un poids difficile à porter pour tous. Femmes et enfants ne demandent pas mieux, sans doute, que d'obéir à leur véritable chef; mais il leur est dur d'avoir sans cesse à courber la tête sous un pouvoir qui se cache, ou encore de ne savoir jamais à quoi ils doivent se résoudre, parce que nulle main ne tient les rênes et que le char n'est point dirigé. S'il leur fallait opter entre deux maux, à savoir cet état d'incertitude, de soumission anormale, et l'esprit de domination jadis à l'ordre du jour, je ne doute pas que leur choix ne se portât de préférence de ce dernier côté. A tout prendre, mieux vaut que le père de famille pèse un peu trop sur les siens que de ne pas les conduire du tout; car on sent que tout vient à manquer à la fois, lorsque celui que la nature appelle à commander, ne sait plus ou ne veut pas tenir sa place.

II

Serait-il possible de ramener à une juste mesure les perturbations que nous venons de mettre en lumière?

Si vous exigez un remède qui fasse cesser entièrement la souffrance, je vous avouerai ingénument, Messieurs, que je crois inutile de nous livrer à cette recherche; par la raison toute simple qu'un tel spécifique n'existe pas, que ni l'expérience des choses humaines, ni même la piété chrétienne ne vous autorisent à l'espérer.

La vie présente étant un lieu d'épreuve, le monde que nous habitons, s'appelant à juste titre *une vallée de larmes*, comment compter qu'on en bannira toute douleur? surtout ces douleurs morales, dont la cause est en nous-mêmes, dans nos imperfections personnelles, dans la seule juxta-position de natures dissemblables ou même opposées.

Quiconque se fera fort de vous procurer

une sérénité de vie que ne trouble jamais aucun orage, vous savez d'avance que celui-là vous abuse et voudrait vous faire illusion. A cette condition difficile et tourmentée qui nous est faite, il ne faut demander que la somme de tranquillité et de paix qu'elle est capable d'offrir. Des liniments, des palliatifs, voilà ce que comportent nos tristesses. Qu'on panse donc nos blessures, qu'on y verse l'huile et le baume, sinon pour les guérir tout à fait, du moins pour les fermer à moitié ou les empêcher de s'envenimer davantage.

Dire que la religion ne fournira pas cet antidote, ce serait démentir la parole si connue de saint Paul : *La piété est utile à tout : elle a les promesses de la vie présente aussi bien que celles de la vie future*[1]. Oui, si la piété est sincère et bien entendue, elle sera ici du plus puissant secours.

Avant tout, elle nous apprendra à nous connaître. Car, Messieurs, le vrai principe

1. Pictas... ad omnia utilis est, promissiones habens vitæ quæ nunc est et futuræ. (I Tim., IV, 8.)

du mal, c'est que les hommes s'ignorent, qu'ils ne savent ni se juger, ni se définir.

Je n'excepte pas ici ceux qui sont chrétiens dans la pratique. Ils se confessent, ils communient et n'en continuent pas moins à se faire d'étranges illusions sur eux-mêmes. Quand ils rentrent dans leur conscience, qu'y voient-ils ? Rien de grave, peu de fautes précises et nettement accusées. Et de fait, j'aime à croire qu'il n'y en a pas. Le devoir religieux est observé ; la stricte équité est satisfaite ; si vous regardez dans ces vies, vous y verrez les dévoûments fondamentaux à la famille, à la société, joints à l'accomplissement de toutes les obligations professionnelles.

Mais ces travers d'esprit qui troublent si souvent le bonheur intérieur ! mais cette humeur chagrine qui fait tant souffrir !... on passe à côté, sans se douter même de leur existence ; ou si parfois on les prend sur le fait, on n'y voit pas le moindre sujet de reproche à s'adresser, pas la moindre nécessité d'une transformation à entreprendre.

Il est vrai que le tempérament peut avoir

ici sa part ; mais n'est-ce pas un motif de plus pour travailler à se vaincre?

Eh bien ! non, l'homme le meilleur pense à toute autre chose. Ses efforts ne sont point dirigés de ce côté, parce qu'il est aveuglé et ne se voit pas tel qu'il est. Si jamais un rayon plus limpide pouvait pénétrer dans son intérieur, il apercevrait peut-être une multitude de défauts dont il ne se doute pas. Il verrait comme une poussière d'amour-propre, de recherches égoïstes, de défiances imméritées, d'attaches immodérées à ses idées propres, qui recouvre ses plus précieuses qualités et leur enlève leur éclat. Tout cela, sans doute, ne rompt pas l'amitié avec Dieu, mais diminue singulièrement les sympathies du prochain. Ces imperfections ne vous mèneront pas en enfer; mais qui sait si elles n'en font pas un du foyer domestique ?

Le moyen, dit-on, de couper court à tant d'inconvénients ?

Pour cela, une révélation serait nécessaire ; il s'agit de savoir d'où elle pourra venir. Le directeur de votre conscience ne sait rien,

car vous ne l'instruisez pas de ces détails. Vos proches, les plus directement intéressés dans la question, n'ouvrent pas la bouche, et ils font bien, car ils gâteraient tout, s'ils venaient à parler. Ainsi le malaise se perpétue ; il va s'aggravant de jour en jour, sans qu'on puisse en prévoir la fin. Jamais la vieille maxime des anciens philosophes, je veux dire le *Cognosce temetipsum*, n'aurait été plus nécessaire ; jamais elle n'a été moins pratiquée.

Dieu, vous le savez, nous a refusé la possibilité de voir directement notre propre visage ; c'est seulement sa ressemblance, ou son image réfléchie, que nous pouvons saisir. Il en est à peu près de même de notre physionomie morale ; et il nous faut un milieu extérieur, qui nous renvoie les traits principaux de notre caractère. La famille nous fournit ici le plus fidèle de tous les miroirs. La manière la plus sûre de nous retrouver nous-mêmes, c'est de nous étudier dans nos enfants. En constatant leurs défauts, nous finissons par avoir l'intelligence des nôtres. Non pas assurément que les

natures soient toujours identiques ; mais les contrastes s'éclairent mutuellement, et les nuances les plus opposées sont précisément celles qui se font réciproquement ressortir.

Voilà pourquoi l'éducation faite directement par les pères et mères, est pour eux-mêmes la meilleure de toutes les écoles. Que de fois ils se sentiront obligés de s'observer avec soin pour ne pas tomber dans les fautes qu'ils reprennent ! On comprend d'instinct qu'on n'aurait pas bonne grâce à reprocher aux autres ce qu'on laisse voir à chaque instant en soi-même. Si peu disposé qu'on soit à rentrer dans son for intérieur, la surveillance qu'on est obligé d'exercer, ramène bon gré mal gré en présence de sa propre conduite.

Vous le voyez, la Providence a pensé à tout; et, dans nos devoirs mêmes, elle a, pour ainsi dire, caché le germe des vertus qui sont nécessaires à leur accomplissement.

Il arrivera aussi qu'on s'instruira par l'expérience de ce qu'on aperçoit dans son voisinage. Pour peu que le regard pénètre, si discrètement que ce soit, dans les complications

d'un foyer ami, on en verra sortir plus d'une révélation salutaire et plus d'un avertissement opportun. Les écueils où des personnes connues sont allées échouer, nous avertissent de ne pas prendre le même chemin. Le malheur d'autrui éclaire notre voie et peut devenir le principe de notre propre sécurité.

Enfin, Messieurs, pourquoi l'intimité qui s'établit entre les époux, ne leur permettrait-elle pas, le cas échéant, de se faire entendre l'un à l'autre un avis charitable?

Je sais combien la matière est délicate. Ce n'est pas assez de la tendresse ou du dévoûment, ce n'est pas assez même de l'affection la plus ardente et la mieux partagée, pour oser exercer ce que j'appellerais volontiers un tel ministère. L'amour humain tout seul ne confère pas ce droit, car il appartient plutôt, vous le savez, au caractère sacerdotal.

Mais les époux chrétiens n'ont-ils pas exercé une sorte de sacerdoce, le jour où ils ont été, vis-à-vis d'eux-mêmes, les ministres du sacrement qui les a unis? Et ne peut-il leur rester ensuite une sorte de juridiction spirituelle,

qu'ils exerceront, l'un par rapport à l'autre, sous l'autorité de Dieu même? Disons mieux, à proportion que leurs sympathies seront plus chrétiennes, ils se sentiront plus portés à prendre cette liberté, à se conférer mutuellement cette délégation. Il s'en faut bien qu'elle existe toujours. Souvent, au contraire, ceux qu'on aime le plus et à qui on veut plus de bien, sont précisément ceux à l'égard desquels on se sentirait plus gêné, pour aborder jamais quelqu'une de ces questions, d'où dépend pourtant le bonheur de la vie.

Rendons grâce à l'économie évangélique, puisqu'elle supplée à l'insuffisance de ces relations, par une intervention désintéressée et toute surnaturelle.

Le prêtre, que notre siècle calomnie, ne vient pas, comme on le dit quelquefois, se placer entre les époux pour surprendre leurs secrets ou amoindrir les effusions de leur mutuelle tendresse; il vient, au contraire, pour en resserrer les liens, pour faire disparaître jusqu'aux moindres causes de divisions et de troubles. Laissez-le faire; c'est lui

qui, d'après vos aveux, vous éclairera sur vous-mêmes et vous signalera le terrain principal sur lequel il convient de porter l'effort de votre réforme morale.

C'est ici, Messieurs, — laissez-moi vous parler le langage de l'ascétisme chrétien, — c'est ici que la pratique de l'*examen particulier* obtiendra de merveilleux résultats.

Quoi de plus beau que cette décision prise par un homme qui a constaté en soi un vice de caractère ? Il s'est dit à lui-même : Ce n'est pas tout d'avoir opéré une reconnaissance et aperçu l'ennemi ; je le poursuivrai sans relâche, et je n'abandonnerai point la partie que je ne l'aie rejeté au delà des frontières [1]. C'est bien, en effet, l'adversaire le plus nuisible, non-seulement à sa vertu, mais à son repos et à la félicité de sa maison. Donc, s'il le faut, il suspendra momentanément les autres luttes, pour diriger toutes ses attaques et centraliser la guerre sur ce point unique.

1. Persequar inimicos et comprehendam eos et non revertar donec deficiant. (Ps. XVII, 38.)

A force de s'observer, de compter ses échecs, de se relever après chacun d'eux, avec un désir brûlant d'en effacer la honte par de nouvelles victoires, je vous dis qu'il finira insensiblement par triompher; les aspérités du caractère diminueront peu à peu; l'humeur capricieuse deviendra plus égale; les emportements seront plus rares, la susceptibilité même, qui tient à la nature et au tempérament, s'émoussera. Il acquerra une aménité, une douceur, dont un caractère comme le sien ne paraissait pas capable; tout cela, parce qu'il a pris sur lui-même un empire qu'il n'avait jamais eu auparavant, et qu'il s'est fait par vertu ce qu'il n'était pas par disposition naturelle.

Toutefois, Messieurs, il est bien entendu que notre travail personnel ne saurait par lui-même produire une pareille amélioration. C'est ici, plus encore qu'ailleurs, qu'il est nécessaire de rappeler l'oracle divin : *Sine me nihil potestis facere*[1].

1. Sans moi vous ne pouvez rien faire. (Joan., xv, 5.)

Essayer de se modifier intérieurement sans la prière, serait se condamner à une défaite assurée. Les déceptions qu'on rencontrerait à chaque pas, dans une voie où l'on se serait engagé imprudemment, ne tarderaient pas à amener le découragement et la plus complète défaillance. C'est du ciel que vient le secours dont l'homme a besoin dans ce combat singulier. S'enfermant pour ainsi dire en champ clos avec l'adversaire qu'il a pris à partie, il faut qu'il se sente aidé, préservé, soutenu. Dieu sera son témoin ; mieux encore, il sera son répondant, il dirigera lui-même les coups et parera ceux qui lui seraient portés. Pour obtenir cette assistance, il suffit, vous ne l'ignorez pas, de la requérir.

L'esprit de foi vous fera comprendre qu'il n'est tâche si difficile, dont on ne puisse s'acquitter, quand on a pour soi la grâce d'en haut. L'esprit de confiance filiale vous persuadera que, comme la manne du désert, cette grâce descend infailliblement sur tous ceux qui s'empressent à la recueillir. Enfin l'esprit d'amour, qui est le signe des vrais chré-

tiens, vous mettra au cœur de si ardents désirs, que vous ne vous arrêterez point avant d'avoir obtenu le légitime succès auquel vous pouviez prétendre. En vérité, je vous le dis, quelles que soient les œuvres que l'on puisse vous proposer par ailleurs, il n'en est pas une qui soit aussi glorieuse, soit à Dieu, soit à vous-même.

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Les épreuves qui viennent des événements.

Messieurs,

Aux épreuves qui ont leur raison d'être en nous-mêmes et dans notre caractère, il faut joindre celles qui fondent sur nous du dehors, et dont les événements privés ou publics deviennent la source. La vie humaine, en effet, est une lutte inégale, qui rappelle le combat mystérieux de Jacob contre l'ange du Seigneur. Lors même qu'on remporte la victoire, on n'en sort que blessé et boiteux, car on a toujours affaire à plus fort que soi.

Hommes et choses se liguent et conspirent contre nous, tantôt pour nous empêcher d'agir, tantôt pour nous contraindre à faire ce que nous ne voulons pas. Quelle que soit la voie que nous ayons résolu de suivre, la croix se dresse bientôt sur le chemin, sa rencontre est inévitable ; et, comme le dit avec tant de justesse le pieux auteur de l'*Imitation :* Où que nous allions, nous ne trouverons point d'autre partage [1].

C'est là, Messieurs, une vérité d'expérience, devenue banale à force de s'imposer dans les faits quotidiens. Si Dieu éclaircit un instant notre nuit, s'il fait briller quelque rayon de joie à travers ces lourdes ténèbres, qui nous enveloppent de toute part, ce n'est guère qu'en passant et comme à la dérobée. A vrai dire, il nous vient juste assez de lumière pour soupirer après le grand jour d'une existence meilleure et moins tourmentée, laquelle,

1. Converte te supra, converte te infra; converte te extra, converte te intra; et in his omnibus invenies crucem (Imit., II, 12,)

comme vous savez, n'est pas du monde que l'homme habite présentement.

Mais mon intention n'est pas de parcourir, dans toute son étendue, cette série interminable de chagrins qui pèsent ici-bas sur l'humanité. Les événements fâcheux dont je veux vous entretenir, sont ceux qui affectent la famille chrétienne, et qui frappent d'une manière plus particulière celui qui en est le chef.

A cause de la position spéciale qu'il occupe, le père est plus exposé que les autres. Il est d'ordinaire atteint le premier; du moins c'est lui qui ressent plus vivement les coups, de quelque côté qu'ils partent. La responsabilité dont il est investi, les affections et les intérêts dont il forme le centre, font que tout remonte à lui, et qu'il n'est pas, dans sa maison, une souffrance dont il ne porte le poids. On ne peut toucher au moindre des siens, qu'on ne le touche lui-même à la prunelle de l'œil. En sorte que ses épreuves personnelles ne forment que la moindre partie du fardeau dont il est chargé. Ce qu'il y a de plus lourd, ce sont les peines de ceux qu'il aime; car

elles lui arrivent avec un redoublement d'amertume. Ce qu'il y a de plus poignant c'est le cri qui s'élève du fond de ces douleurs dont il est, hélas! le témoin impuissant.

Que de fois on le verra s'accuser lui-même du malheur de ses proches, alors qu'il n'y entre pour rien! Il condamnera ce qu'il avait fait dans des vues pleines de sagesse; il se reprochera cruellement ce qui n'était que l'inspiration de son dévoûment et de son abnégation personnelle. La chance a tourné contre lui, et il veut encore s'en prendre à ses actes; que serait-ce si le mal dont plusieurs sont victimes, devait être attribué en partie à ses fautes ou à ses imprudences!

Il est utile pour nous, Messieurs, de sonder rapidement du regard les sphères diverses, où des faits indépendants de notre volonté ont coutume de nous infliger la souffrance. Après avoir énuméré les principales formes de ces épreuves, nous dirons quelle est l'attitude qu'il faut garder en leur présence, et avec quelles dispositions d'âme il nous convient de les accueillir.

I

Je commencerai par rappeler les accidents qui atteignent la famille dans son bien-être matériel. Nous entrons, comme vous voyez, dans un département qui est le vôtre. Car, au père de famille appartient de droit l'administration des biens extérieurs. C'est lui qui gère les affaires de la communauté, et qui tient en main tout pouvoir pour faire valoir ses intérêts. Faut-il l'appeler un petit souverain? Faut-il dire seulement qu'il est ministre plénipotentiaire? Toujours est-il qu'il a le dernier mot, le mot décisif, à peu près en toute circonstance.

Si la loi apporte quelques restrictions à l'exercice de sa volonté, si elle l'entoure de sages précautions et dresse devant lui quelques barrières, c'est dans un intérêt de préservation; c'est avec l'intention de lui faire éviter certains écueils, qui pourraient devenir désastreux. Nonobstant cette limitation né-

cessaire, le champ ouvert devant lui reste assez vaste et assez libre pour qu'il dépende ordinairement de lui, ou de tout sauver, ou de tout compromettre.

Or, c'est à cet homme surtout qu'il faut appliquer la parole de saint Paul : *Minister in bonum* [1] ; la puissance qui lui est remise n'existe que pour le bien. Son œuvre propre est une œuvre de conservation, sinon de légitime accroissement. Il se doit à lui-même, et il doit à tous les siens, de garder la position qui lui a été faite, de l'améliorer même, s'il en est besoin. Car, ne craignons pas de le dire, il y a une ambition modérée qui sied bien à un père de famille, et que la religion elle-même est loin de proscrire.

Il est vrai que l'amour des richesses demeure sous l'anathème évangélique ; un chrétien doit s'en défendre et lui fermer son cœur ; car plus il devient dominant, plus il exclut l'amour de Dieu. Mais, comme l'explique si bien saint Augustin, autre chose serait de

1. Rom., XIII, 4.

s'attacher aux choses de ce monde, en les aimant pour elles-mêmes; autre chose est de s'en servir comme d'un instrument, pour atteindre le but véritable de la vie humaine[1].

Si l'instrument est utile, vous êtes autorisé à vous le procurer; s'il est nécessaire soit à vous, soit à ceux dont vous avez la charge, qui ne voit que c'est un devoir de vous en saisir ou de le leur remettre en mains? On calomnie l'esprit catholique, quand on le représente comme inspirant un détachement propre à étouffer toute industrie au sein des populations, à entraver parmi elles le développement de la richesse. C'est le contraire qui est vrai. Nos principes sagement compris et pleinement pratiqués amèneraient avec eux un accroissement de prospérité temporelle, suivant cette parole de Jésus-Christ, qui s'adresse

1. *Frui* est amore alicui rei inhærere propter seipsam. *Uti* autem, quod in usum venerit ad id quod amas obtinendum referre... Illæ tantum res sunt quibus *fruendum* est, quas æternas atque incommutabiles commemoravimus... Cæteris autem *utendum* est, ut ad illarum perfruitionem pervenire possimus. (Aug. de Doctr. christ., l. 1, c. 4.)

aux nations aussi bien qu'aux particuliers : *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront accordées par surcroît*[1].

Pourvu qu'ils n'intervertissent point cet ordre, les vrais chrétiens ont, aussi bien que les autres, le droit d'aspirer à la fortune. Aujourd'hui surtout qu'elle est en possession de conférer l'influence, il est à désirer qu'elle ne passe point exclusivement aux mains de nos ennemis.

Vous faites donc acte de sagesse, Messieurs, je dirais presque que vous exercez un apostolat, lorsque vous apportez tous vos soins à conserver dans son intégrité primitive, ou même à accroître, selon la mesure d'une juste modération, le dépôt d'aisance ou de légitime opulence qui vous a été confié.

Que ce fonds, d'où sortira un jour l'avenir de vos enfants, soit toujours sacré à vos yeux. Ne vous permettez ni de le risquer dans des opérations incertaines, ni de l'entamer pour

1 Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus et hæc omnia adjicientur vobis. (Matth., VI, 33.)

des satisfactions capricieuses, ni à plus forte raison, de le dissiper, comme il arrive quelquefois, dans les folies d'une existence prodigue ou d'une gestion imprudente. Sans que vous leur ouvriez la porte, les cruelles épreuves en trouveront assez d'autres pour pénétrer jusqu'à vous.

Trop souvent, en effet, les mesures même les mieux combinées, qu'un père de famille avait prises, se retournent tout à coup contre lui! L'avoir qui devait fructifier entre ses mains, n'a fait que dépérir, bien qu'il n'y ait à lui reprocher aucune faute, aucune négligence. Je ne sais quelle fatalité s'est acharnée à ses pas; un enchaînement de circonstances défavorables l'a pris, pour ainsi dire, comme dans un filet, d'où il lui a été impossible de sortir. En vain il s'est ingénié, en vain il s'est longtemps soutenu à force de travail, de démarches, d'activité personnelle. Vingt fois peut-être il a rétabli son crédit et ses affaires, vingt fois des coïncidences malheureuses sont venues déconcerter ses plans et renverser son ouvrage. A la fin, tout s'engouffre, comme ces

fleuves de la Grèce, qui après avoir parcouru de longs espaces, disparaissent brusquement, sans que le voyageur qui les admirait, puisse se rendre compte de ce qu'ils sont devenus.

Rien de plus fréquent, aujourd'hui surtout, que ces dénoûments tragiques.

Nous assistons chaque année à l'effondrement subit de fortunes et de situations, que l'on regardait comme assises sur des bases inébranlables. La pierre de leurs fondations était apparemment de mauvais aloi. Elle avait semblé de granit ; ce n'était qu'une roche friable et sans consistance. Qui ne connaît ces placements réputés tout à fait sûrs, qui ont manqué tout à coup ; ces entreprises que l'on croyait sans péril, et qui renfermaient dans leur sein tant de ruines ? Quand on en a reconnu le vice, il était trop tard. Peut-être l'esprit d'ordre et d'économie, l'application la plus continuelle et le travail le plus constant ont essayé de refaire ce qui avait été détruit ; leurs efforts sont venus se briser contre une sorte de destin acharné, inflexible. Du naufrage où toutes les espérances ont sombré à

la fois, ce sera merveille si l'on peut sauver quelques rares épaves.

En vérité, Messieurs, pour un père qui sent sa responsabilité, ce sont là de rudes assauts à subir. Et pourtant il en est d'autres, qui le frappent d'une manière plus sensible encore.

Si la famille ne vit pas sans ressources matérielles, qui ne voit qu'elle doit mettre encore à un plus haut prix sa considération? Quelque modeste que vous la supposiez, elle a pourtant sa place dans la cité, dans le pays; et il faut qu'elle l'occupe avec dignité. Plus elle s'élève, plus elle attire les regards et plus il importe, par conséquent, qu'on ne découvre en elle aucune tache. Me tromperai-je, Messieurs, si je dis que le soin de conserver ce trésor, le plus précieux des biens terrestres, repose principalement sur son chef?

Le père porte en sa personne l'honneur de tous. C'est son nom qu'il a donné à l'épouse de son choix, la couvrant, pour ainsi dire, en même temps de sa propre personnalité, la fai-

sant entrer en participation des gloires, ou peut-être des hontes, qui s'attachaient à ses antécédents et à ceux de sa maison. Ce nom, il le transmettra aussi à ses enfants, non pas seulement tel qu'il l'a reçu, mais plutôt tel qu'il l'aura fait lui-même.

Que d'autres membres de la famille viennent à faillir, ils tombent pour leur propre compte; en dehors de circonstances spéciales, leur faute n'affecte guère que celui qui l'a commise, et le foyer n'est pas infecté de la contagion. Au contraire, si c'est le chef de la maison qui s'ébranle, tout s'agite, tout croule avec lui. L'opprobre qu'il n'aurait pas craint d'assumer sur sa tête, rejaillit sur tous les siens. Enveloppés avec lui dans une même solidarité, les enfants gardent le stigmate des fautes paternelles; et le monde fait peser sur eux la responsabilité des souillures originelles qui ont entouré leur berceau.

Vous me direz : C'est une injustice; le fils ne doit pas payer l'iniquité du père. Et les réprobations de la conscience publique n'ont pas le droit de poursuivre les défaillances

d'un homme, à travers les générations successives qui émanent de lui.

Et pourtant, Messieurs, de tout temps il en a été ainsi dans la société humaine.

Je sais que notre siècle se montre, sous ce rapport, peu délicat. Nous avons la mémoire courte; et la fortune, quand elle vient à briller à nos regards, suffit pour nous faire oublier bien des choses. Sur des mains qui se remplissent d'or, on ne voit plus la trace des opérations frauduleuses par lesquelles l'opulence a été conquise; peut-être même n'y remarque-t-on pas la tache de sang, qui s'y était imprimée par voie héréditaire.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons point nier cette réversibilité de gloire ou de déshonneur, qui nous arrive, portée, pour ainsi dire, sur le flot de la vie. Ce que les parents communiquent à ceux qu'ils mettent au monde, ce n'est point une existence abstraite, incolore, dénuée d'attributs bons ou mauvais; ce qu'ils leur confèrent, c'est une condition morale faite à leur propre image; c'est-à-dire environnée de respects, s'ils se sont toujours

conservés sans souillure; et d'avance flétrie, s'ils n'ont pas su garder intacte la loyauté que les hommes exigent de leurs semblables.

Or, qui ne sait que les circonstances sont plus d'une fois délicates et difficiles?

Au milieu des complications qui surgissent, à travers mille nécessités qui semblent se contredire, reconnaître le chemin de l'honneur n'est pas toujours chose aisée; s'arrêter sur la pente glissante, où tant d'autres sont entraînés autour de nous, exige, de nos jours, un courage plus qu'ordinaire.

Sont-ils si nombreux les hommes qui n'ont jamais fait un faux pas, ou qui n'ont jamais pris une attitude équivoque? Il est telle situation, dont on a bien de la peine à sortir tout entier. Plus d'un y laisse quelque lambeau de son intégrité jusque-là reconnue, de son désintéressement auparavant si pur. A mesure qu'on monte dans l'échelle sociale, les risques semblent devenir plus grands, et les occasions de faillir, plus multipliées. Heureux celui qui n'a pas sauvé seulement sa vertu, mais aussi le reflet extérieur qu'elle doit avoir! Un homme

n'eût-il rien à se reprocher devant Dieu, dès qu'une ombre aura passé sur son honorabilité aux yeux de ses semblables, j'ose dire que s'il est père, et s'il connaît les sévérités de l'opinion, ce sera pour lui la plus cruelle de toutes les épreuves.

Des accidents divers menacent encore la famille dans un autre de ses priviléges les plus importants. Il est évident qu'elle doit être pour tous le lieu de la paix. Lorsque l'homme retourne chez lui, le soir, fatigué de la lutte, épuisé peut-être par le travail de la journée, qu'est-ce qu'il demande surtout? Que vient-il chercher là de préférence, bien sûr qu'il ne le pourrait trouver ailleurs?

Ce qu'il veut, Messieurs, c'est le repos de son âme dans des affections pleines de suavité. Sa maison est pour lui un port, où il rentre avec joie, après avoir essuyé bien des tempêtes, subi parfois de dures avaries. Ce lieu de refuge toujours préparé le console des déceptions qui l'attendent dans le monde. La pensée de s'y retrouver bientôt le soutient dans l'âpreté

de son labeur journalier ou dans les agitations de la vie sociale.

Cela est si vrai que quand, par hasard, la mort a détruit le foyer ou l'a rendu désert, il est des hommes qui se déclarent vaincus et impuissants. Malgré toute l'énergie dont on les sait pourvus, ils ne se sentent plus en état de porter le fardeau des affaires, ni d'affronter le péril des carrières publiques. Comme ce dieu de la fable, qui reprenait une nouvelle force toutes les fois que son pied pouvait toucher la terre, ainsi, en abordant ce seuil béni, ils recouvraient de la vigueur et se trouvaient rassérénés. Si vous leur enlevez cette source de vie, tout disparaît avec elle ; il ne vous reste plus que des hommes amoindris intellectuellement et physiquement, à peine l'ombre de ce qu'ils étaient autrefois, incapables d'effort viril, au-dessous de toutes les tâches et surtout de tous les revers.

Mais cette tranquillité, si indispensable pour vous refaire, que de causes peuvent l'altérer ! Que de sombres menaces demeurent constamment suspendues sur elle !

Je n'en entreprends pas aujourd'hui le détail, car nous serons forcés d'y revenir. Pour le moment, je me contente d'en appeler à vos souvenirs, à votre expérience du monde et de la vie. S'il est vrai que, de tous les biens que notre intérieur nous assure, celui-ci soit le plus nécessaire, ne devrions-nous pas peut-être ajouter que c'est en même temps le plus rare ? Et quand il vient à manquer, quel irréparable malheur !

Etre frappé dans sa fortune et dans sa prospérité matérielle, c'est un coup si rude que plusieurs ont à peine le courage de le supporter ; se sentir atteint dans sa réputation et dans son honneur, pour toute âme élevée, c'est une souffrance bien plus poignante encore ; mais, Messieurs, s'il faut voir s'évanouir son bonheur domestique, s'il arrive que notre maison, au lieu d'être une demeure de paix, se transforme peu à peu en un théâtre de conflits amers ou en un rendez-vous de tristes alarmes; que dirons-nous, sinon que l'épreuve est arrivée à son comble, et que le fatal calice est rempli jusqu'aux bords ?

O vous, à qui tout point d'appui manque, vous sous les pieds desquels le sol tremble et paraît prêt à s'entrouvir, qu'allez-vous faire, en présence d'une pareille infortune ; et de quel œil contemplerez-vous la consommation de votre ruine ? Où fuir, où chercher un asile, lorsque celui que le ciel semblait nous avoir préparé, se ferme, et nous refuse obstinément ce que nous lui demandions comme le bien suprême de la vie?

C'est à toutes ces grandes douleurs qu'il faut offrir, s'il est possible, un peu de soulagement. Du moins c'est à elles qu'il faut apprendre l'attitude qu'elles ont à garder, pour se montrer vraiment résignées et solidement chrétiennes.

II

Il y a des âmes qui s'aigrissent dans l'épreuve. Pourquoi, Messieurs ? Parce qu'elles sont loin d'être soumises. Parce que dans leurs

profondeurs s'agite le murmure, engendrant la révolte et les récriminations stériles.

Ceux dont je parle, s'en prennent à tout de leurs peines ; ils en accusent Dieu et les hommes ; ils en rendent responsables jusqu'aux créatures dépourvues de raison, et jusqu'au monde matériel lui-même. Leur vie s'abreuve de noirs ressentiments, elle se nourrit de colères impuissantes, qui se déversent nécessairement au dehors, après qu'on les a longtemps concentrées. Comment voulez-vous que le volcan ne fasse pas, un jour ou l'autre, explosion ? Tant de mécontentements s'y accumulent ! Tant de rancunes secrètes et mal étouffées y fermentent !

Le malheur est que ceux qui en souffrent le plus, sont précisément les personnes auxquelles il faudrait par-dessus tout éviter un redoublement de chagrins.

Du moment que l'adversité est venue s'asseoir au seuil d'une maison, ce n'est pas au père de famille seul qu'elle se fait sentir. Selon toute apparence, les siens en partagent avec lui l'amertume et sont enveloppés dans

les mêmes tristesses. Pourquoi aggraver la situation qui leur est faite, en ne leur montrant plus qu'une physionomie altérée et un caractère difficile?

L'ennui que cet homme couve au fond de lui-même, le rend injuste. La moindre contradiction l'irrite; son ton est raide, emporté; pour un rien il éclate et se laisse aller à la violence.

Agacé comme il est, ne pensez pas qu'il voie les choses telles qu'elles sont en réalité. Des torts vrais ou imaginaires se grossissent immédiatement à ses yeux; il se froisse sans motif, il s'alarme ou prend ombrage, alors qu'il n'y a pas de raison. Lui, autrefois si clairvoyant, si équitable, dans les appréciations auxquelles il s'arrêtait, le voilà sans cesse en dehors du vrai, et dépassant presque toujours la mesure. Une transformation s'est opérée au grand désavantage de la famille entière.

S'il y a là des enfants, leur éducation s'en ressentira. Une femme, une mère en gémiront à ce point que les autres accidents

leur paraîtront peu de chose, en comparaison de cette souffrance. Oui, les désastres matériels auraient été supportables, si, en fondant sur cette maison, ils ne lui avaient enlevé sa paix intérieure, en même temps que sa prospérité. Apparemment ce n'était pas assez des pertes qu'on avait faites, des revers qu'on avait essuyés précédemment; il a fallu qu'à leur suite, survînt une nouvelle douleur, qui rendît toutes les autres plus déchirantes et plus mortelles. O patience, ô résignation, quel trésor la religion apporte aux familles, quand elle parvient à vous faire entrer dans les cœurs! La preuve en est que l'absence de ces dispositions se traduit pour tous par une augmentation de peines et une recrudescence de larmes.

Plusieurs ne vont pas jusqu'à s'aigrir quand ils souffrent, mais on les voit s'assombrir sensiblement. Un nuage a passé sur leur front et malheureusement il y est resté, voilant la sérénité première, chassant devant lui la gaieté d'autrefois. Ce n'est plus, comme tout à l'heure, je ne sais quelle fermentation cachée

et menaçante; c'est plutôt une prostration absolue; c'est une tristesse qui n'a rien d'assez viril, à plus forte raison, rien d'assez conforme à l'esprit évangélique.

On trouve des natures expansives et pleines d'entrain, qui, ayant été touchées par la rude main de la tribulation, sont devenues bientôt toutes différentes d'elles-mêmes; aussi mélancoliques qu'elles étaient joyeuses, aussi taciturnes et renfermées, qu'elles étaient auparavant ouvertes et communicatives. Non-seulement vous ne les surprendrez plus à s'accorder un peu de détente, mais elles trouveront mauvais que d'autres le fassent auprès d'elles. De sinistres pensées hantent désormais ces esprits; et il faut qu'autour d'eux tout se revête de sombres couleurs. On dirait une maison tendue de deuil, comme au jour de nos cérémonies funèbres. De là des changements à vue, de là des scènes assez semblables à celles que nous avons déjà eu occasion de remarquer, en d'autres circonstances et pour d'autres causes.

Entrez dans cet intérieur. Du moment que

tel membre de la famille est absent, il semble qu'on respire, tous se sentent à l'aise et se livrent, sans exagération, aux élans d'une douce hilarité. Mais sitôt que l'absent a reparu, la tristesse attachée à ses pas est rentrée en sa compagnie. C'est un silence morne qu'on craint d'interrompre, de peur de n'être pas à l'unisson des pénibles idées qui s'imposent et donnent le ton. Le sourire s'arrête sur les lèvres, le mot qui aurait déridé ces visages, expire avant d'avoir été prononcé tout à fait. Il y a là une contrainte mille fois plus dure que ne pourraient l'être les plus rudes calamités.

Si vous en cherchez la cause, vous la trouverez peut-être dans le cœur paternel, qui n'a pas su garder son équilibre, en présence de certains événements. Dieu lui a fait une blessure que l'esprit de foi aurait dû guérir. Le remède était dans l'acceptation franche, généreuse de la croix à porter; mais parce qu'on traîne cette croix à regret, par pure nécessité et sans courage, non-seulement on n'a pas trouvé le moyen de la rendre plus légère;

mais, sans en diminuer le fardeau pour soi-même, on la fait peser lourdement, je dirais presque insupportablement, sur les autres. Dieu nous garde, Messieurs, de venir jamais heurter contre cet écueil !

En revanche, il est des caractères qui grandissent dans l'épreuve ; et c'est à ce signe surtout qu'on reconnaît les disciples du Calvaire.

Quel sera, dites-moi, le père de famille digne de ce nom et à la hauteur de son rôle ? Si la vie est pour tous un champ de bataille, pourquoi n'est-ce pas là que nous irions, encore aujourd'hui, chercher des leçons?

Vous ne l'ignorez pas, le mérite d'un grand capitaine brille moins dans des succès faciles, que dans la lutte qu'il entreprend contre la mauvaise fortune. C'est souvent des positions les plus critiques que lui viendront ses meilleures et ses plus heureuses inspirations. On le croyait perdu, lorsque subitement un éclair a illuminé son front et changé la face des choses ; un coup de maître l'a sauvé, une manœuvre habile a forcé la victoire.

Eh bien ! Messieurs, ce n'est point dans ce

triomphe même de ses ressources personnelles, que l'homme de guerre me paraît plus admirable. Mais s'il arrive que, déployant tout son génie, il n'en soit pas moins vaincu ; vaincu sans aucune faute de sa part, terrassé par les circonstances, mais fier, impassible au milieu de sa défaite ; qu'on le voie debout sous le poids de l'adversité, et restant lui-même jusqu'à la fin, dans les plus tragiques malheurs ; c'est alors, je l'avoue, qu'il me semble relever son humiliation de toute la hauteur de ses sentiments, de toute la grandeur de sa mâle contenance. C'est alors, bien plus encore qu'au jour de ses conquêtes, que vous pourrez exalter son courage et lui décerner une place parmi les véritables héros.

Et vous, chef de famille, vous êtes aussi un chef de combat. Engagé dans une lutte implacable, quel que soit votre savoir-faire, vous pouvez bien vous attendre que vous n'en sortirez pas toujours triomphant. A l'heure fatale de vos déceptions, tiendrez-vous ferme et serez-vous sans défaillances ?

Seule la religion est en état de vous soute-

nir. Et c'est pour se donner à lui-même ce magnifique spectacle, d'un homme frappé dans ce qu'il a de plus cher et néanmoins toujours intrépide, que Dieu a appelé l'épreuve, et lui a commandé de foudroyer ses meilleurs amis.

Il les voyait justes, dit le Livre Sacré; alors il les a soumis à la tentation de la souffrance, et il les a trouvés dignes de lui[1]. Aussi bien il n'est rien ici-bas qui lui fasse plus d'honneur. De tous les témoignages que l'humanité peut lui rendre, celui-ci est le plus solennel et le plus irréfragable. A sa puissance la plus élevée, il s'appelle le martyre; à tous ses degrés, il monte vers le ciel comme un sacrifice d'agréable odeur : *in odorem suavitatis.* En outre, si cette intrépidité dans le malheur procure à Dieu une gloire excellente, elle assure aussi à l'homme la plus efficace de toutes les consolations.

Quelle compensation pourrait valoir celle-là? Souffrir, de quelque façon et pour quelque

1. *Deus tentavit eos et invenit eos dignos se.* (Sap. III, 5.)

cause que ce soit, est toujours une nécessité pénible à la nature ; mais combien cette peine s'adoucit, quand on reçoit la croix comme venant de Dieu, et quand on la porte pour lui avec amour ! Il y a, dans la douleur acceptée, une saveur amère, qui n'est pas sans charmes. Celui qui a goûté à ce calice, ne regrette pas qu'une main amie le lui ait préparé. Loin de s'irriter contre la Providence qui le lui offre, il finira peut-être par la bénir de lui avoir ménagé un remède si efficace.

Comment se plaindre d'acheter, au prix de quelques tristesses passagères, les biens immenses que l'épreuve propose et promet ? C'est elle qui détache, elle qui purifie, elle qui expie les fautes du passé, elle qui renferme les bénédictions de l'avenir. Persuadés de ces vérités, les vrais serviteurs d'un Dieu qui est mort lui-même sur la croix, ne se déconcertent point, lorsqu'ils sont obligés de faire quelques pas dans la voie douloureuse.

Et la consolation qu'ils savent puiser jusque dans leurs angoisses, a son écho et son rejaillissement autour d'eux. Aucune exhortation ne

vaut, pour la famille entière, l'exemple de celui que la bonté de Dieu a mis à sa tête. L'épouse se laissera-t-elle défaillir, lorsque son soutien naturel demeure si ferme? Les enfants n'auront-ils point honte de s'abandonner eux-mêmes, quand celui qui souffre pour eux et plus qu'eux, leur fournit, en sa personne, le modèle d'une admirable constance?

Ce n'est pas seulement pour l'heure présente que ce spectacle de force chrétienne leur sera utile; plus tard, dans le reste de la vie, ce souvenir garde sa fécondité. Ils l'évoqueront avec profit dans ces moments difficiles, auxquels il est bien rare qu'une existence échappe. Si jamais l'un d'entre eux est visité, à son tour, par quelque chagrin cruel, il se dira à lui-même : Mon père, lui aussi, a été rudement éprouvé, et c'est alors qu'il s'est montré à nous dans toute son énergie. Aux jours de sa prospérité, il n'avait point manqué de grandeur; quand les revers sont venus, il s'est révélé avec une supériorité admirable.

Gloire, Messieurs, à celui d'entre vous qui laissera aux siens une semblable impression!

Cette tradition de courage vaudra mieux pour eux que la richesse matérielle. Car celle-ci s'épuise, quelque abondante qu'on la suppose, tandis que les ressources morales dont je parle, peuvent faire face à toutes les calamités. L'homme opulent n'est pas certain de se suffire toujours. Celui qui attend l'adversité de pied ferme, pourra traverser les phases les plus diverses, sans être jamais au-dessous d'elles ou de lui-même.

Nous ne craindrons donc point de répéter avec le Roi-prophète : Oui, Seigneur, *il m'est bon que vous m'ayez humilié*[1]. Cela m'est bon, parce que c'est ainsi que vous affermissez ma vertu, et que vous me fournissez l'occasion de déployer un peu de force; cela m'est bon encore, parce que j'y trouve un moyen de mépriser ce monde où je vis, et de reporter plus haut mes espérances et mes désirs. Aussi ajouterai-je, en empruntant de nouveau les paroles du Psalmiste : Que la verge qui m'a frappé était douce, que le bâton qui me corrigeait appor-

1. Bonum mihi quia humiliasti me. (Ps. CXVIII.)

tait avec lui de consolation[1] ! En toutes les afflictions que m'ont causées les mille accidents de la vie, je n'ai point cessé de reconnaître que le cœur du Père céleste m'était ouvert, et qu'il m'invitait à venir me reposer dans son amour. C'est là que je cherche mon refuge. Puissé-je y renfermer avec moi tous ceux dont la destinée est attachée à la mienne !

1. Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt. (Ps. xxii, 4.)

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE

Les épreuves qui viennent du défaut d'entente.

Messieurs,

Quelque pénibles que puissent être les épreuves qui nous viennent du dehors, on sera toujours armé contre elles, et la force ne manquera pas pour les supporter, si on vit dans l'unanimité des sentiments, si l'harmonie règne entre les âmes. Au contraire, la prospérité elle-même perd tous ses charmes, lorsque l'entente mutuelle fait défaut.

La famille aura beau être comblée de biens et d'honneurs; c'est en vain que tout lui réus-

sirait extérieurement, si elle est minée à l'intérieur par de secrètes discordes. Elle ressemblerait à ces embarcations construites par une main inhabile, qui ont bien été placées à l'abri des vents et de la tempête ; mais parce que leurs flancs sont disjoints et que l'eau y pénètre par mille fissures, même dans le port, elles sont sans cesse en danger d'être englouties.

Il est une foule d'unions qui semblent heureuses, et qui pourtant sont travaillées d'un mal invisible. Comme aucun indice, je suppose, n'a transpiré aux yeux des étrangers, elles passent pour n'avoir rien à envier à qui que ce soit ; ou plutôt leur prétendu bonheur devient pour tous un objet d'envie. De fait, le ciel s'est plu à leur prodiguer beaucoup de faveurs. Et l'on a pu croire, à un moment donné, que toutes les chances étaient pour elles. Mais elles ont manqué une occasion qui ne reviendra plus.

Les cœurs, qui avaient été si près de s'entendre, se sont trouvés éloignés et séparés, on ne sait trop comment. Ce n'était peut-être tout d'abord entre eux qu'un grain de sable ;

peu à peu le grain de sable a grossi, il est presque devenu une montagne ; l'intervalle s'est accru ; la distance est désormais si considérable que, selon toute apparence, elle ne sera pas franchie. En vain la table où l'on s'assied, est servie copieusement ; on n'y mange qu'un pain amer et plus d'une fois détrempé de larmes. Ces larmes, on a beau les dissimuler, les dévorer en silence ; elles n'en sont ni moins abondantes, ni moins difficiles à sécher.

Et remarquez que, pour produire ces tristesses, il n'est pas nécessaire que les dissidences s'étendent bien loin.

Une seule note fausse trouble toute l'harmonie d'un concert. Une seule corde de la cithare, qui n'a pas été montée au même diapason que les autres, empêche l'instrument d'être juste et le rend insupportable à l'oreile. Combien de ces cithares animées, qu'on appelle les familles, ne sont pas d'accord ! Toutes les fois qu'on les fait vibrer, on éprouve une sensation pénible, qui accuse quelque dissonance.

Comme nous avons déjà signalé ces souffrances intimes, et indiqué les sphères diverses où l'absence d'unité se fait le plus souvent sentir, je ne reviendrai pas aujourd'hui sur ces détails. J'aimerais mieux rechercher avec vous les causes les plus ordinaires de ce mal profond, souvent incurable. Surtout je voudrais vous faire toucher au doigt la part de culpabilité qui peut nous en revenir à nous-mêmes; car la vérité est que nous en sommes trop souvent ou les complices ou les auteurs.

J'aborde une matière délicate en même temps qu'un terrain pratique. Vous me permettrez, comme d'habitude, de lever les voiles et d'entrer d'emblée dans le sujet.

I

La première cause qui influe d'une manière désastreuse sur l'entente mutuelle des époux, c'est la façon dont on procède généralement dans la question des mariages.

A qui de vous devrai-je apprendre que la légèreté et l'inconséquence sont en possession de déterminer la plupart des unions ? Non pas, j'en conviens, que le problème ne soit abordé fort sérieusement par certains côtés. La situation financière est étudiée avec soin ; les données qui expriment soit l'honorabilité de la famille, soit la position qui lui appartient dans le monde, ne sont pas toujours négligées. Quand il s'agit de mettre sur ses pieds cette équation formidable, d'où va sortir le bonheur ou le malheur de deux vies, il n'y a, à proprement parler, qu'une seule inconnue : c'est la personne même que vous allez unir à l'un de vos enfants. Voilà l'X redoutable dont vous ne savez pas la valeur ; car vous ne la déterminez que sur des renseignements vagues, insuffisants, fournis par complaisance, peut-être dictés par des pensées égoïstes.

Vous me direz qu'on a mis en présence l'une de l'autre les parties intéressées.

Il est vrai qu'une fois ou deux, elles se sont entrevues. Dans quelles conditions, nul ne l'ignore. Si l'on avait cherché tout exprès

des combinaisons ingénieuses pour que ces rencontres ne fournissent aucune lumière, il eût été difficile de mieux s'y prendre et de ussir plus complétement.

Le milieu où l'on se trouve, l'appareil qu'on y apporte, la gêne qui se glisse nécessairement dans ces occasions, enlèvent d'ordinaire tout naturel de part et d'autre. Si les personnes ne posent pas toujours, elles sont presque infailliblement surfaites ou contraintes. C'est une représentation qui tient du théâtre. Ou l'on a un langage d'emprunt, ou l'on se renferme dans un mutisme presque absolu. Nul abandon, nulle révélation vraie des tendances, des caractères. Que se cache-t-il sous ce flegme apparent? Quel volcan dort peut-être sous cet extérieur composé? On l'ignore. Ce sont deux mystères qui s'abordent, et qui n'arriveront à se pénétrer que quand il sera trop tard. Car le temps presse. Suivant les convenances de notre monde et les habitudes qu'il a créées, il est impossible de faire attendre une réponse. Différer serait rompre; demander à voir plus clair passerait

pour une exigence intolérable. On ira donc à l'autel, on confondra ses destinées, avant de s'être rendu compte de la possibilité de les faire marcher de pair.

Contracté de la sorte, le mariage, tel qu'il se fait parmi nous, devient, pour ainsi dire, un jeu de hasard ; on dirait presque une loterie. Heureux qui a la chance pour lui et qui tombe sur un bon numéro! Mais pour un seul qui gagne, combien doivent s'attendre à ne rapporter de là que leur condamnation. Ils se sont lancés, sur la foi d'étoiles trompeuses, à travers une mer inexplorée et vers des rivages inconnus ; plaise à Dieu qu'ils n'y trouvent pas ce que tant d'autres y ont rencontré avant eux, je veux dire la solitude, l'ennui, avec ce cortége de tentations funestes que la déception entraîne à sa suite !

En vous signalant ces périls, ne croyez pas, Messieurs, que je me range à l'avis de ceux qui se déclarent exclusivement pour ce qu'on est convenu aujourd'hui d'appeler les *mariages d'inclination*. S'il est vrai que ceux-ci présentent certaines garanties qui manquent aux

autres, ce sera seulement lorsque l'attrait qui les détermine, est né dans des conditions honorables et avec une viabilité sérieuse. Autrement ils ne seraient point faits pour inspirer la confiance; ils trahiraient en peu de temps les espérances qu'ils avaient fait concevoir.

Avant de leur accorder son consentement, le père de famille devra penser à ce lendemain, qui suit presque toujours un premier moment d'ivresse. Le charme tombera d'autant plus vite que l'entraînement aurait été plus imprévu, et, en apparence, plus spontané. L'enivrement passé, que reste-t-il ? Les sacrifices que l'on a faits imprudemment, et dont on commence à sentir tout le poids. On se trouve face à face avec ces incompatibilités d'âge, de situation sociale, de tempérament et d'humeur, dont on avait cru pouvoir faire bon marché, en considération d'une flamme malheureusement éphémère. L'expérience montre que la réaction est parfois terrible; le dégoût prend alors la place de ces affections sans racines; et l'union qui s'annonçait

avec des perspectives si douces, n'a tenu aucune de ses brillantes promesses.

Mieux vaudra bien souvent un choix qui procède du calme, de la réflexion, pourvu toutefois qu'il laisse entrevoir de solides probabilités de sympathies mutuelles.

Les mœurs contemporaines rendant si difficile, aux jeunes gens comme aux jeunes filles, cette pénétration véritable des sentiments et des pensées, qui engendrerait une connaissance réciproque, n'est-ce pas un motif de plus pour que la parenté ait l'œil ouvert ? Un père, une mère savent par cœur leurs enfants. Ils n'ignorent pas ce qu'ils ont besoin de rencontrer pour être heureux, du moins pour ne pas trop souffrir. A eux de se rendre compte des partis qu'on propose ; à eux d'éclairer ce qui peut y rester obscur. Qu'ils ne se contentent pas d'effleurer la question, mais qu'ils en sondent, pour ainsi dire, les entrailles et les dernières profondeurs.

Que de fois l'extérieur les éblouit ! C'est la fortune qu'ils regardent ; et les désirs qu'elle allume, leur font fermer les yeux sur toute

autre considération. Ou bien ce sont certaines relations qu'ils convoitent, et avec elles, les plus sérieux *desiderata* ne comptent plus que pour peu de chose.

Insensés ! oubliez-vous donc ce dont il s'agit avant tout ? Les âmes que vous voulez lier ensemble, ne sont pas moins réfractaires que certaines matières entre lesquelles il n'y a pas de fusion. Vous tentez un alliage impossible, qui n'existera qu'en apparence ou qui sera toujours précaire.

Vous allez associer des vies qui se repoussent mutuellement, et que la grâce du sacrement elle-même ne sera pas en état de réconcilier. Car ce n'est point ici qu'il faut dire : Le loup et l'agneau vivront pacifiquement ; le jeune chevreau et le léopard feront maison commune [1].

Vous n'avez pas cette puissance divine, qui rapproche les extrêmes opposés ; et l'œuvre que vous accomplissez imprudemment, au

1. Habitabit lupus cum agno et leopardus cum hædo accubabit. (Is., XI, 6.)

lieu d'être une œuvre d'harmonie, ne sera qu'une œuvre de discorde. Vous créez un chaos, d'où le désordre seul peut sortir ; et qui, loin de se débrouiller peu à peu, se compliquera tous les jours davantage, par la fermentation des éléments ennemis. Hélas ! ce n'est point d'ordinaire l'Esprit de Dieu qui plane sur ces eaux ténébreuses ; c'est plutôt l'esprit de l'abîme, qui cherche à les soulever en flots tumultueux, au grand péril de la vertu, à la ruine presque certaine de la paix domestique.

Voyez, de grâce, notre inconséquence.

S'agit-il de construire un édifice ; notre premier soin sera d'avoir un plan arrêté et homogène. Nous nous garderons bien d'accoler ensemble des styles qui n'ont entre eux aucun rapport ; nous ne donnerons pas aux diverses parties des proportions disparates, qui les feraient rougir de se trouver juxtaposées. Et quand il s'agit, non de la demeure matérielle, mais de l'édifice moral, non du toit sous lequel il faudra vivre, mais de ceux-là mêmes qui y seront abrités, toute recherche

de l'unité semble superflue ; on se décide au hasard, on ne craint pas d'associer ce qu'il y a au monde de moins conciliable et de plus antipathique.

Doit-on s'étonner qu'il y ait tant de foyers condamnés d'avance? Rien qu'à les voir, dès le premier jour, vous pouvez prédire qu'ils seront le rendez-vous de toutes les douleurs, peut-être de toutes les hontes.

Cependant, Messieurs, il s'en faut bien que des divergences même sérieuses doivent toujours faire désespérer de l'union des cœurs. Ceux d'entre vous qui sont musiciens, savent que l'oreille ne hait point certaines dissonances, pourvu qu'elles ne se prolongent pas outre mesure, et qu'elles soient bientôt résolues dans un harmonieux accord. L'art consiste à opérer cette réduction, sur laquelle l'auditeur se repose. Or, dans la matière qui nous occupe, il y a pour cela un temps décisif. Tout dépend des débuts ; et c'est ici, je dois le dire, que l'homme est loin de comprendre toujours suffisamment son rôle.

L'époux qui veut assurer son bonheur, pren-

dra en main, avec une délicatesse infinie, cette seconde éducation qui reste à faire pour la jeune femme, après celle de la famille ou du pensionnat. C'est à lui, en effet, qu'il appartient de diriger, dans ses voies nouvelles, la compagne qu'il s'est choisie; de la façonner peu à peu, de l'amener graduellement à reproduire, autant que possible, l'idéal qu'il s'était proposé, et pour cela, d'imprimer le sceau qui lui est propre. Il y a là une œuvre difficile, mais d'où dépend tout l'avenir.

On a affaire peut-être à une nature encore naïve et inexpérimentée, capable de prendre toutes les formes, surtout sous l'action de cette flamme virginale, qui s'appelle un premier amour. Ou bien, au contraire, on se trouve en présence d'idées toutes faites, de partis pris sur lesquels il n'est pas à espérer de faire revenir; on se heurte à des aspérités de caractère, à des obstinations d'enfant gâté, qui, en sus des caprices du premier âge, ont contracté une singulière ténacité, par l'habitude de ne rencontrer aucune résistance. Beaucoup de défauts se révèlent; mais aussi,

je suppose, ils sont compensés par quelques-unes de ces qualités solides, qui constituent la meilleure dot de nos jeunes filles chrétiennes.

Un époux intelligent ne précipitera rien ; il étudiera, avec une affectueuse sollicitude, les côtés bons et mauvais du sujet sur lequel il doit travailler ; puis, prenant à cœur une réforme, dans laquelle il se comprendra lui-même, visant une perfection relative, dont il sentira le besoin de donner tout d'abord l'exemple, avec mille précautions et mille ménagements, sans heurter, sans contrister, sans oublier que le mieux est souvent l'ennemi du bien, et que, pour aller trop vite au départ, on compromet souvent le reste du voyage ; armé d'une patience infatigable et d'une longanimité à toute épreuve, il s'efforcera de conquérir chaque jour un peu de terrain, de regagner, à la première occasion, celui qu'il aurait précédemment perdu ; au moyen d'une douce persuasion, par des conseils dissimulés, pour ainsi dire, sous des effusions de tendresse, il persévérera dans son entre-

prise, jusqu à ce qu'il ait enfin accompli l'initiation, et marqué cette existence à sa propre effigie.

Certes, il y a là de quoi tenter l'ambition d'un homme. Celui qui voudra commencer, a des chances sérieuses de réussir, pourvu qu'il prenne la religion comme auxiliaire, ou plutôt qu'il en fasse la base de la transformation tant désirée.

Mais, au lieu de ce travail intelligent, que voyons-nous ?

A un enivrement qui n'a pas connu de limites, succèdent des découragements qui n'ont aucune raison d'être. Bien ou mal partagé, on s'arrête à ce que l'on a, sans se demander ce qui en pourrait sortir. Les affaires absorbent, les relations entraînent, le cercle attire, on vit au dehors, et trop souvent le foyer reste désert.

Même parmi ceux qui lui consacrent une part de leur temps, n'en est-il point, hélas! qui se prennent à regretter la liberté d'une autre époque? Quand ils y reviennent, c'est sans idée arrêtée; ils n'y impriment aucune

direction, et, à vrai dire, ils n'y sont d'aucun secours. Dépourvue de point d'appui, la jeune épouse souffre de ne se sentir ni conduite, ni soutenue ; elle va au hasard, comme un char qu'aucune main ne guide ; et peut-être subit-elle déjà des influences étrangères, qui ne demandent qu'à usurper la place laissée vide par le pouvoir légitime.

On s'en apercevra trop tard, quand le mal sera fait, quand il deviendra impossible d'y porter remède. A qui la faute, sinon à celui qui s'est montré si peu soucieux de ses propres intérêts, ou plutôt si négligent dans l'accomplissement de son devoir ?

Vous le voyez, il en est qui donnent leur démission avant même d'avoir essayé de prendre en main le sceptre domestique. D'autres compromettent leur cause, à raison de leur peu d'adresse et de leur manque complet de savoir-faire.

Je ne dirai rien de ceux qui apportent à cette entreprise, où il faudrait un tact exquis, la brusquerie et la violence de leur caractère. Tenez pour certain qu'ils n'atteindront pas

leur but. Ils froisseront et ne corrigeront pas. En supposant qu'ils obtiennent un silence de pure contrainte, ce silence est de plus mauvais augure que l'éclat même auquel ils avaient prétendu remédier.

Mais j'appelle votre attention sur un autre écueil assez fréquent parmi nous. A l'extrême opposé de ce système de non-intervention, pratiqué par plusieurs, nous remarquons certains excès d'ingérence et certains abus de pouvoir, qui apportent avec eux le malaise.

Qui ne connaît ces hommes naturellement minutieux et tracassiers ? Sous prétexte d'exercer leur autorité, ils la commettent en une foule de détails, qui ne sont point de leur compétence. Rien ne leur plaît, rien n'est à leur goût, il faudrait à chaque instant bouleverser toutes choses, si l'on voulait se mettre d'accord avec leurs fantaisies. N'intervertissons pas les rôles, Messieurs. Que le chef de famille demeure à la tête du gouvernement, et n'aille pas s'embarrasser dans des questions de chiffons ou de cuisine. La prétention d'imposer vos idées dans ces infiniment petits

de l'existence rabaisse votre dignité, harcelle, fatigue les personnes préposées à ces départements, et finit par étouffer en elles toute initiative.

L'administration du foyer, aussi bien que celle des États, a besoin d'une certaine largeur. Les choses y doivent être prises de haut; et une liberté raisonnable doit être laissée à chaque chef de service.

Nous appliquerons ici le principe de la division du travail. L'homme, se renfermant dans ses attributions naturelles, gagnera en considération et en crédit tout ce qu'il laissera à sa femme de légitime indépendance. Il ne s'exposera point, par des observations réitérées et taquines, à déconcerter ses efforts, à décourager sa bonne volonté, à l'entendre déclarer avec larmes qu'elle se sent incapable de le satisfaire.

Félicitez la maison où l'époux, absorbé par la multiplicité de ses affaires, n'a pas le temps de penser à ces atomes microscopiques. Il sera, par la force des choses, préservé d'un travers où tombent quelques autres, qui se

rendent bientôt insupportables. Aussi, Messieurs, vous ne trouverez pas trop étrange cette invocation, que certaines jeunes filles ajoutent, nous dit-on, à leurs litanies : *D'un mari inoccupé, Délivrez-nous, Seigneur !* J'ajoute que ce mari, s'il existe, devrait bien aussi demander à être délivré de lui-même.

II

Quand l'entente mutuelle ne s'est pas, pour ainsi dire, établie de plain-pied, quand elle n'est pas née spontanément du contact de natures sympathiques, comment s'y prendre pour suppléer à cette lacune ?

La première chose à faire, nous l'avons dit, c'est d'étudier les dispositions avec lesquelles vous êtes en rapport. Si fermée que puisse paraître une âme, il y a pourtant une ou plusieurs portes pour entrer chez elle. Ceux qui connaissent ces avenues, n'ont qu'à s'y présenter pour être introduits ; tout au plus

devront-ils posséder certain mot d'ordre pour se faire admettre. Essayent-ils, au contraire, de pénétrer par d'autres endroits, ils échoueront probablement, ou du moins ils rencontreront de vives résistances.

Lorsqu'on a dû se résoudre à faire un siége en règle autour d'un cœur, lorsque, pour arriver jusqu'à lui, on a de nombreux assauts à livrer, peut-être des murailles à abattre, il faut bien s'attendre que le succès ne s'obtiendra pas sans souffrances. Or, il est à craindre que les chocs pénibles qu'on n'aura pu éviter, ne laissent après eux de ces blessures, qui ne se cicatrisent pas aisément. Sans compter que cette manière de procéder est loin d'être sûre ; car, en réalité, la violence a peu de prise sur le fond des pensées d'autrui ; et ce n'est pas à la pointe du glaive qu'on peut se flatter de conquérir la confiance.

Mieux vaut prendre un autre chemin. Mieux vaut étudier tout d'abord les côtés accessibles de la place.

Pour le plus grand nombre des cas, un abandon plein de franchise, l'ouverture de

cœur, la parfaite sincérité finiront par faire découvrir ces routes restées jusque-là inconnues. Les confidences auxquelles on se livre, en provoquent naturellement de semblables. L'affection vraie appelle la réciprocité; peu à peu s'établit ce commerce intime, auquel la personne tout entière appartient, et qui doit faire le charme de la vie.

En effet, que signifierait la mise en commun des biens matériels, si elle n'était accompagnée de la fusion des esprits? C'est dans l'union étroite des idées et des sentiments, bien plus que dans la cohabitation sous un même toit, que l'alliance des époux atteint sa réalité. Tel est le but véritable, par rapport auquel tout le reste doit être considéré seulement comme moyen. Aussi lorsque la famille atteint son idéal, c'est cette compénétration mutuelle qui en forme le caractère. Les âmes y sont, en quelque sorte, transparentes. Le regard plonge dans leurs profondeurs, comme si elles étaient un cristal très-pur. Rien ne se passe dans l'une d'elles, qui ne soit aussitôt aperçu des autres; et en même temps il n'en

est aucune en qui toutes ne puissent distinguer comme le reflet de leur propre image.

C'est que personne n'a d'intérêt à cacher quoi que ce soit. La vie du père, en particulier, est pour tous les siens un livre ouvert ; ils en peuvent librement tourner tous les feuillets ; ils en liront toutes les pages, sans y trouver autre chose que ce qui élève et édifie.

Si par hasard il y avait là quelque chapitre soigneusement tenu dans l'ombre, avouez, Messieurs, que ce serait un indice peu rassurant. L'obscurité même dont on chercherait à le couvrir, pourrait bien piquer la curiosité et éveiller les soupçons. Un jour ou l'autre, quelque main téméraire arriverait peut-être à briser le sceau fatal. Et quand même sous ce pli ne se cacherait rien de bien répréhensible, la seule existence d'un secret aurait causé du malaise; elle aurait, en plus d'une occasion, jeté une semence de discorde.

Toutefois, je le sais, on ne peut pas toujours procéder avec cette sereine désinvolture.

Le jeune homme qui vient de fixer sa destinée, s'apercevra parfois qu'il a transporté dans son jardin une de ces plantes, d'une délicatesse et d'une sensibilité extrêmes, auxquelles il ne faut toucher qu'avec les plus grandes précautions. La susceptibilité, nous vous l'avons dit précédemment, s'introduit furtivement à travers les qualités les plus estimables ; elle se greffe sur des natures exquises, d'autant plus exposées à ses envahissements que leurs impressions sont plus multiples ou plus profondes. Avec quelle prudence ne faudra-t-il pas procéder, lorsqu'on aura devant soi ce tempérament féminin toujours prêt à prendre ombrage !

Rappelez-vous que nous sommes à la première période de la vie en commun.

La connaissance mutuelle que les époux ont l'un de l'autre, n'est point encore assez complète pour racheter certains détails, et faire passer outre, sans qu'on en tienne compte. Alors, au contraire, les moindres circonstances ont leur valeur. Qui ne sait la persistance des impressions produites à ces débuts, et la dif-

ficulté qu'on aura à revenir sur certaines opinions formées tout d'abord ? Un mot, un procédé, parfois moins que cela, un signe, une expression de visage suffirait pour déterminer un froissement, pour occasionner une agitation, qui compromettrait l'intimité en fermant le cœur, au moment même où il allait s'ouvrir.

D'autres fois, nous l'avons vu, on se heurte à des idées inflexibles, auxquelles sont rivées des habitudes qu'il semble inutile de vouloir déraciner.

L'entêtement est d'ordinaire en raison inverse de la portée intellectuelle. Il tient aussi à l'éducation, au milieu dans lequel on a vécu et aux opinions qu'on a partagées. A force d'avoir entendu répéter certaines affirmations, il s'est produit dans l'esprit comme une impossibilité de comprendre les choses d'une autre manière. S'il faut toucher à ces convictions chéries, avec quelle circonspection et quels ménagements ne devrez-vous pas y porter la main, sous peine d'envenimer le mal bien loin de le guérir.

Qui ne le sait, Messieurs, que, à part d'honorables exceptions, ce qui caractérise les natures féminines, ce n'est pas la prédominance de la logique ? Vouloir les diriger exclusivement par la raison serait se condamner à d'inévitables échecs.

S'il est vrai que, même chez l'homme, un jugement ferme et droit ne se rencontre pas tous les jours ; si l'on a pu dire que, dans les multitudes, le bon sens est rare, parce que peu de personnes voient juste, et qu'un plus petit nombre encore savent tirer de ce qu'elles voient les conclusions nécessaires ; faudra-t-il nous étonner que le sexe le plus faible obéisse souvent à ses impressions, qu'il se laisse guider par ses affections plutôt que par la vérité ou la sagesse ; et que chez lui, le cœur ait, pour ainsi dire, le dernier mot en toutes choses ?

Or, le cœur, laissé à lui-même, est un grand aveugle. Il s'insurge souvent contre la lumière, qui contrarie sa passion, et refuse absolument de la recevoir. En outre, il est mobile, capricieux ; la satiété qu'il ressent, le

fait changer d'objet ; il se dégoûte bientôt de ce qu'il possède, et se laisse éprendre de ce qu'il n'a pas. Les joies qui lui sont permises, lui deviennent fades ; il les méprisera peut-être, tandis que l'attrait de l'inconnu et de l'illicite exerce sur lui une sorte de fascination.

C'est ce que ne savent pas voir ces hommes maladroits qui, dès le premier jour, ont perdu leur prestige. C'est ce que ne comprennent pas assez les imprudents qui font, en quelque sorte, de leur bonheur, l'enjeu d'une partie redoutable, où ils auront l'art de mettre contre eux toutes les chances.

Il y a ici, Messieurs, dans nos usages, des inconséquences singulières.

Tant que la jeune fille est demeurée près de ses parents, Dieu sait avec quelle pieuse sollicitude on a veillé sur elle et sur sa vertu ; aucune précaution ne paraissait excessive ; où qu'elle allât, le regard d'une mère la suivait, plein d'anxiété et de vigilante tendresse.

Mais à peine le mariage l'a-t-elle transportée dans un autre foyer, qu'un changement à vue

s'opère, et que tout contrôle a entièrement disparu. A l'heure la plus critique de sa vie, au moment où elle aurait le plus besoin de protection, la jeune femme se trouve jetée sans défense au milieu de ces périls, qu'on craignait tant pour elle alors qu'ils étaient moins imminents. Parce que sa condition a changé, il semble que la nature des choses ne soit plus la même. Sans doute, désormais, le feu ne brûle plus, puisqu'on n'a pas peur de l'y exposer. Spectacles immoraux, rapprochements dangereux, plaisirs malsains et remplis de poisons subtils; elle pourra dorénavant tout affronter; et peut-être celui qui doit être son guide, sera le premier à l'y précipiter en aveugle.

L'imprudent! Il se croyait apparemment arrivé au port, mais il pourrait bien se retrouver au milieu des orages. Avant que ses affections domestiques aient jeté l'ancre, il les lance au hasard à travers mille écueils. Surtout si le rêve caressé depuis si longtemps n'a pas paru entièrement réalisé; si l'épouse n'a pas rencontré tout d'abord cet éden merveilleux, que

s'était promis la jeune fille; qui ne voit les tempêtes auxquelles on l'expose!

Elle, si inexpérimentée, si confiante, marchant avec cette sécurité que lui donnent sa jeunesse vertueuse, et l'heureuse ignorance où elle est encore du mal; ne craignez-vous point qu'elle ne sache pas toujours éviter les piéges; qu'elle n'ait peine à retrouver sa route, dans le dédale compliqué de relations délicates que le monde a créées autour d'elle?

Au retour de ces fêtes enivrantes, où nul œil ne veillait, vous vous apercevrez peut-être qu'un nuage a passé sur son front. Ce nuage est à peine visible, mais on sent qu'un certain obscurcissement s'est opéré. Ce qui la satisfaisait auparavant, ne la contente plus. On dirait qu'elle commence à prendre en dégoût les joies simples et pures, qui se donnent rendez-vous à son foyer. La contradiction vient plus aisément sur ses lèvres; et l'on surprend, dans les moindres détails, je ne sais quel esprit d'opposition, dont rien ne laisse deviner la cause. Ne serait-ce point que déjà le cœur s'est refroidi? Et ces premiers symp-

tômes ne sont-ils pas de nature à faire redouter, pour plus tard, un défaut complet d'entente et d'harmonie ?

Celui dont le regard est ouvert, saisira bien vite ces signes révélateurs; et parce qu'il en aura compris la portée, espérons qu'il sera en état d'opposer immédiatement au mal un antidote efficace. Mais le temps presse ; si on laissait le germe fatal se développer, comment arriver ensuite à l'extirper entièrement ?

C'est ce qu'éprouvera bientôt l'homme léger et distrait, dont la perspicacité n'a pas été éveillée au moment opportun, parce qu'il s'occupait de toutes choses, excepté de ce qui touchait à ses intérêts les plus sacrés et les plus chers. Il a été le dernier à voir. La lumière lui est arrivée lorsque depuis longtemps elle crevait, pour ainsi dire, tous les yeux. Que voulez-vous qu'il fasse ? Sans une sorte de prodige, ne peut-on pas dire que son bonheur est compromis, et la paix qu'il cherchait évanouie pour toujours ?

Il aurait fallu, avant tout, que l'affection

réciproque jetât dans les cœurs de profondes racines.

Vous me dites peut-être que les sympathies ne se commandent pas. Sans doute; et voilà pourquoi nous avons demandé qu'on n'associe point des natures répulsives, qui n'ont entre elles que des oppositions invincibles. Toutefois n'exagérons pas la difficulté. Gardons-nous de croire à je ne sais quelles influences fatales, comme si un implacable destin venait interposer sa main de fer entre des personnes faites pour s'entendre. Rappelons-nous qu'en dehors même de toute autre prédisposition, le cœur appelle le cœur, l'amour commande l'amour.

Peu d'hommes comprennent l'espèce de toute-puissance dont ils sont doués, soit pour créer, soit pour détruire. Il en est qui, par leur insouciance, ont réussi à tuer en peu de temps des affections, qui se présentaient tout d'abord avec le caractère le plus brûlant et le plus passionné. D'autres, au contraire, n'ont trouvé au commencement qu'une petite étincelle assez pâle encore, et que le moindre

souffle pouvait éteindre ; mais il ont eu soin de lui fournir un aliment ; et bientôt la flamme a brillé d'un vif éclat. Parce qu'ils ont été sages et bien avisés, le trésor originel s'est peu à peu augmenté entre leurs mains. Laissez-les faire, ils y puiseront prochainement sans mesure ; et plus ils demanderont, plus la réserve paraîtra s'augmenter ; car le véritable amour s'accroît par ses propres dons ; bien loin de s'appauvrir lorsqu'il se prodigue, il n'est jamais si riche que quand il a tout livré. C'est qu'il participe des prérogatives de l'infini ; et que, comme lui, il ne peut jamais être accusé d'impuissance.

Si quelques époux, pour prix de leur tendresse, n'ont pu parvenir à rencontrer cette réciprocité pleine et entière, ils auront du moins, nous l'espérons, semé ces attachements solides et durables, qui peuvent, jusqu'à un certain point, remplacer l'amour.

Fondées sur une connaissance intime et sur une estime mutuelle, ces sympathies engendreront, elles aussi, le vrai dévoûment. Elles n'auront pas, sans doute, les élans et les

transports qui caractérisent une autre manière d'aimer; en revanche, elles seront exemptes de ces brusques retours, elles ne connaîtront ni les tourments jaloux, ni les agitations fiévreuses, qui fatiguent et dévorent. Si elles n'enivrent pas au même degré, elles ressentiront plus faiblement cette soif qui renaît sans cesse et ne peut jamais être étanchée. C'est un feu moins ardent, mais qui ne se consume pas lui-même; il suffira pour échauffer le foyer, où n'a pu s'allumer une autre flamme; et il lui procurera la somme de joie et de bien-être dont les cœurs qui s'y rencontrent, paraissent capables.

Vous le voyez, Messieurs, nous n'avons pas raison, lorsque nous rejetons nos souffrances sur je ne sais quelle destinée implacable. Au lieu de nous en prendre à des circonstances indépendantes de notre vouloir, songeons bien plutôt à être nous-mêmes les artisans de notre propre félicité. Il est peu d'hommes qui, à un moment donné, n'aient eu sous la main les éléments néessaires pour s'assurer une existence paisible, dans le cercle de leurs

relations domestiques. Si avec cela il y en a un si grand nombre à s'estimer malheureux, à qui la faute ?

Si l'entente est rare, si la désunion se rencontre si souvent, si la discorde et les scandales tendent, pour ainsi dire, à devenir l'état normal ; encore une fois, où en chercher la cause et qui faut-il accuser, que nous-mêmes ?

Honneur aux familles chrétiennes ! On les voit, Dieu merci, trancher avec éclat sur ce fond obscur et sinistre du tableau ! Ce sont elles qui justifient la Providence, elles qui confondent l'injustice du monde et montrent l'inanité de ses plaintes. Non contentes d'enseigner le chemin à suivre pour pratiquer la vertu, elles signalent aussi la voie la plus sûre pour arriver au bonheur.

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE

Les épreuves qui viennent de nos affections.

MESSIEURS,

S'il est en ce monde un sentiment qui semble ne devoir donner que des joies, n'est-ce pas celui qui éclate dans nos affections de famille? Elles sont si saintes, si légitimes! La nature, en les faisant naître dans le cœur de l'homme, n'y a-t-elle pas attaché une promesse de félicité? Et l'oracle du Sinaï confirme solennellement ces espérances, puisqu'il y engage, en quelque sorte, la parole même de Dieu. Car cette *longévité* mystérieuse que le

Décalogue annonce comme salaire, à ceux qui auront eu le culte de la parenté[1], se mesure moins sans doute au nombre des années qu'à leur plénitude. Ce sont les jours bien remplis que l'Écriture présente comme enviables[2]; autrement, leur multiplicité même deviendrait un fardeau plutôt qu'une récompense.

Ainsi la révélation est d'accord avec le sentiment instinctif de l'humanité ; l'une et l'autre s'accordent à faire entendre une prophétie de bonheur aux attachements sacrés du foyer domestique.

Néanmoins, il nous faut reconnaître qu'ici, comme ailleurs, le principe de nos joies devient souvent la cause de nos tristesses. La même source nous verse et la consolation et la douleur. Plus nous en attendions de suavité, plus il nous en vient d'amertumes.

Serait-ce donc la loi générale, sur cette terre que nous habitons? Quels amours y

1. Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram. (Gen., xx. 12.)

2. Dies pleni invenientur in eis. (Ps. LXXII, 10.)

sont sans épreuves? Et quand est-ce que leur véhémence même ne leur donne pas une fatale fécondité pour engendrer la souffrance?

L'auteur de l'*Imitation* l'a bien dit : *Sine dolore non vivitur in amore*[1] ; et ce qu'il affirme avec justesse de la plus divine de toutes les affections, ne peut manquer de se vérifier, à bien plus forte raison, dans toutes les autres.

Car enfin si l'homme ne peut sans tourments s'attacher même à ce qui est parfait, combien plus doit-il s'attendre à toute sorte de peines, lorsque les êtres qu'il chérit, à côté des vertus qui les distinguent, ont aussi des défauts qui les déparent, lorsque eux-mêmes sont soumis, comme tout le reste, à cette loi de la limite et de l'imperfection, à laquelle n'échappent point ici-bas les meilleures choses.

Il serait bon, Messieurs, que nous visitions ensemble quelques-unes de ces plaies intimes, dont les cœurs souffrent sans oser toujours les montrer.

1. On ne vit point sans souffrir quand on aime. (Imit., l. III, c. 5.)

Prenons d'abord l'hypothèse la plus favorable. Considérons un de ces foyers privilégiés, où les affections sont toujours vivantes et se payent mutuellement de retour. Nous donnerons ensuite un regard à ces intérieurs moins heureux, où les âmes, sans être entièrement séparées, se sont pourtant laissées gagner par une certaine froideur. Puis nous ne craindrons pas de franchir par la pensée d'autres seuils, de pénétrer dans ces tristes demeures d'où l'entente mutuelle est complétement bannie, parce que les affections en sont absentes.

Que nous apprendra cette revue successive?

Peut-être, Messieurs, qu'à des degrés bien différents sans doute, elle nous montrera partout l'épreuve et partout la douleur. Qui pourra dès lors caresser l'espoir de faire seul exception à la règle commune? et qui ne se sentira plus fort pour supporter les chagrins auxquels la condition humaine nous condamne?

I

Nous voilà donc placés dans les conditions les plus avantageuses. Nous supposons la famille établie sur la base de profondes et solides affections, qui se répondent réciproquement, les unes aux autres, avec une égale intensité. L'entente existe; bien loin d'être troublée ou de se voir affaiblie avec le temps, l'harmonie n'a fait que se perfectionner de jour en jour; les faibles dissonances qu'on avait pu saisir à l'origine, se sont fondues peu à peu dans un accord final, sur lequel tout se repose, et l'oreille, et le cœur.

Je le demande, n'est-ce pas à l'ombre de pareils attachements que pourra se rencontrer une vie tranquille et heureuse?

Ceux qui s'abandonnent à cet espoir, ont négligé une foule d'autres considérations, qui pèsent lourdement dans la balance, et dont il faut absolument tenir compte.

Voici, avant tout, des inquiétudes d'autant plus vives que ceux qui en sont l'objet, tiennent, dans nos amours, une plus large place. Leur santé, leur existence même courra de terribles périls ; c'est à ce prix seulement que s'achètent les satisfactions les plus légitimes et les plus nécessaires de la nature.

Quoi de plus doux que la paternité? Mais, Messieurs, quoi de plus cruel que ces alarmes qu'elle vous coûte, en menaçant de vous enlever vos joies, avant même qu'elles soient complètes? Pour devenir mère, la jeune femme est obligée de s'offrir elle-même, comme en holocauste ; et pour lui donner cette gloire qu'elle a tant ambitionnée, vous êtes obligés vous-mêmes d'exposer à la mort ce que vous avez de plus cher au monde.

Je veux bien que vous soyez sortis triomphants de cette première épreuve, où si souvent, hélas ! le bonheur domestique fait naufrage ; que vous êtes loin encore d'avoir traversé tous les soucis qui se rattachent à l'apparition d'un berceau !

L'enfant dont la naissance vous rend si fier

est entré dans le monde avec peu de garanties. Sa faiblesse est extrême et les dangers qui l'enveloppent, sont nombreux. Aussi sa conservation sera-t-elle longtemps encore un problème. Les espérances qui reposent sur cette tête fragile, se verront à chaque instant sur le point d'être détruites. N'eussiez-vous que cette sollicitude, elle est, pour ainsi dire, de toutes les heures. La juste frayeur qu'inspirent tant d'accidents, fréquents au jeune âge, serait plus que suffisante pour nous enlever toute sécurité.

Et ce n'est point là une de ces phases qu'on a traversées, pour n'y plus revenir. Chaque fois que Dieu vous rendra père, vous devrez payer cet honneur des mêmes inquiétudes et des mêmes alarmes.

Si la santé ne vous inspire point de frayeur, ce sera la séparation qui viendra entraver le cours paisible de vos joies.

Des nécessités impérieuses éloignent souvent l'homme de son foyer, et le retiennent plus ou moins longtemps comme en un triste veuvage. De leur côté, les enfants

ne sauraient y rester toujours. A peine en a-t-on joui pendant les premières années, qu'il faut songer à leur éducation, puis, un peu plus tard, à leur établissement. O père, faites taire votre cœur, ô mère, refoulez vos larmes ; l'intérêt bien compris de ces jeunes gens et de ces jeunes filles exige, de votre part, un douloureux sacrifice; laissez-les partir ; que dis-je ? exécutez, pour ainsi dire, de vos propres mains, l'arrêt que votre amour porte contre lui-même.

Pendant ces périodes de séparation, que d'angoisses, que de péripéties ! Des voies si différentes qui s'ouvrent devant l'enfant, quelle sera celle qu'il va prendre ? Il en est qui semblent droites, mais qui bientôt deviennent tortueuses ; et celles-là, comme dit l'Écriture, aboutissent à une honteuse mort[1]. Et que de chemins conduisent la jeunesse à ce triste dénoûment ! L'un y vient par la route de l'indiscipline, un autre par celle

1. Est via quæ videtur homini recta et novissima ejus ducunt ad mortem. (Prov., XVI, 25.)

de la paresse; ceux-ci y sont amenés par leurs propres défauts; ceux-là y courent en subissant une fatale influence, et servent moins leurs désirs personnels qu'ils n'obéissent aux passions des autres.

Si vous calculez les probabilités qui se dressent à l'encontre de vos vœux les plus ardents, quel est, dites-moi, le côté qui l'emporte? Combien de chances favorables avez-vous ; et, en revanche, combien de chances menaçantes ?

C'est cette perspective qui tient toujours en haleine les parents chrétiens. La moindre déviation les peine, les fait réfléchir. Un jour, c'est le travail qui se ralentit; une autre fois, c'est la soumission qui cède la place à l'esprit d'indépendance. Un instinct secret les avertit, par moments, de je ne sais quelle action mystérieuse et occulte qui commence à se faire sentir. Il y a déjà des symptômes significatifs qui la trahissent. L'ouverture de cœur a diminué, la tendresse se refroidit insensiblement, et les affections d'autrefois n'ont plus ni la même expansion, ni la même can-

deur C'est en vain que la sollicitude paternelle justement alarmée redouble d'attention et de vigilance. Si les effets sont visibles, la cause première se cache; si le mal n'est que trop facile à constater, le principe qui l'engendre ne se laisse pas saisir.

Phénomène étrange et inexplicable! Tandis que de jeunes rejetons d'une souche gâtée reverdissent, on voit se dessécher la séve qui provenait des troncs les plus vigoureux. Vous me comprenez: il n'est pas rare que d'un sang irréligieux sortent de jeunes hommes pleins de foi; pendant ce temps, ce sont les fils des plus vertueux et des plus exemplaires qui se signalent par de plus odieux scandales. Le contraste est si frappant qu'il ne reste plus qu'à s'écrier avec l'Apôtre : O profondeur des jugements divins[1]! Oui, sans doute, la répartition des faveurs surnaturelles suit un cours tout différent de celui que lui assigneraient nos pensées. Oui, aussi, la liberté personnelle

1. O altitudo... scientiæ Dei! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus. (Rom., xi, 33.)

a une marche capricieuse : et ses écarts sont de nature à déconcerter toutes nos prévisions [1].

Quand le côté moral vous laisse sans inquiétudes, ce sont peut-être des infirmités précoces qui amènent dans les études un arrêt forcé ; c'est la maladie qui afflige, la mort qui frappe, et qui, pour se montrer plus impitoyable, choisit le moment même où l'on allait enfin recueillir le fruit d'efforts prolongés.

Aurai-je tort de formuler ainsi la loi générale : Plus on aime, plus on est exposé à souffrir? Les exceptions sont si rares que nous-mêmes nous n'y croyons pas. Et quand nous voyons une famille dont la joie paraît sans mélange, je l'ai dit, Messieurs, son bonheur même nous fait peur. Ce ciel sans nua-

1. L'auteur de la *Divine Comédie* exprime ainsi la vérité dont nous parlons ici :

Rade volte risurge per li rami.
L'umana probitate, e questo vuole
Quei che la dà, perche dà lui si chiami.

(Dante, *Purgat.*, ch. VII.

ges nous semble plein de menaces ; sa sérénité laisse pressentir quelque ouragan prochain, qui sera d'autant plus terrible qu'il était inattendu et qu'on était moins prémuni contre sa violence.

A vrai dire, Messieurs, nous ne jouissons jamais pleinement ; notre paix est constamment agitée, pleine d'amertume, travaillée de douloureuses émotions[1]. Nos fêtes ne nous apportent qu'illusion, et nous craignons toujours d'être trompés par nos sourires[2]. De toutes les consolations que Dieu lui a données, la famille peut dire avec le fils de Saül : En traversant l'aride désert, j'ai porté à mes lèvres ce peu de miel, recueilli à la hâte comme à la pointe du glaive ; et voici que la mort vient déjà tout me ravir : *Gustans gustavi in summitate virgæ... paululum mellis ; et ecce morior*[3].

1. Ecce in pace amaritudo mea amarissima. (Isaïe, XXXVIII 17.)

2. Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustra deciperis ? (Eccle. II, 2.)

3. I Reg., XIV, 43

Le vrai remède à tant de souffrances ne serait-ce pas de s'élever plus haut, et de faire monter avec soi ses affections dans une sphère supérieure, où elles puissent être, en quelque sorte, hors d'atteinte. O mes frères, s'écriait l'Apôtre, le temps est court, et ce que vous avez entre les mains, menace à toute heure de vous échapper. Que reste-t-il donc à faire, sinon que ceux qui ont des épouses se regardent comme n'en ayant pas; que ceux qui pleurent, comptent pour rien leurs larmes; que ceux qui se réjouissent, tiennent leurs joies pour non avenues[1]?

Il ajoute qu'il faut user de ce monde comme si on n'en usait point[2], c'est-à-dire, Messieurs, y poser le pied d'une manière si légère, qu'on y cherche moins un lieu de repos, qu'un simple point d'appui pour prendre son élan

1. Tempus breve est; reliquum est ut qui habent uxores tanquam non habentes sint; et qui flent tanquam non flentes et qui gaudent tanquam non gaudentes. (I Cor., VII, 29.)

2. Et qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur. (I Cor., VII, 31.)

vers des réalités supérieures. N'allez pas croire que ce détachement soit impossible, ou qu'il doive nuire à la vivacité de vos sentiments. Ce qu'on demande de vous, ce n'est pas de détruire vos affections, c'est de leur donner des ailes. La confiance en Dieu, d'une part, de l'autre, la résignation parfaite à sa volonté sur nous, tels sont les instruments de ce vol; tels sont les soutiens puissants, qui tenant l'âme au-dessus d'elle-même, lui assurent une noble indépendance, non-seulement vis-à-vis des épreuves qui viennent du dehors, mais aussi en présence de celles qui naissent de nos relations les plus sacrées et les plus irréprochables.

II

Nous passons à la seconde hypothèse; et celle-ci répond à une réalité malheureusement fort commune.

L'union laisse à désirer dans la famille, parce que la correspondance n'y est pas parfaite. Vives et profondes d'un côté, les affections rencontrent, de l'autre, une froideur au moins relative; la réciprocité fait défaut, les cœurs, au lieu d'être comme plusieurs miroirs ardents réfléchissant les rayons qui s'y concentrent, ne les renvoient qu'affaiblis et dépouillés partiellement de leur chaleur. Quiconque a l'expérience du monde, dira si cette situation est rare entre les époux. De plus, en une certaine mesure, elle apparaît presque fatalement dans l'attitude des fils envers leurs pères.

En effet, suivant une maxime très-vraie, l'affection est un fleuve qui descend bien plus qu'il ne remonte. Ne vous y trompez pas ; vous aimez vos enfants plus que vous ne serez aimés d'eux ; eux-mêmes, à leur tour, chériront ceux qui leur seront donnés, avec une tendresse qui ne leur sera point entièrement rendue. Faut-il se plaindre de cette inégalité ? N'est-ce pas l'honneur de notre nature que ce désintéressement obligé, qui caractérise ses

fonctions les plus nobles [1] ? La paternité humaine serait amoindrie, si le salaire d'amour et de reconnaissance qui lui est accordé, était toujours proportionné à ses propres dépenses. Il lui faut cette perspective d'un retour incomplet, insuffisant, peut être absolument nul, pour conserver à ses dévoûments de toutes les heures, la beauté, la grandeur morale qui en font le prix.

Il arrive aussi que les attachements domestiques ne gardent pas le degré d'intensité qu'ils avaient au début.

Le cœur de l'homme est ainsi fait. Il se lasse vite, même de ce qu'il y a de meilleur. Sa mobilité le pousse à fuir la monotonie, à

1. Et parce que la nature semble nous avoir recommandé (l'affection que l'engendrant porte à son engeance), regardant à estendre et faire aller avant les pièces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux pères elle n'est pas si grande; joinct cette autre consiération aristotélique, que celuy qui bien faict à quelqu'un l'aime mieulx qu'il n'en est aimé; et celuy à qui il est deu aime mieulx que celuy qui doict; et tout ouvrier aime mieulx son ouvrage qu'il n'en serait aimé, si l'ouvrage avait du sentiment. (MONTAIGNE, *Essais*, l. II, ch. VIII.)

chercher une nouveauté funeste. La satiété le gagne et le dégoûte de ce qu'il a. Souvent même la possession d'inestimables trésors suffit pour leur enlever tout leur charme. Où il n'y a plus d'obstacles, il n'y a, pour ainsi dire, plus de séduction; tandis qu'au contraire l'inconnu, et surtout l'illicite, exercent leur prestige et se parent d'attraits imaginaires.

D'ailleurs le temps use peu à peu tout ce qui ne participe point aux priviléges de l'infini. Il entame les grâces extérieures, il fane cette fleur de jeunesse et de beauté, qui exerçait sur l'homme un attrait irrésistible, et la dépouille bientôt de sa première fraîcheur. Tandis que le temple extérieur de l'âme perd de son éclat, l'esprit qu'on a fouillé dans tous les sens, par le fait même de la vie en commun, n'a plus rien d'inexploré à offrir. L'intérêt manque dans les conversations, réduites à reprendre sans cesse les mêmes chemins et à revenir indéfiniment en arrière. Quoique l'habitude ait créé des besoins d'intimité, qui sait si l'on y trouve encore tout ce qu'on leur

demandait autrefois, je veux dire cette plénitude, au prix de laquelle tout le reste ne comptait plus? Il semblait alors que le monde n'existait pas, qu'il ne pouvait rien ajouter aux délices de ces communications et de ces épanchements. Les tristesses, les joies étaient partagées; les moindres pensées, échangées dès leur naissance; deux fleuves s'étaient rejoints et n'en formaient plus qu'un seul; deux âmes s'étaient versées l'une dans l'autre et n'avaient plus qu'une même vie.

De cette fusion primitive, que reste-t-il? Si, par malheur, elle suit une progression décroissante, à quel terme en est-elle arrivée? Est-on à la période de l'amitié, à celle de la simple estime mutuelle? N'y aurait-il plus déjà qu'une coexistence exigée par la solidarité des intérêts; une sorte d'association d'affaires, amenant des préoccupations communes, nécessitant des contacts de tous les jours, qui seule peut-être s'opposerait à la dissolution de l'unité sainte? Si c'est là qu'on en est venu, il faudra pleurer sur ces ruines, incapables d'abriter le bonheur.

Et pourtant remarquez qu'en admettant ce refroidissement graduel, je n'ai supposé ni scandale, ni oubli de la foi jurée. Que sera-ce donc, si des fléaux bien plus redoutables sont venus s'abattre au foyer? L'inconduite d'un seul membre de la famille suffit à empoisonner la vie de tous les autres.

Il y a parfois un secret fatal, qu'on avait soupçonné longtemps, qu'on n'osait ni laisser voir au dehors, ni s'avouer à soi-même. Combien d'années n'a-t-on pas lutté contre des présomptions trop fondées ou contre l'évidence elle-même? Les preuves se multipliaient, on les rejetait avec indignation; les faits s'imposaient, on ne voulait pas les voir. Un jour enfin, la lumière s'est faite; elle a lui avec un tel éclat qu'il est devenu impossible de conserver des doutes. O révélation cruelle! Ce qu'elle renferme, sont-ce des tristesses sans consolation? Est-ce une douleur à laquelle il ne reste plus d'espérance?

Sans examiner encore si l'abîme est plus ou moins profond, disons que la personne qui a failli, n'est peut-être pas seule coupable. Il

faut imputer, en grande partie, son malheur à ceux qui devaient veiller et qui n'ont pas eu l'œil ouvert; à ceux qui devaient entretenir le feu sacré et qui l'ont laissé s'éteindre.

Nous l'avons dit, il est de jeunes époux, tellement peu soucieux de leur avenir, qu'ils semblent prendre plaisir à étouffer les germes précieux que la Providence leur avait remis en mains. Par crainte de se gêner, de déranger leur train de vie ou de sacrifier de vieilles habitudes, ils laissent leur foyer désert. Ils vivent au dehors, sans s'inquiéter de savoir s'il n'y a pas sous leur toit un être qui souffre de cet isolement; si une âme aimante et sensible ne se désole pas de cette espèce d'abandon, auquel on la condamne. Celui qui devait être pour elle un soutien, se dérobe; celui qui devait lui fournir conseil et protection, n'apparaît plus. Comment s'étonner qu'elle s'accoutume peu à peu à se passer de lui, et que, ne recevant pas l'influence vitale de son côté, elle se trouve prédisposée à en subir une autre mortellement funeste, qui tôt ou tard ne manquera pas de se faire sentir?

Messieurs, disons-le ouvertement, c'est là un des résultats les plus fâcheux de ces réunions exclusives, habituellement si chères aux hommes de notre temps. Le cercle, le club, enlèvent périodiquement à leur foyer une foule considérable de maris, dont la place eût été près de leurs épouses et de leurs enfants. Ceux qui sont bien avisés, s'interdiront ces sorties trop répétées ; ils disputeront également aux nécessités de la vie politique, le temps qu'elles voudraient absorber sans grand profit. L'ajouterai-je ? ils se défieront même de cette multiplicité de charitables rendez-vous, qui, avec un but excellent d'ailleurs, auraient le grave inconvénient de séparer sans cesse ceux qui doivent, en quelque sorte, demeurer inséparables.

Il est des heures qui appartiennent essentiellement à la famille. Le soir est son moment préféré où, le bruit des affaires cessant, elle peut se recueillir, se posséder, jouir un peu d'elle-même et se retremper dans ses saintes affections.

Quand les relations mondaines viennent trop

souvent lui ravir ce trésor, c'est un détriment que rien ne compense. Et s'il est vrai que les œuvres catholiques ont toute sorte de titres pour y prélever leur part, elles-mêmes ne seraient pas bien venues à vouloir l'absorber presque entièrement, au risque de compromettre des intérêts majeurs. Mais surtout, Messieurs, que penser de ces hommes, de ces jeunes époux, qui, rentrant des fêtes du monde à une heure déjà avancée de la nuit, repartent encore, laissant là leurs proches, pour aller chercher à leur cercle de nouvelles distractions et de nouveaux plaisirs?

Eh! quoi! leur dirai-je, votre maison vous est-elle devenue si odieuse, que vous n'y puissiez remettre le pied, sans éprouver aussitôt le besoin d'en sortir? Malheur à celui qui fuit sans cesse le port, n'aimant que le bruit des flots et l'agitation de la tempête! Mille fois il avait échappé; une dernière fois il périra; et quand pour sa personne il n'aurait rien à craindre, ces absences désolantes finiront pas le rendre indifférent aux siens. Un jour viendra que, remettant le pied sur

son seuil, il s'apercevra bien tardivement qu'il n'y est plus qu'un étranger; désormais ni dans les affections, ni dans les pensées, il ne saurait plus recouvrer ce siége d'honneur, qu'il occupait autrefois sans conteste.

III

Je ne veux pas, Messieurs, vous tracer le triste tableau d'un de ces foyers qui sont complétement déshérités d'entente mutuelle et d'attachements réciproques.

Le monde ne s'aperçoit peut-être de rien. Les convenances sont observées ; on y trouve des égards, des soins extérieurs, qui pourraient de loin ressembler au dévoûment. Mais un observateur attentif ne s'y trompe pas. Sous ces apparences plus ou moins satisfaisantes, ce qu'il constate, c'est une froideur glaciale et une indifférence absolue.

On voit là deux êtres juxta-posés et non unis; deux natures rapprochées, mais que rien n'a pu fondre ensemble, soit qu'elles se sentent instinctivement antipathiques l'une à l'autre, soit qu'après avoir éprouvé une sorte d'attraction, la réaction n'ait pas tardé à se produire et l'ait changée en mouvement répulsif. Que voulez-vous que l'on mette en commun ? Les idées ne se ressemblent pas; la contradiction règne dans les goûts; à peine un sujet de conversation peut-il être proposé, qu'il ne soulève à l'instant des oppositions et des conflits. Le plus sage est de se taire; car le silence est le seul refuge où puisse s'abriter encore une espèce de paix relative

C'est alors, nous l'avons dit ailleurs, que le tête-à-tête pèse aux époux comme un fardeau; que tous deux éprouvent le besoin d'y échapper, soit en se fuyant mutuellement, soit en appelant à leur secours des étrangers, dont la présence rendra les chocs moins directs et les collisions moins fréquentes.

Toutefois, obligés de vivre ensemble, ils sont en même temps chargés d'une tâche dé-

licate, qui exigerait le plus parfait accord. Comment introduire dans la direction de leurs enfants cette harmonie, cette unité, qui pourrait seule assurer le succès ? Comment porter ensemble le même joug ? Du moment que le lien qui les retient est devenu une chaîne intolérable, ne vaudrait-il pas mieux le briser tout à fait, et rendre à la liberté ceux qui ne trouvent plus dans leur union qu'un dur esclavage ?

Vous le savez, Messieurs, des voix s'élèvent çà et là pour faire entendre ce conseil. Elles réclament ce qu'on a nommé le bénéfice du divorce. De peur qu'une fois la porte ouverte, la multitude ne s'y précipite, on prendra, nous dit-on, des mesures sévères ; on entourera cet acte de difficultés, on accumulera autour de lui les formalités légales et les précautions judiciaires. Mais du moins toute possibilité de rupture ne sera pas enlevée. Comme en Angleterre, comme en Belgique, il y aura un refuge pour ceux qui souffrent ; on ne les condamnera pas à traîner sans espoir le boulet irrévocablement rivé à leurs pieds.

Ainsi s'expriment certains légistes; ainsi pensent, nous assure-t-on, plusieurs de ceux qui sont venus siéger dans nos assemblées délibérantes.

Insensés, qui ne voient pas qu'ils détruiraient par là même ce que saint Paul nommait l'honneur du mariage chrétien : *honorabile connubium*[1] ! Du moment que vous laissez subsister un doute, si léger qu'il puisse être, sur la perpétuité de l'union, vous lui enlevez sa sécurité, vous transformez son caractère, vous la rabaissez au niveau d'une convention précaire et conditionnelle.

Permettez que je n'en appelle pas même à votre foi. Laissons de côté l'Évangile, avec ses formules si nettes ; oublions le précepte du Christ, qui maintient, devant les murmures des Juifs, la loi de l'indissolubilité absolue.

Je me contente du sentiment public ; je demande si, dans cette association, la plus intime de toutes, où chacun des époux, non content d'apporter ses biens, livre encore sa

1. Heb. XIII, 4.

propre personne, vous pouvez trouver place pour une arrière-pensée et une suprême réserve. Quoi ! toute la vie, une menace planera sur le foyer ! constamment une incertitude cruelle restera au fond des cœurs ! L'épouse aura beau être devenue mère ; sa maternité même ne saurait la rassurer pleinement contre un brusque retour. Un jour pourrait venir, où celle qui régnait dans votre maison, n'y serait plus qu'une inconnue ! Ces deux vies mêlées l'une à l'autre, au point de n'en plus former qu'une seule, seraient tellement désunies que chacune d'elles pourrait dorénavant prendre un autre cours ; on les verrait déserter leurs rivages pour aller chercher au loin des contrées nouvelles !

Qui ne sent que cette seule perspective, quand même elle n'aurait rien de probable, suffirait pour empoisonner les joies de l'hymen ?

Si tout peut être, un jour ou l'autre, remis en question, comment les âmes se livreront-elles avec un entier abandon et une pleine confiance ? De quel droit demanderez-vous à

la jeune fille de *quitter son père et sa mère* [1], si le nouvel appui que vous lui promettez, conserve le pouvoir de se retirer volontairement et de la laisser à sa propre faiblesse? Le jeune homme, à son tour, s'attachera-t-il exclusivement et pour jamais à celle qui n'a pas encore dit son dernier mot, qui se réserve de revenir, quand il lui plaira, sur la parole donnée?

En vérité, quelle condition faites-vous à l'un et à l'autre? Ce qui devait être éternel, n'est plus que temporaire; ce qui ne se conçoit que comme absolu, est rendu incertain. Sous prétexte de remédier à une situation particulière, vous ébranlez toutes les situations; pour parer à une éventualité exceptionnelle, vous allez mettre obstacle au bonheur de tous.

Le mariage, contracté dans ces conditions, ne sera plus un état, mais un essai; il n'apportera plus avec lui des promesses de vie,

1. Relinquet homo patrem suum et matrem et adhærebit uxori suæ. (Gen., II, 24.)

mais bien plutôt des menaces de mort ; réduit à ne se présenter que comme une pure hypothèse, il ne saurait servir de fondement aux plus sérieuses réalités qui soient ici-bas. L'amour, la fidélité, la paternité même ressentiraient bientôt le contre-coup de ce renversement coupable des principes.

Et si l'on me dit que toutes ces conséquences ne se produisent pas dans les pays où le divorce est en vigueur, je répondrai que c'est seulement parce que les mœurs y sont meilleures que la loi; et que les habitudes chrétiennes corrigent en partie ce que la législation a de défectueux.

En France, on ne tenterait pas impunément une pareille expérience. Si ce Titre fatal n'eût été sagement rayé de notre code, il est moralement certain que soixante ans d'un tel régime auraient plus que suffi pour opérer, dans l'organisation de la famille, une brèche à jamais irréparable. L'indissolubilté est la clause sacrée, à laquelle toutes les autres se rattachent. C'est l'arche du Testament. Malheur aux profanes qui y portent la main! Particuliers

ou peuples, ils seront frappés comme Oza et porteront le poids des divines vengeances.

C'est incidemment, Messieurs, que je me suis vu amené à vous parler de ces idées subversives, et seulement en tant qu'on nous les présente comme un prétendu remède au refroidissement qui se produit parfois entre les époux.

Ne pourrions-nous assigner un antidote meilleur ?

Notre siècle a vu s'organiser tant d'*assurances* contre les divers fléaux dont la vie est menacée ! L'incendie, le naufrage, la mort elle-même sont devenus l'objet de savantes combinaisons, grâce auxquelles, sans réparer ce qui est irréparable, on trouve pourtant le moyen de conjurer de sinistres résultats et d'obvier aux plus grands désastres. Pourquoi n'imaginerait-on pas aussi des garanties à fournir contre un malheur bien plus redoutable encore ?

Celles-ci, je l'avoue, devront être d'un autre ordre ; car il n'est point de compensation ma-

térielle qui puisse tenir la place des affections perdues. C'est donc ailleurs qu'il les faut chercher; et parce qu'il serait trop tard de s'y prendre lorsque déjà le mal existe, c'est à une influence préventive qu'il faut ici avoir recours; en d'autres termes, c'est dès leur origine, que nos amours doivent avoir en eux-mêmes un préservatif efficace, ontre ces amoindrissements et ces destructions, auxquels ils sont exposés comme toute chose ici-bas.

Ai-je besoin de vous dire que le vrai préservatif viendra d'en haut; que les affections seront d'autant plus sûres d'elles-mêmes et de leur durée qu'elles seront plus chrétiennes?

Confiez-les à Jésus-Christ et il vous les gardera; mettez-les sous le couvert d'une piété sincère; cet abri les préservera de tout dommage et les défendra contre toute invasion. Ni la mobilité naturelle de notre esprit, ni les mille influences qui agissent sur nous dans le cours des années, ne pourront les arracher de ce sanctuaire, où vous les aurez fait asseoir sous la douce surveillance de la

religion. Bien loin de subir une détérioration par l'action du temps, elles ne feront que grandir tous les jours ; et leur verte vieillesse apparaîtra plus vivante encore que leurs jeunes années. C'est qu'en elles se vérifiera la promesse évangélique. Tout ce que Jésus-Christ touche de sa main, tout ce qu'il nourrit de sa séve, devient impérissable et immortel.

TRENTIÈME CONFÉRENCE

Les épreuves qui viennent de la mort de nos proches.

MESSIEURS,

Puisque nous avons entrepris de passer en revue les principales épreuves dont la source première est dans nos affections, il est impossible de passer sous silence la plus cruelle et la plus inévitable de toutes.

Nos amours ont beau être immortels, l'objet sur lequel ils se sont fixés n'a ici-bas qu'une existence fragile, une durée limitée et souvent éphémère. A chaque instant, la mort frappe en aveugle et détruit sans pitié ce qui

faisait le charme de notre vie ou son bonheur.

Point de famille qui ne soit visitée par elle, point de foyer qui ne soit assombri par le deuil. A mesure que nous avançons, des vides plus nombreux se déclarent autour de nous; la terre que nous habitons, se dépeuple des êtres chéris qui nous faisaient cortége; et pour peu que notre pèlerinage doive se prolonger, noùs serons bientôt réduits à une sorte de désert; comme aux portes de l'ancienne Rome, nous suivrons une route bordée de tombeaux, dont le silence n'évoquera plus à notre pensée que des joies ou des grandeurs évanouies.

C'est la condition faite à tout homme en ce monde. Mais la souffrance a beau être générale, son universalité ne lui enlève rien de ses amertumes. Chacun de nous pleure ses amis comme s'il était le seul à être frappé; la prévision même de ces douleurs, par lesquelles tous doivent passer successivement, ne les a point adoucies : et les nombreux exemples qu'on a pu en avoir sous les yeux, tout en les

faisant envisager comme nécessaires, ne les rend ni moins intenses, ni moins déchirantes.

Il faudrait plaindre ceux qui s'estimeraient affranchis de ces tristesses. Car la tranquillité dont ils jouiraient, n'aurait pour principe que l'indifférence et l'insensibilité. Plutôt que de leur ressembler, nous saurons consentir à être malheureux. Nous préférerons nos désolations et nos larmes à cette attitude stoïque, qu'ils conservent en présence de la mort parce qu'ils n'ont pas su aimer, et que leur âme ignore toute tendresse. En nous inspirant le détachement, la religion chrétienne se garde bien de nous commander la froideur. Aussi, Messieurs, ce n'est point dans la diminution de nos affections que nous chercherons un soulagement à leur deuil.

Pour vous faire mieux saisir les adoucissements que notre foi peut nous fournir, j'aurai d'abord quelques explications à vous donner sur la nature même de ces attachements qui nous unissent à nos proches. Une fois cette question bien éclaircie, nous serons plus à même de prendre tous les moyens préven-

tifs, qui peuvent aider à parer les coups dont nous sommes menacés. Celui qui aura su les employer à propos, pourra bien sans doute ployer un instant sous le poids de l'épreuve ; mais il ne sera ni brisé tout à fait, ni exposé à se voir plongé dans un abattement voisin du désespoir.

I

La théologie distingue deux sortes d'amour, l'un qu'elle appelle amour de *surabondance*, l'autre qu'elle nomme amour de *pauvreté*. Rien que d'après ces dénominations, vous voyez déjà ce qui les distingue. Le premier ne fait que donner sans rien recevoir ; le second donne, lui aussi, mais il reçoit davantage ; et ce qu'il gagne, l'emporte sur les biens dont il se dépouille.

A prendre les choses en rigueur, Dieu est le seul qui puisse aimer d'une manière complétement désintéressée et sans aucun retour.

Car il est le seul qui n'ait besoin de personne; le seul qui ne peut tenir des créatures ni accroissement de gloire, ni augmentation de félicité. Leur amour ne le rend pas plus riche ou plus heureux ; de même que leur haine ou leur indifférence ne l'appauvrit pas, ne lui enlève quoi que ce soit de son repos éternel. Telle est l'indépendance absolue qui caractérise la suprême nature ; c'est à ce signe non équivoque que le Prophète déclare reconnaître Celui qu'il adore. « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, car vous n'avez nul besoin de ce que j'appelle mes biens et mes avantages[1] ».

Il est vrai pourtant que, dans ce monde où nous vivons, les saints deviennent, par leurs vertus, comme une manifestation éclatante de la Divinité. De même que les cieux racontent sa puissance, eux aussi, avec une éloquence bien plus grande encore, révèlent ses perfections et justifient sa Providence sur

1. *Dixi Domino, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* (Ps. XV, 2.)

l'humanité. Il y a donc une gloire extérieure qui rejaillit sur Dieu par le fait de l'homme. Mais cette gloire est purement accidentelle et ne tient pas, pour ainsi dire, à l'Être divin ; sorte de manteau brillant, qu'il prend ou rejette sans être le moins du monde affecté en ce qui le touche ; pur superflu, dont il n'a que faire pour lui-même, et qu'il ne désire que dans l'intérêt de sa créature.

A peu près comme un homme opulent, qui se suffit pleinement avec ses revenus ordinaires, et qui laisserait néanmoins certains fonds engagés dans des entreprises industrielles, uniquement pour faire du bien ; lorsqu'elles prospèrent, il n'en est pas plus riche ; et si ces sommes viennent à périr, la perte qu'il fera, n'intéresse point son bien-être, ni celui de sa famille, mais seulement les œuvres extérieures qui en étaient alimentées.

De là, pour l'amour divin, un privilége incommunicable. Il est le seul absolument gratuit, le seul qui n'a d'autre motif que sa propre libéralité et son mouvement généreux ; loin de trouver dans l'objet auquel il s'atta-

che, un bien préexistant qui l'excite et qui l'attire, c'est Lui qui, en se penchant vers cet objet, y met du sien et y suscite tout ce qu'il y veut voir. En sorte qu'il ne peut se complaire que dans ses dons ; de quelque côté qu'il se tourne, son regard ne se repose jamais que sur ses bienfaits.

Nous, au contraire, nous avons toujours besoin des autres ; nous les aimons pour nous trop souvent, pour eux quelquefois, mais non encore sans quelque mélange de recherche personnelle. Moins cet alliage entre dans nos amours, plus ils sont parfaits. Leur désintéressement les élève, les épure ; il les rapproche peu à peu de cette façon d'aimer dont nous venons de parler, et qui est celle de Dieu. Et c'est de cette ressemblance que vient surtout leur dignité et leur mérite.

Voilà pourquoi la tendresse paternelle est, de sa nature, plus noble que la piété filiale. Elle est plus gratuite, plus libre de toute vue égoïste ; et pourtant oserons-nous bien affirmer qu'elle n'attend absolument aucun retour ?

Ce n'est pas seulement une juste réciprocité qu'elle cherche. Prenez le père le plus aimant, celui qui se dévoue avec l'oubli le plus complet de lui-même ; dans ce fils pour lequel il se sacrifie chaque jour avec une abnégation qu'on pourrait appeler héroïque, il voit par avance l'honneur de son nom, le soutien de sa race, la consolation de sa vie et son légitime orgueil. C'est ce qui le raffermit dans ses peines ; c'est ce qui rend légères les immolations auxquelles il se condamne.

Une mère, de son côté, s'estime amplement payée de ses fatigues par le bonheur qu'elle trouve à s'occuper de ses enfants, à les serrer entre ses bras et sur son cœur, à sentir qu'elle en est aimée comme elle les chérit elle-même.

Ainsi ces affections, si pures et si élevées qu'elles soient, gardent toujours le caractère qui appartient essentiellement à celles de l'homme. Elles sont marquées à son effigie, et portent sur elles-mêmes ce cachet de *pauvreté*, que la créature imprime à tout ce qui dérive d'elle.

Quand la mort vient à briser ce commerce

de sympathies réciproques, elle nous enlève, il est vrai, l'occasion de nous dévouer; mais elle prend aussi sur ce qui nous était le plus nécessaire. C'est une portion de nous-mêmes, et la plus chère sans contredit, qu'elle nous arrache. Notre vie, qui ne semblait d'abord qu'une ébauche, avait trouvé son complément; elle avait découvert son but, compris sa signification et sa portée. Lorsque toutes ces choses commencent à nous manquer à la fois, on dirait que le monde rentre pour nous dans le néant.

Encore si l'édifice qu'on était en train de construire, n'avait fait que s'écrouler! Mais les ruines sur lesquelles on marche, demeurent, en quelque sorte, comme une énigme dont on n'a plus le sens. Foudroyé par la perte qu'il a faite, un chef de famille, un époux ne savent comment s'orienter dans ce vide immense qui les enveloppe. Il semble que l'humanité entière ait disparu pour eux; et la triste existence qu'ils ont encore à traîner ici-bas, leur paraît ne plus avoir ni explication possible, ni raison d'être.

On a raison de le dire : la plupart des autres épreuves ne sont pas irréparables, de leur nature. Une fortune compromise peut se refaire; l'honneur un instant obscurci peut se reconquérir; et même il n'est pas sans exemple que des cœurs longtemps désunis se rapprochent. Seul le tombeau une fois fermé est impitoyable; ni pleurs, ni désolations, ni prières ne fléchissent cette mort, qui prend un cruel plaisir à nous enlever ceux que nous aimons le plus tendrement. Ses victimes les plus à plaindre ne sont pas celles qu'elle arrache de ce monde, mais bien plutôt celles qu'elle y laisse meurtries des coups qu'elle a frappés, atteintes dans leurs affections, amoindries dans leur propre existence, et n'ayant plus, pour adoucissement à leurs chagrins, que la perspective de les voir durer toujours.

Ne saurait-on leur fournir quelque allégement et quelque consolation ?

II

S'il est une action préventive à exercer contre le rude adversaire dont nous parlons, vous voyez, Messieurs, combien il importe de la connaître. Or, cette action est possible, et elle ressort clairement de la distinction que nous avons expliquée tout à l'heure.

Le meilleur moyen d'être armé contre les assauts de la mort, c'est d'imiter, autant qu'il se peut, la manière d'aimer qui est propre à Dieu. Et, comme nous l'avons dit, nos affections s'en rapprocheront d'autant plus, qu'elles seront plus dégagées de considérations personnelles. Moins nous pensons à nous, à nos satisfactions, à tout ce qui peut nous revenir en propre de la donation que nous faisons de nous-mêmes, plus notre amour grandit et s'élève vers les régions supérieures.

Mais, hélas! combien d'entre nous veulent se reposer dans les êtres créés, y cherchent

leur plaisir, ou encore en font leur propriété, et s'imaginent qu'on ne les leur saurait enlever sans injustice !

Ignorez-vous donc que vos enfants eux-mêmes ne sont qu'un simple dépôt, qui peut vous être redemandé à toute heure ? La présence de ces parents, la compagnie de cette épouse, vous ont été accordées pour un petit nombre d'années toujours incertain. A chaque instant, la nature peut vous retirer des mains ce qu'elle vous avait prêté, et le Créateur peut réclamer ce dont il est seul le maître. Ce sont là des vérités que le spectacle des choses humaines nous remet sans cesse sous les yeux ; et pourtant ni l'expérience quotidienne, ni les coups de foudre que la Providence frappe à nos côtés, n'arrivent à leur donner sur notre vie une influence véritable.

Nos amours, même les meilleurs, renferment presque toujours deux éléments opposés. Autant l'un est spirituel et presque divin, autant l'autre est terrestre, humain et par conséquent personnel, égoïste. La proportion qui existe entre ces deux composants, varie singu-

lièrement d'homme à homme; et comme, à proprement parler, c'est le second seul qui est atteint par les ravages de la mort, la plus sûre manière de ne pas donner prise sur nous à cette implacable ennemie, serait de nous débarrasser, autant que possible, de cet alliage et d'en purifier de plus en plus nos attachements.

Heureux mille fois ceux qui aiment, en eux-mêmes et dans les autres, non ce qui passe, mais ce qui demeure! Heureux ceux qui ont pris comme direction de leur vie la parole évangélique; voyant combien toutes choses ici-bas sont périssables, ils ont établi leur trésor là où la rouille ne pénètre pas, où la vétusté ne détériore pas, où les voleurs ne sauraient exercer leurs rapines : *Ubi neque ærugo, neque tinea demolitur et ubi fures non effodiunt nec furantur* [1].

S'aimer en Dieu et pour Dieu, pensez-vous que ce soit diminuer nos affections, leur en-

1. Matth., VI, 20.

lever leur fleur ou leur arome ? Qui ne sait qu'elles seront plus tendres et plus vives, à mesure qu'elles prendront leur vol de plus haut et qu'elles respireront un air plus pur? Qui fut plus aimant que les Saints ; et en même temps qui montra plus de courage dans les épreuves causées par les deuils de famille ?

Vous avez tous lu ces pages délicieuses, qui nous racontent les chastes amours d'Élisabeth de Hongrie et du prince de Thuringe. Restée veuve à la fleur de l'âge, chassée de son propre château par la persécution, et réduite à un dénûment extrême avec ses nombreux enfants, Élisabeth ne succombe point sous le poids de sa douleur ; et entendant la cloche du monastère qui sonne matines, elle va faire dire une messe d'actions de grâces au Dieu qui l'a si complétement dépouillée.

Une autre [1], modèle de dévoûment et de tendresse conjugale, s'est vue privée de son époux par un homicide involontaire. L'im-

1. Sainte Jeanne-Françoise de Chantal.

mensité de sa souffrance l'a laissée debout; si bien qu'elle viendra elle-même tenir sur les fonts baptismaux l'enfant du meurtrier, dont l'imprudence ou la maladresse l'a rendue si malheureuse.

Quelle force cachée soutenait ces âmes et produisait en elles cet héroïsme? Messieurs, n'en cherchez point d'autre que la pureté même de leur amour. S'il s'était traîné terre-à-terre comme le nôtre, il se serait montré faible et défaillant. Au contraire, parce qu'il prenait ses inspirations au ciel, sa fermeté ne se démentait point, même dans les circonstances les plus difficiles.

Mais je sens le besoin de répondre à une objection secrète, que la délicatesse de vos sentiments pourrait vous suggérer.

Il est possible, en effet, que quelqu'un me dise : Du moment que la disposition d'âme dont vous parlez, serait un moyen de moins souffrir à la mort de nos proches, à Dieu ne plaise que nous y recourions! Loin de là, cette perte cruelle, nous la voulons sentir dans toute la mesure de notre amour; et s'il

arrivait jamais que nous pussions nous en consoler, c'est de cela même que nous serions inconsolables.

A celui qui éprouverait ce scrupule, je dirai : Soyez tranquille, et ne vous imaginez pas que, pour devenir plus fortes, vos affections seront moins ardentes.

Sous l'influence des idées religieuses, la douleur ne s'affaiblira pas, elle ne sera ni moins profonde, ni moins intense ; mais elle changera de caractère et, pour ainsi parler, de milieu. Le cœur souffrira peut-être autant, les sens ne seront pas aussi ébranlés. Les regrets auront gravi plusieurs échelons et seront arrivés à une sphère supérieure, où l'homme, si éprouvé qu'il soit, ne se sentira ni troublé, ni déconcerté, ni abattu. On devra le plaindre, mais en admirant son courage; car jusque dans l'immensité de ses tristesses, il aura conservé toute l'énergie de sa vertu ; à vrai dire, jamais il n'aura paru aussi grand qu'au jour où on le voit rudement frappé ; et les ombres de la mort qui l'environnent, ne serviront qu'à faire resplendir la lumineuse

sérénité dans laquelle se maintient sa vie.

C'est ainsi que la préparation chrétienne à ces nécessaires séparations en émousse l'aiguillon, en adoucit l'amertume. En outre, il importe de scruter plus à fond le mystère en présence duquel notre deuil nous laisse.

III

Qu'est-ce que la mort ? Le terme définitif de cette période de notre existence, dont ce monde est le théâtre, dont le temps est la mesure, mais qui ne compte, somme toute, que pour un douloureux préliminaire.

Même dans l'état d'innocence, il aurait bien fallu que ce terme arrivât; la séparation aurait eu lieu comme aujourd'hui, quoiqu'elle eût dû se faire dans d'autres conditions et d'une autre manière. Et pourtant alors il n'y aurait pas eu de souffrance. Pas de souffrance, lorsque l'union des pères et des fils aussi bien que celle des époux aurait été

brisée tout à coup ! Comment expliquer cet étrange phénomène ?

Messieurs, c'est que l'amour aurait été plus pur, plus désintéressé qu'il ne l'est parmi nous. Ceux qui seraient restés dans leur exil, auraient compris si clairement le bonheur de ceux qui leur étaient enlevés, qu'ils n'auraient pu que s'en réjouir avec eux, et qu'ils auraient rougi de mêler leur deuil à tant de gloire.

Il n'en est plus ainsi pour l'humanité déchue. Élizée, voyant son maître transporté loin de lui sur un char de feu, ne peut s'empêcher de s'écrier avec un regret profond : *O mon père, ô mon père, vous le véhicule d'Israël et son guide inspiré*[1] ! Mais remarquez, Messieurs, qu'Élie ne monte pas au ciel. Et d'ailleurs, son disciple n'appartient pas à cet ordre privilégié, où l'homme eût été exempt de tristesses et de douleurs.

Les heureux habitants du paradis terrestre

1. Pater mi, pater mi, currus Israel et auriga ejus. (IV Reg., 2, 12.)

n'auraient pas connu autant que nous cet amour *indigent*, qui mendie pour lui-même, tandis qu'il se prodigue aux autres. Ils n'auraient pas éprouvé comme aujourd'hui les angoisses du délaissement, les difficultés de la vie isolée, les anxiétés de la lutte perpétuelle avec soi-même et avec toutes choses. Quoi qu'il en soit, c'est en nous rapprochant de leurs sentiments, que nous pouvons espérer d'être moins vulnérables.

Remarquez, en effet, quelle est la suprême souffrance que la mort de nos proches nous apporte.

Ce qui cause nos plus grandes désolations, sont-ce ces avant-coureurs pénibles, qui s'appellent les maladies, les langueurs, les défaillances physiques ou morales? Est-ce tout ce lugubre appareil, les humiliations de la nature à ses derniers moments, les hontes d'une dissolution prochaine et les tristes mystères du sépulcre?

Oui assurément, il est cruel de voir souffrir ceux qu'on aime; plus cruel encore de pressentir ces phases de destruction, que leur être

matériel commence à traverser, et que nul regard n'aura le courage de suivre jusqu'au bout. Néanmoins, j'ose le dire, ce n'est point par tous ces détails que la mort est surtout redoutable.

Ce que son glaive opère de plus déchirant, c'est la division de ces vies qui se tenaient si étroitement embrassées. *Siccine separat amara mors*[1]? O mort, si tu es si amère, c'est principalement parce que tu nous sépares. La perspective de cet éloignement définitif, la vue de ce mur infranchissable, qui va s'élever entre nous et ceux qui nous sont chers : voilà ce qui nous fait trembler d'avance, voilà ce qui nous laisse consternés, parfois désespérés, au moment où se consomme l'affreux sacrifice.

Mais s'il est vrai, comme nous l'avons dit, que dans l'ère d'innocence, cette même séparation aurait existé, qu'on l'aurait envisagée sans trouble et subie sans peine, ne peut-on espérer qu'elle deviendrait moins dure pour ceux qui se rapprocheraient de cet état, par

1. I Reg. xv, 32.

la sainteté de leurs affections, par la pureté de leur vie ?

Et de fait, Messieurs, n'est-ce pas ce que nous voyons? Dans les familles chrétiennes, où tous sont nourris de la même foi, soutenus par les mêmes espérances, ces tristes moments ont beaucoup perdu de leur horreur poignante et profonde. Les souffrances y sont comme enveloppées d'une atmosphère de douce résignation, qui n'y laisse plus apercevoir que la purification des âmes. La mort s'y revêt d'une beauté et d'une lumière, qui arrive plus d'une fois à la rendre sympathique. En voyant ses victimes si calmes, si sereines, on est tenté de lui dire : *Ubi est mors, victoria tua? ubi est stimulus tuus*[1] ? O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon? La douleur lui fait cortége, mais c'est celle dont parle saint Paul, une douleur qui n'a rien de commun avec les désolations profanes et destituées d'espérances[2].

1. I Cor., xv, 55.

2. *Ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent.* (I Thes., iv, 12.)

C'est que la mort n'est pas seulement une porte qui se ferme, mais aussi une porte qui s'ouvre.

Pour les hommes dépourvus de convictions, cette dernière ne laisse apercevoir que l'inconnu, peut-être même le néant. Ou plutôt, disons-le, malgré les obscurités qu'ils cherchent à accumuler sur ces horizons lointains, elle ne leur donne à entrevoir que des éventualités terribles. Qu'on ait essayé de se faire à soi-même des idées négatives sur la vie future, ou qu'on flotte dans les incertitudes et l'oubli volontaire, quelle consolation sérieuse voulez-vous qu'on se promette pour l'avenir? Quel espoir laisse-t-on derrière soi à ceux qui survivent et qui pleurent?

Du reste, ce n'est point seulement à la dernière heure que l'absence des croyances chrétiennes introduit dans les affections une lacune profonde ; c'est dès le premier moment qu'elles en sont atteintes et mises dans l'impossibilité de s'épanouir.

Quelle différence, en effet, de s'aimer pour

une durée éphémère, fugitive, ou d'être persuadé que l'on s'aime pour l'éternité?

Nous savons que l'amour a besoin d'avenir, qu'il lui faut la sécurité du lendemain, qu'il demande de vastes espaces, où il lui soit permis de se déployer à l'aise et sans contrainte. Il ne se fait point à l'idée de ne vivre, pour ainsi dire, qu'un moment. Il ne peut même accepter la perspective de périr un jour. Car vous auriez beau reculer les limites dans lesquelles vous l'enfermez, du moment que vous lui assignez un terme, il proteste et se révolte. Ce mot d'immortalité qu'il a sans cesse à la bouche, n'est point une vaine formule pour l'amour véritable; c'est bien plutôt ce qui exprime sa conviction, son besoin; c'est sa loi même, à laquelle il ne peut se soustraire, sous peine de se renier et de se détruire.

Mais que devient cette prétendue immortalité, pour ceux qui n'ont pas la foi en la vie future? Que peuvent-ils promettre à leurs affections, si ce n'est au plus de les égaler au petit nombre d'années qu'ils auront à passer

en ce monde? Tout leur horizon finit là. En vain ils se lieront par des nœuds indestructibles, se jureront mutuellement une fidélité éternelle; en réalité, tous ces grands mots sont vides de sens dans leur bouche; il faut rabattre de ces prétentions, il faut ramener ces paroles exagérées à leur sens positif; et ce sens, encore une fois, ne saurait s'étendre plus loin que la durée circonscrite dans laquelle ils s'emprisonnent. Aurai-je tort de dire que bon gré mal gré l'amour, quand il est sincère, ne saurait s'en contenter, qu'il étouffe dans ce cercle restreint, qu'il lui faut plus d'air, plus de champ; et qu'en dépit de toutes les négations auxquelles on s'est arrêté, il proteste hautement, à la face du ciel et de la terre, contre le néant qu'on lui impose?

Oui, j'en appelle à tous ceux qui ont au cœur de nobles, de légitimes attachements; car ceux-là, comme disent nos Saints Livres, sont de force à lutter victorieusement avec la mort, *fortis ut mors dilectio* [1]; vous essayerez

1. Cant., VII, 6.

de submerger ce feu sous les grandes eaux qui détruisent tout le reste, vous ne parviendrez pas à l'éteindre[1]. Le sentiment qui survit en nous au décès de nos proches, ne saurait admettre qu'il ne trouve plus en eux aucun écho. A cette mère, dont les yeux vont se fermer pour toujours, et qui n'a jamais si tendrement aimé qu'en cette dernière heure, vous auriez beau affirmer que tout est fini pour sa tendresse, qu'elle ne gardera plus aucun souvenir de ceux qu'elle a chéris plus qu'elle-même; en vérité, je vous le déclare, vous pourrez l'affliger, vous ne la persuaderez pas. Ses enfants, ses amis ne vous croiront pas davantage; rien ne les empêchera de chercher encore, dans leur douleur, cet amour maternel, dont l'organe extérieur s'est glacé à leurs yeux. Ils le demanderont, ils le poursuivront au delà de la tombe; et si la religion ne répond pas à ce vœu irrésistible de la nature, plutôt que de le laisser inassouvi, ils

1. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem. Cant., VII, 7.

s'adresseront peut-être aux pratiques superstitieuses, ils auront recours à de coupables évocations. Nous l'avons vu de nos jours, et la loi est la même dans tous les temps, chez tous les peuples. Ne vous en étonnez point. L'humanité peut bien se tromper dans les moyens qu'elle emploie, et dans les procédés qu'elle adopte ; mais au fond, l'instinct qui la guide est sûr ; jusque dans ses erreurs, on sent encore à quel point elle a besoin de la vérité.

Eh quoi ! s'il ne s'agissait pour les membres de la famille que d'une rencontre passagère, pensez-vous que le Créateur aurait fait, en sa faveur, ce que j'appellerai une telle dépense de forces ?

Dans ce monde, où tout est mesuré avec une si sage économie, où les moyens sont toujours dans une proportion si juste avec la fin qu'ils doivent atteindre, seul, l'amour maternel, l'amour conjugal seraient sans harmonie avec leurs réelles destinées ! D'une part, tout serait immense, infini ; de l'autre, tout resterait mesquin et étroit ; sur des fondations d'une profondeur et d'une solidité sans égales, on

n'aurait élevé qu'un édifice fragile, temporaire, une construction dépourvue d'ampleur, que le premier coup de vent emporterait et détruirait pour toujours !

Trouvez-vous que les joies permises à nos affections, ou même les devoirs qu'elles ont à remplir, égalent en intensité nos affections elles-mêmes ? Ne voyez-vous pas du côté de celles-ci, une surabondance qui déborde, une plénitude qui n'a pas d'emploi, et qui attend toujours plus qu'elle ne pourra obtenir ? Ne craignons point de le proclamer bien haut, si tout se borne pour l'homme à l'existence présente, la nature s'est trompée ; et c'est nous, en même temps, qu'elle trompe, qu'elle abuse. Elle nous force à croire qu'elle travaille pour l'éternité, quand tout se borne à quelques jours ; elle élève un échafaudage qui monte jusque dans les cieux, et son intention n'es que de bâtir à fleur de terre.

Ou plutôt, Messieurs, disons qu'il y a là une promesse infaillible, contre laquelle s'insurgent en vain les doutes et les négations de notre siècle.

On a beau la repousser, elle revient à la charge; chassée de l'intelligence, elle reparaît dans le cœur et se révèle au travers de tous nos attachements. Il faut l'écouter, car elle apporte avec elle l'adoucissement à nos grandes épreuves. C'est elle qui, avec l'aide de la religion, vient se placer entre nous et ceux qui ne sont plus, pour rétablir un commerce interrompu par la mort, pour renouer une chaîne qui semblait à jamais brisée. Elle brille, comme une douce lumière, dans la nuit de cette voie ténébreuse par laquelle on sort du monde présent. Elle vient se graver sur le marbre des tombeaux, et fait que cette pierre si muette rend encore pour nous un son d'espérance. Ne craignez point, semble-t-elle nous dire, tout ce que vous avez perdu, vous sera rendu un jour. Ce qui est tombé se relèvera; ce qui a péri ressuscitera; et comme preuve, c'est qu'il est une chose qui n'est point tombée, qui n'a point péri, parce que les coups de la mort n'ont pu ni la détruire, ni même l'atteindre. Les saintes affections survivent au désastre final; elles sont aujourd'hui ce

qu'elles étaient hier; comme autant de colonnes qui, dans la ruine d'un temple, sont demeurées debout, afin que, étant l'heure venue, on puisse le reconstruire avec plus de magnificence.

Nous nous attacherons, Messieurs, à ces colonnes. Nous les tiendrons étroitement embrassées, tant que dureront les jours de deuil. Cette période, vous le savez, quelque pénible qu'elle soit, ne se prolongera pas indéfiniment. Pour ceux qui s'aiment selon Dieu, les séparations ne sont que momentanées et la réunion sera éternelle.

TRENTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

Les joies de la famille en général.

MESSIEURS,

Je vous ai longtemps entretenu des épreuves auxquelles la famille est exposée. Il s'agissait d'y préparer nos cœurs, car selon la parole de saint Grégoire, les coups qui sont prévus d'avance, n'accablent pas autant : *Minus enim jacula feriunt quæ prævidentur*[1]. Et d'ailleurs, comme dit le Psalmiste, c'est le caractère du juste d'être inébranlable au milieu

1. Greg. magn. Hom., xxxv, in Evang.

des plus grandes commotions, parce que ses espérances reposent en Dieu, qui corrobore sa volonté et affermit son courage[1].

Mais, après avoir passé en revue les principales tribulations qui peuvent nous visiter, il est naturel de parler aussi des joies qui viennent s'asseoir au foyer et en faire le charme. C'est notre droit de les évoquer à leur tour; et c'est notre devoir de les soumettre également à la lumière de ces pieuses réflexions, que nous faisons ensemble au pied de l'autel. Car elles n'ont pas moins besoin que nos souffrances d'être sanctifiées. Jours sombres et jours heureux, tout doit également rendre gloire au Seigneur; ce sont diverses strophes, formant ensemble le cantique d'amour que nous chantons à sa louange.

Aussi bien, notre vie entière est pleine de ces alternatives; constamment elle passe d'une peine à une consolation, d'un événement heureux à un fâcheux incident; c'est un mélange que Dieu fait du bien et du mal; et

1. Ps. cxi, 8, 9.

le breuvage qu'il nous sert, est presque toujours un composé de douceurs et d'amertume.

Adversité et prospérité, allégresse et deuil, voilà les deux leçons qui nous viennent du même Maître, et qui, sous des formes opposées, nous apportent le même enseignement. C'est sous cette double influence que nous avons à nous développer. C'est à travers ces vicissitudes de calme, de tempêtes, que l'arbre humain doit grandir, que son fruit se formera et mûrira pour le ciel.

Le sujet que nous traitions précédemment, ne nous présentait que des tableaux pleins de mélancolie; celui-ci, au contraire, semble ne venir à nous qu'avec des sourires. Ne croyez pas néanmoins que les instructions qu'il nous réserve, soient moins importantes.

S'il est vrai que, d'ordinaire, la joie tienne moins de place dans notre vie que les souffrances, n'est-ce point peut-être parce qu'il est plus difficile à l'homme de la faire profiter à son salut? Quelque lourd qu'il paraisse, le fardeau de l'affliction est plus aisé à soutenir

dignement que celui de la félicité. Et si la Providence nous mesure celle-ci d'une main qui nous paraît parfois avare, la raison en est sans doute que, pour le moment, nous n'en pourrions porter davantage.

Quoi qu'il en soit, la lumière évangélique n'est pas moins nécessaire pour marcher sur une route semée de plaisirs, que pour avancer sans faiblesse à travers un chemin jonché de tristesses. Il faut donc dire à la famille l'usage chrétien qu'elle a à faire de ses joies. Mais avant de lui indiquer le parti à en tirer, au point de vue providentiel, il est bon de lui faire remarquer leur caractère et les priviléges qui les distinguent. Comparées à toutes les autres joies naturelles, celles-ci sont les plus pures, elles sont les plus vraies; elles créent en même temps la plus durable des consolations qu'il nous soit permis d'espérer ici-bas.

I

La vie présente, vous le savez, Messieurs, n'est point à proprement parler la saison de la joie.

S'il est exact de dire, avec la Sainte Écriture, qu'il y a un temps pour toutes choses, que les rires comme les pleurs ont leurs époques déterminées[1]; dans cette répartition que fait la Providence, des jours heureux et des jours pleins de tristesse, c'est bien plutôt ce dernier lot qui semble échu à notre existence terrestre. La dot qui lui a été constituée, renferme surtout des soucis et des chagrins; comme perspective, nous voyons devant nous un héritage de soupirs; en sorte que le plus clair de notre avoir consiste, pour ainsi dire, dans la propriété de la douleur.

C'est seulement quand cette période de

1. Omnia tempus habent... Tempus flendi et tempus ridendi. (Eccle., III, 4.)

notre vie totale sera accomplie, que nous espérons autre chose. Jusque-là tout est ajourné, nous n'avons en partage qu'un champ stérile, où les ronces et les épines germent de toute part[1]. C'est la malédiction prononcée au premier jour par la bouche même du Très-Haut ; elle s'accomplit à la fois et dans l'ordre moral, et dans la sphère matérielle.

Toutefois cette terre désolée n'est pas sans produire de loin en loin quelques fleurs. On les voit éclore çà et là, en petit nombre et timidement, comme si elles se sentaient égarées dans ce vaste désert qui nous entoure. Encore ne faut-il point les cueillir sans choix, ni les cultiver au hasard, car plusieurs sont vénéneuses; il en est beaucoup parmi elles qui renferment un poison mortel, caché sous de séduisantes apparences. Défions-nous de leur éclat, craignons ces grâces charmantes, qui ne sont qu'un piége dangereux tendu à notre ignorance et à notre naïveté.

Les naturalistes contemporains nous parlent

1. Spinas et tribulos germinabit tibi. (Gen., III, 18.)

de certaines plantes, auxquelles ils ont donné le surnom de *carnivores*, parce qu'elles semblent faire la chasse aux insectes, pour vivre à leurs dépens et se nourrir de leur chair. Malheur au pauvre imprudent, qui s'est laissé affriander par la liqueur visqueuse et sucrée que secrètent leurs tentacules! A mesure qu'il s'engage sur ces lèvres tremblantes, il les sent se replier sur lui et bientôt lui fermer toute voie à la fuite; enveloppé de toute part, saisi et broyé comme sous des dents meurtrières, il meurt dans la prison qu'il s'est faite, et devient la proie du végétal auquel il venait lui-même demander son aliment.

N'est-ce pas une image frappante de ce qui arrive sans cesse autour de nous? La plupart des joies de ce monde sont-elles autre chose qu'une amorce jetée aux imprévoyants, une tentation où ils rencontrent la mort, à la place des délices qu'ils s'étaient promises?

Parmi toutes ces productions malsaines, où trouver la fleur immaculée, dont le sourire ne cache pas un artifice?

Si vous l'apercevez quelque part, ce sera seu-

lement dans ce jardin fermé qui se nomme la famille. Les joies qui habitent là, sont sereines, parce que ce sont celles que Dieu lui-même a faites.

L'homme s'y prend mal quand il veut usurper ce privilége. Les joies de sa création sont fardées et factices; elles sont trop souvent coupables et honteuses. Lors même qu'elles enivrent un instant, elles laissent après elles un arrière-goût plein d'amertume. Le résultat le plus certain auquel elles aboutissent, ce sont ces remords, ces troubles, ces ennuis mortels, qui s'emparent de l'âme et y sèment des germes de désespoir. Expérience funeste, qu'on n'avait jamais vue se renouveler aussi souvent que dans notre siècle; témoin cette multiplicité de suicides qui va toujours croissant, cette manie d'attenter à ses jours, qui gagne parfois jusqu'à l'enfance elle-même.

Les jouissances dignes de l'homme sont celles que la Providence lui a préparées et que la religion a bénies. L'Écriture Sainte ne tarit pas sur leur éloge; elle en célèbre la douceur dans les termes les plus sympathiques.

« Buvez, dit-elle à l'homme, les eaux de la citerne qui vous appartient, désaltérez-vous à ces sources pures, qui viennent de votre puits... Gardez-les pour vous seul, et que personne ne les partage avec vous. Que la veine qui vous est ouverte, reçoive la bénédiction d'en haut; et vous-même réjouissez-vous avec l'épouse de votre adolescence[1]. » Et encore : « Goûtez la vie en commun avec la femme que vous aimez, tous les jours que Dieu accordera à votre fragile existence.. car telle est la part qui vous revient dans la vie et le salaire de votre travail[2] »

Rien ne serait plus facile que de multiplier indéfiniment ces citations. L'Esprit-Saint qui nous instruit par la bouche des écrivains inspirés, semble n'avoir aucun objet plus à cœur que de nous enseigner où se trouvent

1. Bibe aquas de cisterna tua et fluenta putei tui... Habeto eas solus nec sint alieni participes tui... Sit vena tua benedicta et lætare cum muliere adolescentiæ tuæ. (Prov., v, 18.)

2. Perfruere vita cum uxore quam diligis, cunctis diebus vitæ instabilitatis tuæ... Hæc est enim pars in vita et labore tuo. (Eccle., IX, 9.)

ici-bas les joies pures et sans péril pour la vertu. Lui-même nous les indique du doigt; lui-même prend à tâche de nous les faire aimer exclusivement; et le lieu où il nous les montre constamment rassemblées, le sanctuaire où il les faut chercher, parce qu'elles y font leur séjour, n'est autre, vous le voyez bien, que le foyer domestique.

II

Ce ne serait point assez que ces joies fussent inoffensives, si elles n'étaient en même temps les plus solides et les plus vraies.

Qui de vous ne distingue, à première vue, les parures d'un grand prix de celles qui ne sont qu'une imitation plus ou moins habile? La pierre fine, œuvre admirable de la nature, porte avec elle-même son certificat, qui ne permet point de se tromper sur sa valeur; elle n'a qu'à se montrer pour confondre toutes ces contrefaçons qui voudraient bien, s'il était

possible, usurper sa place et la détrôner. Il arrive pourtant que quelques ignorants s'y abusent. Un reflet brillant leur fait illusion ; ils se laissent prendre à un vain éclat et croient à des richesses imaginaires. La déception est bien plus à craindre, quand il s'agit de faire un autre discernement, je veux dire lorsqu'il faut distinguer les joies solides de celles qui n'ont qu'une stérile apparence.

Où sont ici les connaisseurs, dont l'appréciation sera sûre? Où est l'expert attitré qui prononcera sans danger d'erreur ? Ou bien encore, qui nous mettra en main un instrument de précision, capable de nous renseigner exactement en une matière aussi délicate ?

Tout d'abord, Messieurs, nous laisserons à part ces joies d'une nature supérieure, qui descendent directement du ciel et sont produites en nous par l'Esprit-Saint. Ai-je besoin de vous dire que, si elles sont les plus délicieuses de toutes, elles ne tombent pas sous notre contrôle, et n'entrent point, si je puis ainsi parler, dans le domaine public ? De quelque nature qu'elles puissent être, elles restent

le secret des âmes et leur bien propre; avec charge pour elles de les soumettre à la direction spirituelle qu'elles ont choisie, mais mais sans qu'aucun regard profane ait le droit de pénétrer dans ces profondeurs essentiellement réservées.

C'est des joies naturelles seulement que nous voulons nous occuper ; et celles-ci se rangent, comme d'elles-mêmes, en trois catégories distinctes, d'après leur origine. Il y a, en effet, celles qui viennent du vice, celles que procure la fréquentation d'un monde honnête, et enfin celles que fournissent les relations de famille. Ce sont ces trois groupes qu'il nous faut parcourir rapidement, si nous voulons reconnaître où sont les meilleures.

Je vous entends me dire que le premier ne mérite pas même de fixer un instant notre attention. Quels plaisirs dignes d'envie pourrait fournir la violation des lois les plus saintes? Ne sait-on pas que tout ce qui vient de là, est marqué d'un stigmate honteux; qu'il n'en sort aucune joie qui ne se convertisse bientôt en amère tristesse? Jamais un cœur

noble et droit ne s'avisera d'aller frapper à cette porte. Le fruit défendu, si beau qu'il puisse paraître, ne fera point faillir les âmes bien nées. Mais plutôt elle s'écrieront avec le prophète : « Que ma langue s'attache à mon palais, que ma droite se dessèche et refuse tout mouvement, si jamais je pouvais perdre le souvenir de la cité d'en haut, et si elle ne tenait pas la première place dans chacune de mes allégresses[1]. » Nous fuirons donc cette source souillée; nous mépriserons ces eaux fangeuses, et nous tournerons nos regards vers des courants plus purs.

Voici du moins des satisfactions qui n'obligent point à rougir. Ce sont celles qui flattent une ambition légitime, celles qui couronnent de longs efforts et leur assurent une récompense méritée. L'homme n'a-t-il pas le droit de se complaire dans la possession d'une renommée laborieusement acquise ? Lui défen-

1. Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea! Adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ! (Ps. CXXXVI, 5, 6.)

dez-vous de se trouver à l'aise sur ce piédestal que lui ont dressé les respects de tous ? Ne pourra-t-il savourer les honneurs qu'on lui décerne et l'estime qui s'attache à sa personne ? Surtout les sympathies qu'il rencontre au milieu de ses semblables, deviennent l'occasion des plus douces jouissances. Il se sent heureux d'être accueilli favorablement par la foule qui l'environne, plus heureux encore d'y compter quelques amis.

Si, en même temps, il lui est donné de réussir dans ses entreprises, de servir utilement sa famille, son pays, d'y remplir un rôle plus ou moins important, avec l'approbation des gens de bien ; vous ne pouvez nier que, de toutes ces circonstances, ne découle pour lui un contentement, qui fera peut-être de nombreux jaloux ; la fortune lui sourit, les chances ont tourné en sa faveur, son mérite est reconnu, et tout semble s'unir pour accroître ce que l'on nomme sa prospérité.

Ce sont là, vous le savez, des situations exceptionnelles. Leur rareté ajoute beaucoup au prix que nous y attachons et aux désirs ar-

dents qu'elles excitent. Pourtant, comment ne pas voir combien ces joies sont insuffisantes et éphémères ?

Oui, je l'avoue, ceux qui en sont privés, les considèrent comme l'idéal de la félicité ici-bas ; oui encore, ceux qui les ont obtenues y trouveront de quoi se distraire quelque temps de leurs peines et oublier les préoccupations passées. Mais leur ivresse même parviendra-t-elle à les désaltérer ? N'est-ce point là cette eau terrestre, dont le Sauveur dit, dans l'Évangile, qu'elle n'étanche un instant la soif que pour la faire renaître[1] ? Avez-vous entendu ces hommes se déclarer pleinement satisfaits ? Leur ambition n'avait-elle plus rien à souhaiter ? Leur popularité les laissait-elle parfaitement sereins et tranquilles ? Au pinacle aujourd'hui, sont-ils sûrs d'y être encore demain ? L'opinion est capricieuse ; les chances du sort mobiles ; les affections humaines exposées à d'étranges retours, et tra-

1. Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterum. (Joan., IV 13.)

vaillées de je ne sais quel besoin de changement.

Mettons tout au mieux, et supposons que tous les éléments de ce bonheur persévèrent. Combien de temps leur donnez-vous pour qu'ils laissent paraître leur vanité et leur impuissance? Ceux-là se préparent de cruelles déceptions, qui y avaient placé leur espoir; car ils ne tardent pas à reconnaître l'impossibilité absolue d'en retirer ce qu'on leur demande.

En effet, Messieurs, des décors, si brillants qu'ils soient, ne changent pas pour cela de nature. L'accessoire reste accessoire et ne saurait tenir la place du principal. Vous avez de splendides draperies; encore faut-il des murailles sur lesquelles vous les puissiez étendre; vous possédez un riche mobilier; à quoi vous servira-t-il, si vous n'avez d'abord une maison, du moins un appartement où il puisse figurer avec avantage? Ainsi il y a dans la vie humaine ce qui en fait le fond, je veux dire le nécessaire, que rien au monde ne saurait remplacer. Et ce fond de notre vie,

son point d'appui indispensable, c'est la famille, avec les affections qui lui appartiennent, avec les joies qu'elle nous assure, et que seule elle est en état de nous procurer.

Le langage vulgaire le dit ingénument, c'est à son foyer que l'homme est *chez lui*. On peut ajouter que c'est là aussi qu'il est *lui-même*. Partout ailleurs nous sommes plus ou moins surfaits ou empruntés ; nous jouons un rôle, nous revêtons pour ainsi dire un costume et nous représentons un personnage. Que de fictions dans la société, même la plus simple et la plus franche ! que d'arrière-pensées dans nos entretiens ! que de masques dans nos réunions !

Si ce n'est pas le mensonge qu'on exploite, du moins on ne montre qu'un côté du vrai. Jamais nous ne laissons voir, de la réalité, que la partie qui peut nous être avantageuse. L'un fait parade de sa science, l'autre étale avec une complaisance secrète les ressources de son habileté ou les reflets brillants de sa parole. On connaît de celui-ci son esprit qui pétille ; de cet autre, une conversation variée

et toujours agréable. Voilà ce que le monde voit de nous : des dehors, des superficies, souvent de simples apparences. En revanche, que peut-il nous donner, sinon des plaisirs artificiels et qui n'atteindront pas les profondeurs de notre être ?

Rentrez dans votre maison, tout aussitôt vous voilà vous-mêmes, et vous tout entiers. Plus de feinte, ni de déguisement; vous y apparaissez tels que vous êtes, avec vos qualités et vos défauts, avec ce mélange de bien et de mal qui ne manque guère de se rencontrer en chacun. C'est donc ici vraiment le théâtre de votre vie personnelle, de celle que vous menez pour votre compte, et non pas pour le compte des autres. C'est ici qu'il n'y a rien d'officiel, rien qui soit d'apprêt ou de commande. Ce qui se passe dans ce sanctuaire fermé, vous appartient en propre; nul ne peut venir vous en disputer la possession.

Eh bien, Messieurs, c'est là que vous avez besoin de trouver votre repos. Si vos joies n'habitaient pas ce lieu réservé, s'il fallait, pour les rencontrer, aller au dehors, je vous

plaindrais doublement. Car d'une part, vous seriez privés de ce qu'il y a de plus doux dans la vie ; et d'autre part, ce que vous essayeriez de mettre à la place, pourrait bien vous rendre malheureux, et, en attendant, vous rendre coupables.

Dieu merci, je n'ai point à redouter, de vous, ces tristes déviations. Aussi mon langage doit bien plutôt être celui du prophète : *A qui*, s'écriait-il, *est réservé ce qu'il y a de meilleur en Israel? N'est-ce pas à vous et à la maison de votre père*[1] ? Ce qu'il y a de meilleur, sans contredit, ce sont ces satisfactions intimes, qu'on chercherait vainement ailleurs que sous son propre toit.

Ceux qui les ont une fois goûtées, leur reconnaissent une saveur si exquise, que toutes les autres, en comparaison, leur semblent fades et presque insupportables. Quelques fêtes qu'on leur offre, la plus belle pour eux est celle qui se célèbre sans interruption

1. Cujus erunt optima quæque Israel? Nonne tibi et omni domui patris tui? (I Reg., IX, 20)

à leur foyer. Ils y reviennent avec empressement, après chaque distraction; loin de se sentir entraînés vers les réunions mondaines, ils ont hâte de s'y dérober, pour rentrer dans le lieu de prédilection où ils trouvent leurs délices. Le dirai-je? les ennuis mêmes de leur intérieur leur semblent préférables aux amusements du dehors; parce que, en effet, un chagrin qu'on épanche et qu'on partage vaut mieux que ces tressaillements, où l'on n'est pas sûr que les cœurs soient en harmonie. Épreuves ou jouissances, ce qui appartient à leur maison, leur est toujours cher, toujours précieux; tandis qu'ils ne ressentent souvent que du dégoût pour les joies que leur promettent les compagnies étrangères.

Telle est la béatitude que nos Saints Livres attribuent à l'homme qui craint le Seigneur: *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum*[1]. Sa demeure est comparée à un champ fertile, où ne manquent ni la vigne féconde, ni les plants d'olivier, annonçant pour l'avenir une

1. Ps. CXXVII. 4.

abondante récolte. Il sera heureux, rien ne fera défaut à sa félicité : *Beatus es... bene tibi erit*[1] ; et pourquoi ? Parce qu'il l'a cherchée dans les biens solides, non dans les avantages qui se dissipent comme une vaine fumée. S'il est vrai que l'instabilité soit le caractère de toutes choses ici-bas, il faut néanmoins reconnaître que ce sont ces joies qui offrent le plus de garanties et promettent le plus de durée.

III

A l'inverse de ce que nous venons de dire, supposez un père de famille assez mal inspiré pour n'avoir bâti que sur le sable l'édifice de son propre bonheur. Dans les années décisives où il devait en poser les premières assises et en assurer les murailles, par légèreté de caractère, par oubli de ses devoirs et de ses inté-

1. Ibid. 2. 3.

rêts les plus sérieux, il a, en quelque sorte, dissipé d'avance ses trésors, compromis son avoir moral, et par conséquent son avenir. Il était de ceux qui vivent peu pour leurs proches, tandis qu'ils se prodiguent à tout venant ; qu'on rencontre partout à l'extérieur, tandis qu'ils sont rares à leur foyer ; qui s'occupent d'une foule de discussions étrangères ou insignifiantes, tandis qu'ils négligent la question où ils sont engagés personnellement, et qu'aucun autre ne saurait résoudre à leur place ; je veux dire celle de leurs relations domestiques, celle de leur situation vis-à-vis d'une jeune épouse et des autres membres de la famille.

Pendant une période plus ou moins considérable, l'homme, dont je parle, s'apercevra sans doute assez peu de la profonde lacune qu'il introduit de gaieté de cœur dans sa vie. L'existence libre, fastueuse peut-être, qu'il s'est faite; la multiplicité des rapports, des affaires, des divertissements; ce tourbillon d'une vie où les choses les plus disparates se succèdent sans intervalle, laissant à peine le

loisir de respirer, bien moins encore le temps de réfléchir ; c'est apparemment plus qu'il n'en faut pour absorber les pensées et les forces. Toutes les journées ayant été remplies, on a pu s'imaginer que la vie l'était de même ; il n'y a point eu de vide dans l'imagination, ni même peut-être dans l'esprit; on se sera persuadé qu'il n'y en avait pas davantage dans le cœur.

Mais un pareil mouvement lasse vite; car vous avez beau faire, l'agitation perpétuelle ne saurait être la loi de notre nature. Quiconque s'est livré à un exercice violent, éprouve bientôt le besoin impérieux de se reposer; et parmi les supplices que Dante rassemble dans son enfer, il en est un, on s'en souvient, qui consiste à marcher sans cesse et à ne s'arrêter jamais.

De l'époux qui n'a pu se préparer, dans ses affections domestiques, ce milieu béni où l'on se console de toutes les déceptions, que pourrons-nous dire, sinon qu'il n'a pas où appuyer sa tête : *non habet ubi caput reclinet*[1] ?

1. Matt., VIII, 20.

A mesure qu'il avance dans sa vie, ce qui l'avait d'abord charmé ne lui apporte plus que l'ennui. La satiété commence à se faire sentir, et il constate, par sa propre expérience, combien cette existence factice et tourmentée est loin de suffire aux exigences de notre nature.

D'autres aspirations, qui avaient pu paraître étouffées, se réveillent impérieusement et demandent à être satisfaites. L'homme ne vit pas seulement d'affaires ou de plaisirs ; il vit surtout d'attachements solides et sincères, auxquels il puisse se confier sans crainte ; il vit de ces jouissances intimes, où se trouve une compensation à tous les ennuis qu'engendre le commerce du monde.

Ainsi le temps est la pierre de touche pour discerner les véritables joies. Celles qui ne résistent pas à cette épreuve, n'avaient pour elles que de vaines apparences.

Eh quoi ! s'écriait le prophète Isaie, vous mettez votre confiance dans un roseau fragile et déjà brisé... Vous ne voyez pas que si on s'y appuie, il entrera dans la main et la trans-

percera[1]. Voilà l'histoire de ces amitiés mensongères, après lesquelles tant d'insensés courent éperdument. Elles sont hérissées de pointes aiguës, qui traversent non pas seulement la main qui s'y appuyait, mais le cœur qui avait voulu s'y reposer. Cherchées hors de l'enceinte sacrée de la famille, peut-être même hors des limites saintes tracées par le devoir, elles ne résisteront pas aux ravages que les années, en s'écoulant, produisent dans tout ce qui n'a pas un caractère de perpétuité.

Mais celles qui portent en elles-mêmes ce signe divin, sont au-dessus des atteintes de la durée. Loin de diminuer avec le temps, les joies de famille deviennent de jour en jour plus douces et plus chères. Comme un fruit conservé avec soin, et qui mûrit encore loin du soleil; comme un vin généreux, qui se fait dans les celliers où on le garde, et qui trouve, dans son âge déjà avancé, un mérite que ne connaissait pas sa jeunesse; chaque

1. Ecce confidis super baculum arundineum confractum... cui si innixus fuerit homo, intrabit in manum ejus et perforabit eam. (Is., XXXVI, 6.)

année qui s'écoule, ajoute à sa valeur, parce que, s'il est dépouilé de sa verdeur première, en revanche, il acquiert une suavité qui lui laisse toute sa force.

Rappelez-vous, Messieurs, ces familles d'autrefois, si nombreuses pour l'ordinaire et si étroitement unies, avec leurs traditions toujours vivantes, avec leurs mœurs patriarcales, que l'esprit révolutionnaire n'avait point encore entamées.

Comme les vieux parents se sentaient heureux, lorsqu'ils voyaient se grouper autour d'eux plusieurs générations d'enfants, en qui il leur semblait revivre! Quelle joie plus douce que celle de l'aïeul respecté et chéri, devenu le centre et comme le roi de toute une multitude, empressée à lui apporter le tribut de sa tendresse ?

Cette longévité féconde et cette vieillesse couronnée de bénédictions nous est souvent proposée, dans la sainte Écriture, comme le type du bonheur terrestre, comme la somme de félicité la plus complète qu'on puisse ambitionner ici-bas. C'est aussi le souhait gracieux

que l'Église adresse à ceux qui viennent au pied de ses autels, pour unir leurs destinées. Puissent-ils voir tous deux, s'écrie-t-elle, les enfants de leurs enfants, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération ; puissent-ils atteindre une vieillesse que chacun leur envie [1] !

Tel est, en effet, le digne couronnement d'une vie chrétienne. Lorsque Dieu l'accorde à ses amis, il nous y fait voir comme un prélude, il nous y donne comme un avant-goût des récompenses à venir. Car rien, en ce monde, ne ressemble aux joies du ciel comme celles de la famille.

Oui, Messieurs, c'est votre gloire et votre privilége. Que votre maison soit le sanctuaire de la paix, et dès lors elle deviendra une image de la céleste Jérusalem. Que les cœurs y soient à l'unisson, et l'on y verra quelque chose de cette fraternité des élus, rassemblés dans une même patrie.

Lorsque viendront les jours de fête, la séré-

1. Videant ambo filios filiorum suorum usque in tertiam et quartam generationem et ad optatam perveniant senectutem (Missa pro sponso et sponsa.)

nité qui illuminera tous les fronts, sera si pure ; le bonheur qui remplira les âmes, sera si vrai, si solide, si durable, que vous pourrez vous attribuer à vous-même le cantique fait pour célébrer les saintes allégresses de Sion : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* [1]. Y a-t-il rien de délicieux, y a-t-il rien d'admirable comme de voir cette unanimité des frères habitant sous le même toit, mais bien plus encore rassemblés en un seul cœur? Le parfum qui s'exhale de leur réunion, est semblable à cette huile odorante, qui embaumait toute la personne du grand prêtre ; la fraîcheur de leur amitié rappelle la rosée du ciel, descendant des sommets de l'Hermon sur la colline sacrée où le Seigneur a choisi son temple. C'est ici que Dieu a répandu sa bénédiction féconde; c'est ici qu'il fait fleurir une vie destinée à ne jamais s'éteindre [2].

1. Ps CXXXVII, 1.
2. Ps. cit.



TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

Les joies du Sacrement.

Messieurs,

De tout temps, chez tous les peuples, l'union de l'homme et de la femme, pour fonder une famille, a été revêtue d'un caractère religieux. Le mariage a toujours été considéré comme une chose sainte, *res sacra ;* le contrat qui intervient pour confondre deux vies et deux destinées, n'a jamais manqué d'être placé sous le contrôle et sous la protection du ciel.

Nous retrouvons cette loi au sein même

des ténèbres amoncelées par l'idolâtrie. Les païens, qui mêlaient la divinité à tous les actes de leur existence, auraient-ils pu la laisser de côté, quand il s'agit du plus auguste et du plus solennel de tous? Vous savez que des dieux spéciaux étaient censés présider aux alliances matrimoniales. Il y en avait qui protégeaient le foyer, d'autres qui favorisaient la naissance des enfants, d'autres encore qui veillaient sur le lit nuptial. Au moment où les jeunes époux se juraient fidélité, les cérémonies qui accompagnaient leurs promesses réciproques et en sanctionnaient la valeur, avaient pour but d'y faire intervenir des influences supérieures et de les placer sous leurs auspices.

Sans doute, ces traditions mythologiques étaient loin d'êtres pures. Les idoles n'avaient pu inspirer à leurs adorateurs ces sentiments de pudeur délicate, auxquels le christianisme nous a accoutumés; tout était grossier dans ce culte; tout y respirait la volupté ou même y consacrait la débauche. Rien de plus triste, au fond, que ces rites anciens; rien de moins

édifiant que ces prétendus habitants de l'Olympe, dont on voulait faire les protecteurs de la famille.

Le polythéisme portant l'abomination dans le lieu saint, livrait aux profanations le sanctuaire domestique. Et pourtant, à travers ces désolantes déviations, nous aimons à retrouver encore quelques vestiges des vérités gravées au fond de notre nature. La conscience n'avait pu sombrer si complétement, qu'elle ne reparût de loin en loin et ne fît encore entendre sa voix. Ce sens du divin, qui avait été déposé en elle à l'origine, n'a jamais pu être tellement oblitéré, qu'il ne se révèle au moins partiellement, et surtout dans les lois fondamentales sur lesquelles l'humanité repose. C'est lui qui proclame, même par l'organe de ces rites incomplets ou corrompus, que l'homme ne s'attache point à la compagne de sa vie, sans que la divinité se rende garant de leurs serments réciproques. Le lien qui s'établit entre eux, en vertu de leurs promesses mutuelles, n'est point semblable à ceux que nous pouvons former et dénouer, tous les

jours; et la stabilité qui le caractérise, vient d'une consécration qu'il a reçue par l'intervention d'une volonté surhumaine.

Mais à quoi bon chercher notre lumière dans les régions de l'erreur, lorsque nous avons pour nous l'éclat si pur de la révélation biblique? C'est là qu'il faut nous hâter de revenir, c'est dans l'Écriture, dans les enseignements de l'Église, qu'il nous faut aller puiser nos oracles.

Vous vous demandez peut-être, Messieurs, où je vous conduis par ce chemin. Vous êtes tentés de croire que j'ai perdu de vue ce qui doit faire l'objet de nos conférences de cette année. Rassurez-vous: nous n'oublions point notre but; nous y allons, au contraire, par la route la plus directe. Car ces joies, dont j'ai à vous parler, ont leur source et leur principe dans le sacrement qui fait la famille. C'est à cette cause première que nous devons remonter, afin de nous bien rendre compte des trésors de grâce qu'elle renferme.

I

Il suffit d'ouvrir nos Livres Saints, pour constater l'antiquité de cette croyance à une immixtion du Ciel dans les questions de mariage.

Les patriarches étaient persuadés que Dieu ne restait indifférent ni au choix des personnes, ni à l'acte solennel de leurs épousailles, ni à la fécondité de leur union. Qu'on se rappelle le Père des croyants, envoyant son serviteur à la recherche d'une épouse pour Isaac, et la prière d'Éliézer près du puits de Nachor : « Seigneur, Dieu de mon maître, s'écrie-t-il, venez, je vous en conjure, au devant de mes désirs et déployez votre miséricorde en faveur d'Abraham[1]. » Ce qu'il demande, c'est un signe auquel il reconnaîtra

1. Domine Deus domini mei Abraham, occurre, obsecro, mihi hodie et fac misericordiam cum domino meo Abraham. (Gen., XXIV, 12.)

la jeune fille que la Providence a préparée pour son maître ; et il est si sûr de la réponse d'en haut, que lui-même il fixe d'avance les circonstances qui la lui feront discerner. Or, il n'est point le seul à penser de la sorte.

A peine ce messager fidèle a-t-il raconté devant les parents de Rébecca ce qui vient de se passer entre lui et leur fille, que la famille tout entière n'hésite plus à y voir une désignation venue du Ciel. D'une commune voix, Laban et Bathuel s'écrient : « C'est le Seigneur qui s'est fait entendre, et nous ne pouvons rien faire qui soit opposé à son bon plaisir; voici Rébecca devant vous, emmenez-la et qu'elle soit la femme du fils d'Abraham, comme Dieu lui-même l'a commandé[1]. » Le fait, sans doute, porte avec soi un caractère spécial ; mais, à travers le merveilleux qui l'entoure, nous voyons clairement ce que pensaient ces illustres maisons, du soin que

1. A Domino egressus est sermo; non possumus extra placitum ejus quidquam aliud loqui tecum. En Rebecca coram te est, tolle eam et proficiscere et sit uxor filii domini tui, sicut locutus est Dominus. (Gen., XXIV, 50, 51.)

prenait la Divinité d'assurer leurs alliances.

Plus tard, la législation mosaïque tracera les règles à observer, fixera les limites qu'on ne doit point franchir. Une foule de prescriptions saintes, dictées au guide des Hébreux sur le Sinaï, apprendront au peuple la sollicitude avec laquelle le Souverain du monde veille sur la formation des familles ; et comme il tient à bannir de leurs origines, non-seulement toute souillure, mais aussi toute condition d'infériorité. Bien que l'union conjugale ne puisse encore être élevée à ce niveau supérieur, où la portera plus tard la loi chrétienne, on sent bien que rien n'y est abandonné au hasard, qu'elle constitue un lien religieux et sacré, dont s'occupe la même puissance qui a créé l'humanité au commencement, et qui trouve bon de la multiplier de cette manière.

Mais c'est surtout au livre de Tobie que nous est révélé le cérémonial du vrai mariage israélite.

Vous y voyez tout d'abord la Providence, attentive à écarter d'une jeune fille vertueuse tout les prétendants indignes d'elle. Sept fois

déjà Sara a été fiancée, et sept fois les jeunes hommes, auxquels elle avait pensé s'unir, ont été frappés de mort à ses pieds, avant d'avoir pu devenir ses époux. Lorsqu'enfin celui que le ciel tenait en réserve pour la rendre heureuse, est arrivé dans sa maison, sous la conduite mystérieuse d'un ange; lorsque, la prière sur les lèvres et la loi de Moïse à la main, les parents ont compris la volonté divine, et accordé leur consentement au projet qu'on leur avait soumis; voici, Messieurs, la scène simple et auguste à laquelle l'Écriture nous fait assister.

Le père prend la main de sa fille et la met lui-même dans celle du jeune Tobie; puis, élevant la voix, il prononce ces solennelles paroles, que l'Église catholique recueillera, pour s'en servir dans les mêmes circonstances : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob soit avec vous; que lui-même vous unisse, et qu'il accomplisse en vos personnes sa bénédiction féconde[1]. » Après

1. Apprehendens (Raguel) dexteram filiæ suæ, dexteræ To-

quoi, on dresse la minute du contrat et on célèbre le festin nuptial[1], en rendant au ciel mille actions de grâces.

Quoi de plus touchant que ce rite, et quoi de plus significatif que ces paroles? Les voilà, ces saintes joies de l'hymen religieux, se révélant à nous dans ces siècles lointains, et devançant les joies, bien plus complètes encore, du mariage catholique.

Un jour, les Pharisiens étaient venus poser au Sauveur des questions insidieuses sur la séparation et le libelle de divorce. Profitant de la circonstance. Jésus-Christ les ramène à l'idéal révélé dès le commencement du monde. Il rapporte la loi d'exception, qui ne devait avoir qu'un temps, et qu'avait nécessitée la dureté de leurs cœurs. Puis il formule nettement l'obligation sainte qu'il faudra désormais universellement reconnaître. Plus de di-

biæ tradidit, dicens ; Deus Abraham et Deus Isaac et Deus Jacob vobiscum sit et conjungat vos, impleatque benedictionem suam in vobis. (Tob., VII, 15.)

1. Et accepta charta fecerunt conscriptionem conjugii. Et... epulati sunt benedicent Deum. (Tob., VII, 16, 17.)

vision entre les époux, puisque le lien qui les unit est, de sa nature, indissoluble; plus de possibilité pour eux de reprendre leur liberté, puisqu'ils l'ont eux-mêmes engagée spontanément. Si le sens charnel se récrie, on lui fera comprendre qu'il n'a rien à voir dans une cause, que Dieu lui-même a prise sous son patronage. Le nœud qui s'est formé, est l'œuvre d'une volonté toute-puissante; et aucune main humaine ne doit être assez téméraire pour essayer de le rompre. *Quod Deus conjunxit, homo non separet*[1].

Par sa présence au festin de Cana, le Sauveur avait d'avance réfuté les hérésies, et consacré les unions conjugales qui se célébreraient dans la suite.

Les Apôtres le comprirent; saint Paul, en particulier, nous révèle sa pensée tout entière, quand il parle de ce mystère auguste et de ce *grand sacrement*, qui existe *dans le Christ et dans son Église*[2].

1. Matth., XIX, 6.
2. Ephes., V, 32.

C'est cette page divine, que la liturgie catholique nous fait lire à la messe des épousailles. C'est à l'ombre du sanctuaire, au milieu des rites sacrés, qu'elle convoque les futurs époux pour les revêtir de leur dignité nouvelle. Entonnant des hymnes joyeuses, allumant son luminaire, remplissant les cœurs de saintes émotions et les oreilles de suaves harmonies, elle célèbre une solennité à laquelle le ciel et la terre sont invités à la fois.

Pourquoi ce cortége brillant? Pourquoi ces accents d'allégresse et cet appareil de fête, où tout semble ne faire entendre qu'une prophétie de bonheur?

Ah! Messieurs, c'est qu'il se fait là, au pied de cet autel, une création importante. Voici une image fidèle de l'union qui existe entre l'Église et son époux. Voici un couple auguste, chargé de perpétuer la tribu sainte, et de donner des membres à la famille de Dieu. Temple du Seigneur, résonnez de sacrés cantiques. Et vous, autel de l'Agneau, revêtez-vous de vos plus belles parures. Que les Anges descendent de leur gloire, que la divine

victime elle-même se hâte d'apparaître ; ce n'est pas de trop de toutes les bénédictions d'en haut et de toutes celles d'ici-bas, pour accompagner ces époux dans leur voie et célébrer leur triomphe.

Car, comme dit saint Ambroise, l'union des chrétiens doit être abritée sous le voile sacerdotal et sanctifiée par la bénédiction du prêtre[1]. Et, comme ajoute saint Augustin : Chez nous, l'état conjugal se recommande bien plus par la sainteté du sacrement, que par la fécondité même qui le caractérise[2]. Avant lui déjà, Tertullien s'était écrié : Comment exprimer le bonheur de cette union, que l'Église établit, que l'oblation des mystères consacre, à laquelle la bénédiction met le sceau, dont les Anges portent le message et que le Père céleste ratifie[3].

1. Ipsum conjugium velamine sacerdotali et benedictione sanctificari oportet. (Amb. ad Vigilant, ep. XIX, n° 7.)

2. In nuptiis plus valet sanctitas sacramenti quam fecunditas uteri. (Aug. de bon. cong., c. 18.)

3. Unde sufficiamus ad enarrandam felicitatem ejus matrimonii quod Ecclesia conciliat, et confirmat oblatio, et Angeli renunciant, et Pater rato habet (Tert. ad Uxor.)

Et voilà, Messieurs, ce qu'on voudrait nous enlever!

Une doctrine intolérable, qui s'efforce de prévaloir, découronne les époux, en faisant de leur union, je ne dirai pas un contrat purement naturel, — il y aurait là du moins quelque grandeur; — mais une sorte de transaction exclusivement civile, du ressort de la loi, comme toutes les autres; soumise au magistrat, et résiliable sur le prononcé de son verdict.

Nous avons apprécié précédemment ces tendances. Nous avons vu que, si jamais elles l'emportaient, le mariage descendrait au-dessous du niveau où l'avait placé le paganisme; car les idolâtres ne niaient pas son caractère religieux; et c'est précisément ce que des légistes sans entrailles voudraient effacer et détruire.

Le sacrement catholique n'est point une simple cérémonie. Il apporte avec lui sa grâce. Et celle-ci a un double effet, comme l'enseigne la théologie.

D'une part, elle augmente en nous la justice

et cimente de plus en plus l'amitié avec le ciel. D'autre part, elle crée, dans les époux chrétiens, des dispositions conformes aux nouveaux devoirs qu'ils contractent. Le rapprochement intime des âmes, la concorde parfaite des sentiments et des pensées, seront les premiers résultats de cette effusion nouvelle des dons divins. Ce qui sort de là, ce n'est point seulement cette unité dont le Sauveur a dit : Désormais il n'y plus deux chairs, mais une seule, *Jam non sunt duo, sed una caro*[1] ; pour l'exprimer complétement, il faut ajouter que bientôt aussi il n'y aura plus qu'un seul cœur et une seule âme : *cor unum et anima una*[2].

Est-il nécessaire de vous faire observer que la grâce qui opère cette merveille, est une grâce de joie; qu'elle ne peut se répandre en vous sans provoquer au fond de votre âme un épanouissement, qui renferme une garantie de bonheur, ou qui est déjà le bonheur lui-même?

1. Matth., XIX, 6
2. Act., IV, 32.

De là, cette première période de la vie conjugale, dont la douceur semble surpasser toutes les autres, et dont la renommée est proverbiale. Les satisfactions qu'elle apporte, ne viennent pas seulement de l'explosion légitime du sentiment naturel ; pour les chrétiens, elles dérivent avant tout du sacrement, qui garde encore, à cette heure, toute sa fraîcheur et tout son arôme.

Aussi ceux qui sont sages, ont-ils grand soin de conserver le don qu'ils ont reçu. Ils le ménagent, pour ainsi dire, évitant avec précaution tout ce qui serait de nature à l'endommager, à le diminuer. Bien loin d'en laisser perdre la moindre parcelle, ils s'efforcent d'accroître cette dot précieuse et de l'augmenter tous les jours par la prière. N'est-ce pas le trésor de leur vie, et ne faut-il pas que ce trésor dure autant qu'eux-mêmes ?

Félicitez ceux qui ont foi à la puissance de cette grâce, et qui espèrent en elle pour la solution de toutes les difficultés à venir. C'est parmi eux qu'on trouvera d'admirables modèles des vertus domestiques. Ce sont

eux qui fonderont un foyer paisible, où régnera l'unité des sentiments, sans que les divergences inévitables d'opinions ou de caractères puissent en altérer la paix profonde.

Si ce spectacle devient de plus en plus rare, savez-vous quelle en peut bien être la principale cause ?

Les mariages qui se contractent parmi nous, ne sont-ils point souvent entachés d'une faute originelle ? On ne s'est pas préparé au sacrement; et plusieurs ont débuté dans cette vie nouvelle, par une sacrilége profanation. Du moins, en venant à l'autel, ils n'y ont pas été conduits par une pensée de foi, et ils n'y ont guère apporté que des préoccupations profanes.

Où sont aujourd'hui ceux qui répéteront, avec les jeunes époux dont j'ai déjà cité l'exemple : Nous sommes les enfants des Saints, et nous ne pouvons pas nous unir, à la manière des païens qui ne connaissent pas le Seigneur ? *Filii sanctorum sumus et non possumus ita conjungi sicut gentes quæ ignorant*

Deum[1]? Où sont ceux qui débutent par la prière commune, qui préludent aux joies qu'ils attendent, en imposant un frein à leurs désirs, et en offrant au ciel le sacrifice de leurs empressements les plus légitimes?

Rétablissez l'esprit chrétien, rendez à ces origines de la famille le caractère religieux dont elles étaient autrefois si fières; vous y déposerez par là-même une semence précieuse et comme un germe de douce union; pour parler avec l'Écriture, vous aurez planté sur le cours d'une eau vive, un de ces arbres toujours verts, qui ne se dépouillent jamais de leur feuillage et donnent, au temps marqué, un fruit délicieux[2].

1. Tob., VIII, 5.

2. Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet. (Ps. I, 3.)

II

Je n'ai point encore révélé toute la beauté de ces harmonies chrétiennes.

Il est vrai que je viens de vous montrer, au seuil de la vie conjugale, une institution divine, qui attend les époux pour consacrer leurs promesses ; il est vrai que je vous ai fait voir ce fleuve de grâce, qui coule pour eux seuls, et dans lequel ils puisent à la fois leur force et leur joie ; mais leur privilége ne consiste pas seulement à recevoir le sacrement ; suivant la doctrine commune et authentique, ils en sont eux-mêmes les ministres. Nouveau point de vue, qui relève encore leur dignité, et nous met à même de reconnaître en eux de magnifiques prérogatives.

Vous le savez, Messieurs, de tout ce que notre sainte religion remet entre les mains des hommes, il n'y a rien de plus auguste que ces trésors spirituels, que nous appelons les sacrements. Les distribuer aux fidèles, lorsque

déjà ils existent, serait une fonction digne des esprits bienheureux; mais leur donner leur être, les créer, pour ainsi dire, dans leur forme propre, les *faire* comme parle l'École : *conficere sacramenta*; c'est une fonction qui semble réservée au sacerdoce catholique.

Honneur insigne et redoutable; le prêtre ne l'ignore pas et il n'approche qu'en tremblant. Malgré le caractère sacré dont il est revêtu, malgré la pureté de sa vie sevrée de tout plaisir, il craint encore que ses mains ne soient pas assez nettes, que son cœur ne soit pas assez pur, tant il comprend à quelle hauteur le fait monter cet incomparable ministère! Il lui semble toujours entendre retentir à ses oreilles la recommandation de l'Apôtre, demandant à l'homme de s'éprouver lui-même[1]; et l'avertissement que l'Église lui adressait au moment de son ordination : Lavez-vous de toute souillure, vous qui touchez les vases du Seigneur[2].

Eh bien! Messieurs, c'est cette gloire que

1. Probet autem seipsum homo. (I Cor., xi, 28.)
2. Mundamini qui fertis vasa Domini. (Pont. Rom.)

vous partagez avec lui, le jour où vous venez à l'autel cimenter une alliance chrétienne. Le représentant de Jésus-Christ n'a pas disparu, il est vrai. Sa présence est nécessaire, ainsi que l'ont réglé les conciles ; et pourtant, il n'est qu'un simple témoin ; il n'a là, je l'ose dire, qu'un rang secondaire. L'Église l'a député pour tout constater, pour tout surveiller dans un acte si grave ; mais le sacrement, ce n'est pas lui qui l'opère ; mais le signe visible de la grâce, ce n'est pas lui qui le pose ; les contractants eux-mêmes sont ici revêtus d'une puissance surnaturelle ; ils agissent non-seulement en leur nom propre, mais aussi au nom et par la vertu du Christ lui-même.

Comme le simple laïque qui baptise un enfant, dans le cas de nécessité, a été l'instrument de Dieu et l'organe de l'Église catholique, si bien que le ministre sacré, survenant à son tour, n'a plus rien à faire qu'à constater le fait divin qui vient de s'accomplir ; ainsi les jeunes époux, par l'expression de leur foi mutuelle, par l'abandon qu'ils se font l'un à l'autre devant le prêtre, de leurs personnes et

de leurs destinées, ont fait plus que contracter un engagement irrévocable ; ils ont élevé cet engagement même à un ordre supérieur, ils l'ont transformé en un canal mystérieux, à travers lequel circule l'opération divine.

Ce qui frappe les yeux, ce sont des apparences sensibles ; ce qui se dérobe au regard, tout en étant la réalité sainte, c'est une onction céleste qui descend sur les personnes, pour les sacrer dans la possession de leurs droits nouveaux, et dans la dignité de leur vie conjugale.

Étonnez-vous maintenant du mot de saint Paul : O femme, vous n'avez plus de puissance sur votre propre corps, car vous l'avez conférée à un autre ; et vous, ô mari, sachez bien que vous ne pouvez plus disposer de vous-même, puisque vous avez cédé à une femme le pouvoir que vous auriez pu retenir[1]. Il y a là, Messieurs, une translation de propriété, qui ne s'est point accomplie sans une

1. Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir. Similiter autem et vir sui corporis potestatem non habet, sed mulier. (I Cor., VII, 4.)

intervention d'en haut; et puisqu'il s'agit d'un sacrement, nous pouvons répéter avec l'*Imitation :* L'homme exerce un ministère, d'après l'ordre de Dieu, suivant son institution et au moyen de sa parole ; mais le principal agent, l'opérateur invisible, c'est Dieu lui-même, à qui tout est soumis et dont la nature entière respecte les ordres [1].

Allez donc, dirons-nous à ceux en qui de si grandes choses viennent de s'opérer, emportez le trésor que le ciel vous accorde, et qui dépasse de beaucoup la dot, même la plus riche, que la famille a pu vous donner. Avec cette vertu nouvelle dont le sacrement vous a revêtus, ne craignez point d'entrer dans la voie qui s'ouvre devant vous, d'affronter ses difficultés, de vous exposer aux périls que renferment ses épreuves et même ses joies. Souvenez-vous seulement que la grâce reçue est un dépôt sacré, dont vous devrez un jour

1. Minister est Dei, utens verbo Dei per jussionem et institutionem Dei; Deus autem ibi principalis est actor et invisibilis operator, cui subest omne quod voluerit et paret omne cui jusserit. (Imit. IV, c. 5.)

rendre compte. N'oubliez pas que, si elle doit servir à votre salut, elle seule aussi peut faire votre bonheur. Soyez-lui fidèles; gardez-la avec amour. Qu'elle devienne en vous cette source toujours jaillissante, que rien ne saurait tarir, et qui aspire sans cesse à retrouver les hauteurs, d'où elle est primitivement partie.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que nous pensions entendre un autre pronostic ! Au milieu de cet appareil de fête, dans ces allégresses du premier jour, on serait mal venu à assombrir le tableau, en y faisant apparaître des prévisions sinistres! Et pourtant, s'il nous était donné de soulever un peu le voile qui dérobe l'avenir, combien de fois ne verrions-nous pas ces fleurs fanées prématurément, ces promesses de vie heureuse dissipées comme une fumée légère, ces joies évanouies avant même d'être écloses.

On n'a pas compris le sacrement ou on n'a pas voulu lui être docile. De même qu'on s'en était approché sans foi, de même, après l'a-

voir reçu, on n'en a point conservé les précieuses influences.

La plupart ne voient, dans l'union qu'ils ont contractée, que le côté purement humain; et parce que cet aspect, si brillant qu'on le suppose, laisse toujours à désirer par quelque endroit, ils se lassent vite et se découragent; le support leur manque, la confiance leur fait défaut; ne se sentant ni soutenus dans leurs souffrances, ni raffermis dans leurs déceptions, ni éclairés dans leurs doutes, ils sont sans cesse en danger de compromettre eux-mêmes, et pour jamais, la tranquillité de leur vie. Si ce n'est le poison du vice, ce sera celui du dégoût qui envahira leur existence; celui-ci les rendra malheureux, celui-là en fera des transgresseurs des lois les plus saintes.

Mais ce n'est point à des pères chrétiens qu'il faut présenter ces tristes perspectives.

Le jour où vos enfants, Messieurs, seront conduits par vous à la solennité nuptiale, aucun nuage, je l'espère, ne viendra ternir la sérénité de vos pensées. Vous pourrez con-

templer avec consolation cette pompe du lieu saint, figure d'une autre richesse toute spirituelle, qui aura guidé vos recherches et déterminé votre choix. Ces cierges de l'autel symboliseront pour vous la pureté et l'ardeur des affections, sur lesquelles se fonde la nouvelle famille. Les chants qui se feront entendre, ne seront que le début d'un cantique d'allégresse, auquel vous serez heureux de mêler bientôt votre voix. Tous vos amis auront raison de venir s'associer à vos transports, et féliciter avec vous deux âmes dignes l'une de l'autre, qui sans doute étaient prédestinées à s'unir, pour se rendre mutuellement heureuses.

Tant que Dieu restera entre les cœurs que vous avez rapprochés, il n'est point à craindre que de tristes dissentiments s'y glissent, ni que la dilection réciproque s'altère. Aussi est-ce votre rôle d'être, si je puis parler ainsi, les apôtres du sacrement. Parce que d'autres l'ignorent ou n'en font point assez d'estime, vous aurez soin de le faire connaître et apprécier dans votre maison. Au jeune homme,

à la jeune fille, parvenus à l'âge nubile, vous dévoilerez les ressources qu'on y trouve, vous révélerez les joies qui y sont cachées.

Plus tard, dans les épreuves et les luttes inséparables de leur carrière, vous les ramènerez à ce point de départ, et vous leur direz comme saint Paul à son disciple : Je vous exhorte à ressusciter la grâce qui a été déposée en vous : *Admoneo te ut ressuscites gratiam quæ est in te*[1]. Quand même des ombres auraient passé sur elle, cette grâce n'est pas morte. Elle sommeille peut-être, il faut la réveiller ; elle a été laissée en oubli, il faut la remettre en mémoire ; grâce de courage, pour faire face aux éventualités pénibles ; grâce de longanimité, pour savoir attendre ce qu'on ne peut immédiatement obtenir ; grâce d'intelligence, pour veiller à tous les besoius de la société domestique ; surtout, Messieurs, grâce de dilection constante, persévérante, pour embrasser tous les intérêts de la famille et pour ne jamais partager son cœur.

1. II Tim., I, 6.

O époux, qui que vous soyez, ne négligez pas cette grâce, dont la racine est en vous : *Noli negligere gratiam quæ est in te*[1]. Le Seigneur qui vous l'a accordée, la veut voir croître et se développer de jour en jour, sous l'action d'une chaleur bienfaisante, qui n'est autre que la charité. C'est par elle qu'il sanctifie la femme et la mère ; c'est par elle aussi que le chef de la famille soutient l'honneur de son nom ici-bas et arrive à mériter les éternelles récompenses.

1. I Tim., IV, 14.

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

Le premier berceau.

Messieurs,

Les époux chrétiens sont revenus de l'autel, emportant avec eux cette grâce du sacrement, qui constitue leur avoir le plus précieux. Parmi les vœux pleins de tendresse, que l'Église a fait monter pour eux vers le ciel, il en est un plus cher encore à la parenté que les autres.

Le cœur d'un père et d'une mère a vivement tressailli, lorsqu'on a vu le ministre sacré se tourner une dernière fois vers ceux

qui viennent de contracter leur engagement solennel, et leur dire, dans le style des vieux patriarches : Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, et qu'il accomplisse en vous sa bénédiction : *Ipse adimpleat benedictionem suam in vobis*[1].

Pour ceux qui savent comprendre, il y a là comme une promesse divine de fécondité. La nouvelle branche, qui vient de se former sur le tronc de la famille, ne demeurera point stérile. Avec le secours du ciel, on la verra produire son fruit en temps opportun. Cet espoir reste au fond des âmes; il accompagne la jeune épouse dans sa maison, illuminant sa vie nouvelle et lui souriant déjà à travers toutes ses autres joies. A vrai dire, son bonheur ne sera complet, que le jour où l'oracle qui retentit toujours à son oreille, sera devenu pour elle une réalité vivante.

Le premier berceau, quelle somme de jouissances inexprimables n'apporte-t-il pas au foyer! Il en est la lumière, l'ornement, la

1. Missal. Rom. Missa pro sponso et sponsa.

richesse, la consolation. C'est lui qui relie le passé au présent, lui qui d'avance renferme toutes les espérances de l'avenir.

Nous avons besoin, Messieurs, de nous arrêter aujourd'hui à contempler ce doux et touchant spectacle. L'Église, dans une de ses solennités les plus touchantes, explique son allégresse en disant à tous : *Parvulus natus est nobis; Filius datus est nobis*[1] ; un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné. Sans vouloir comparer la naissance du Verbe Incarné à celle des enfants des hommes, la famille chrétienne ne peut-elle emprunter, elle aussi, cette parole et en faire son cantique de reconnaissance, lorsque le Seigneur vient de lui accorder un nouvel accroissement ?

D'ailleurs celui qui entre dans le monde, sera bientôt un enfant de Dieu. Laissez-nous donc lui souhaiter la bienvenue, laissez-nous aussi considérer ce grand événement au point de vue des devoirs qu'il entraîne, et de la responsabilité qui s'y attache.

1. Messe de Noël. Introït.

Il y a ici deux périodes, sur lesquelles je veux appeler votre attention. La première est la période de l'attente; la seconde est celle de l'accomplissement et de la réalisation.

L'une et l'autre vous apportent, avec les satisfactions les plus légitimes, des obligations sacrées, qui en sont inséparables.

I

C'est Dieu lui-même qui a mis au cœur de l'homme le désir de se survivre, dans un rejeton semblable à lui, dont il doit être le principe, et qui sera formé de sa substance.

Cette tendance est spontanée; tout ce qui a vie travaille naturellement à la satisfaire, jusque dans ces règnes inférieurs, où elle n'apparaît que comme un instinct inconscient. Quant à l'humanité, elle porte cette loi non-seulement dans ses aspirations nécessaires, mais aussi dans ses amours les plus éclairés, les plus saints et les plus libres.

On peut, il est vrai, y renoncer afin de poursuivre un but d'un ordre supérieur.

C'est ce que fait le prêtre catholique, en vue d'une paternité plus haute et plus parfaite, à laquelle il aspire. C'est ce que fait la vierge, dans l'espérance d'une vie plus pure et d'une intimité plus étroite avec son Dieu. Mais ni la vierge, ni le prêtre ne peuvent accomplir cette renonciation, sans remporter sur eux-mêmes une victoire difficile. Et s'il est arrivé, comme nous le voyons par l'histoire de l'Église, que, dans le mariage même, un nombre considérable de personnages vertueux se sont imposé, d'un commun accord, la continence absolue; ce sont là pourtant des faits exceptionnels, qui n'infirment point la règle générale. Tous ces appels particuliers de la grâce laissent subsister, dans son intégrité, la vocation habituelle de la multitude; car ce qui caractérise un degré plus élevé de vertu, n'enlève rien à ce qui constitue sa mesure ordinaire.

Disons plutôt que le mieux lui-même est relatif, que la perfection se diversifie selon

les personnes et d'après leurs dispositions spéciales.

Chacun, dit saint Paul, a reçu de Dieu le don qui lui est propre : *Unusquisque proprium donum habet ex Deo* [1] ; et s'il est des voies qui peuvent conduire l'homme plus haut, ceux qui les suivent n'ont le droit ni de condamner, ni d'interdire les chemins plus faciles, que le Créateur a ouverts à leurs frères.

Aussi, Messieurs, vous n'ignorez pas que l'Église n'a pas moins défendu la sainteté du mariage que la légitimité du célibat.

Lorsque les Manichéens, les Priscillianistes et tant d'autres ennemis de la vérité, sous prétexte de condamner la chair, au nom de l'Évangile, représentaient l'union des époux comme une déchéance ; les docteurs et les conciles leur ont répondu, en jetant l'anathème à leurs sacriléges interprétations. Saint Paul le premier signale, parmi les doctrines sorties de l'enfer, celles qui prétendent prohiber la

1. I Cor., VII, 7.

vie conjugale[1]. Et Saint Augustin a écrit plusieurs traités pour venger cet état des proscriptions injustes, par lesquelles l'hérésie avait essayé de le flétrir [2].

Ainsi rien de plus louable que ce vœu d'avoir une famille. Outre que la nature le suggère, il reçoit une consécration nouvelle du sentiment religieux. Car le point de vue chrétien montre, sous un jour tout nouveau, le prix qui s'attache à l'entrée d'un enfant en ce monde. C'est un membre de plus, qu'il s'agit de donner à l'Église. C'est un frère, un cohéritier, qu'il faut offrir au Christ lui-même; c'est un élu qu'on peut espérer de fournir à la cité triomphante.

Où trouver une ambition plus noble, mieux justifiée? Qui ne serait jaloux de contribuer à remplir les places restées vides dans la véritable Jérusalem? Ne devra-t-on pas appeler bienheureux ceux qui enverront de nouvelles

1. Attendentes... doctrinis dæmoniorum... prohibentium nubere, etc... (I Tim., IV, 3.)

2. V. g. De bono conjugali. De Nuptiis et concup., etc...

recrues à l'armée céleste, ceux qui ajouteront quelques voix nouvelles à ce concert des Anges et des Saints, où se célèbrent éternellement les louanges du Créateur?

Il faut compter parmi les beaux jours de la vie, celui où le désir secret des époux commence à devenir une consolante espérance. De premiers symptômes, dont la signification n'est plus douteuse, ont fait entrevoir à la jeune femme les douces perspectives de la maternité; mystère de joie, qui fait en même temps tressaillir le cœur d'un époux, en lui annonçant une dignité qui va être le couronnement de sa vie.

Rappelez-vous, Messieurs, les émotions de cette heure solennelle. Tout était encore précaire, incertain. L'obscurité la plus profonde enveloppe ces pronostics, auxquels on n'ose se fier, dont on retarde la confidence, même à l'égard de ses proches. Surtout hélas! que d'inquiétudes et d'alarmes! Mille accidents peuvent survenir ; mille menaces terribles demeurent suspendues sur ces deux vies qui n'en font qu'une seule. Il arrive si souvent

que l'une emporte l'autre, et même que toutes deux sont compromises à la fois!

De là, dans vos âmes, des sentiments qui se combattent.

Autant on appelle avec impatience un événement qui doit mettre le comble au bonheur domestique ; autant, d'autre part, on redoute cet instant formidable. La promesse du ciel est magnifique ; mais on sent que sa réalisation est hérissée de périls. Jamais on n'avait compris, comme alors, tout ce qu'il y a d'amer dans la sentence primitive : *In dolore paries*: c'est dans la souffrance que tu mettras au monde [1]; lourde condamnation, qui ne pèse pas seulement sur la femme, mais encore, et bien plus péniblement, sur l'homme ; car s'il ne souffre pas dans sa chair, en revanche, que ne ressentira-t-il point dans son cœur? Au prix de quels tourments ne voudrait-il pas racheter les angoisses et les déchirements de celle que Dieu lui a donnée pour compagne ? Il sait trop que sa paternité peut

1. Gen., III, 16.

être le commencement de son deuil, et que le berceau de son enfant pourrait bien être voilé d'un crèpe funèbre.

Mais quoi! Messieurs, je voulais vous parler de vos joies; et voilà que mon discours est encore tout empreint de sombres couleurs. C'est qu'en effet, les tristesses envahissent jusqu'aux jours les plus sereins, et que nos tressaillements sont toujours voisins des larmes.

Quoi qu'il en soit, cette période de l'attente doit être spécialement un temps de prière. Sorte d'*Avent* mystérieux, pendant lequel on se recueille, pour se préparer à recevoir le don de Dieu; où il faut se mettre en état d'accomplir bientôt les graves devoirs qui vont en résulter... Eh! que dis-je, bientôt? Le moment est déjà venu, et c'est tout de suite que ces devoirs commencent.

Pendant que l'œuvre divine s'accomplit invisiblement et dans le silence, il faut que l'époux chrétien veille sur elle avec amour. Lui-même y contribuera pour sa part, et y apportera plus d'une fois le contingent de ses propres sacrifices. Quelles conditions de pru-

dence, de retenue ne lui sont pas imposées? S'il ne pouvait se passer du monde, s'il ne savait, à certains moments, faire trêve à ses plaisirs, il risquerait d'entraîner dans son mouvement une épouse qui a besoin de repos, de solitude; une heure de dissipation téméraire suffirait peut-être pour compromettre et ses espérances, et son bonheur.

Plutôt il exagérera les précautions et les réserves. Aussi bien ne voyez-vous pas comme cette jeune femme qu'il aime, a grandi à ses yeux? Ce qui se passe en elle est quelque chose de sacré, dont le respect s'impose aux plus indifférents. On sent que le ciel lui-même travaille en sa personne. Écoutez la mère des Macchabées: « Non, s'écrie-t-elle, je ne sais, ô mes fils, comment vous avez été formés, dans mon sein. Ce souffle de votre vie et cette âme, ce n'est point moi qui vous les ai donnés, pas plus que je n'ai façonné chacun de vos membres. Le Créateur du monde est le seul auteur de la naissance de l'homme, et c'est à lui que tous doivent leur origine[1]. » Par la bouche

1. Nescio qualiter in utero meo apparuistis: neque enim

de cette femme, l'Esprit Saint vous révèle toute la grandeur de la scène dont la Providence vous a constitués les témoins authentiques.

Dites-moi, Messieurs, si vous aviez été présents au moment où le monde jaillissait du néant à la voix du Seigneur!.., mieux encore, s'il vous avait été donné d'assister à la formation du premier homme; de quel respect n'auriez-vous pas été saisis? Et comment ne seriez-vous pas tombés en extase devant l'opération créatrice? Ici, ne craignons pas de le dire, c'est la même main qui agit; c'est la même merveille qui s'élabore.

La science humaine a cherché à approfondir le mystère; et bien qu'elle n'en ait pu atteindre qu'une faible partie, on l'a vue sortir de ces études, extasiée et ravie d'admiration. O hommes! ô pères! vous ne savez pas ce que Dieu a fait pour vous! O femmes, vous pouvez bien vous écrier avec Marie, que le Tout-puis-

ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi; sed enim mundi Creator, qui formavit hominis nativitatem, quique omnium invenit originem... (II Mac., VII, 22, 23.)

sant opère en vous les plus grandes choses; *Fecit mihi magna qui potens est*[1]. Prosternez-vous et adorez. Ou plutôt, ah! relevez-vous et offrez au Roi de l'univers ce chef-d'œuvre qui dépasse tous les autres, et dont il va vous confier la garde.

N'attendez point, pour cette offrande, le jour de la naissance ou de la régénération. Devancez le temps; imitez ces saints personnages, que l'Écriture ou l'histoire vous donnent pour modèles. Heureux l'enfant qui, dès le sein de sa mère, aura été consacré à Dieu comme un Samuel et un Jean-Baptiste! Heureuse la mère qui, avant d'avoir mis au monde, aura attiré la bénédiction d'en haut sur un nouveau Louis de Gonzague ou un autre Stanislas! N'en doutez point, la suite dépendra souvent de ces débuts. L'homme pourra bien porter toute sa vie l'impression des pensées et des sentiments qui auront préparé sa voie et accompagné son entrée dans la vie.

1. Luc., I, 49.

II

Après une longue attente, après de poignantes incertitudes et de douloureuses angoisses, l'heure providentielle est enfin arrivée. Dieu a entendu vos prières et comblé vos désirs. Vous êtes père; et, grâce au ciel, sans cesser d'être époux. L'accroissement de la famille ne lui a point coûté la perte de son trésor le plus précieux; et celui dont on salue l'avénement, ne sera point réduit à pleurer la mort d'une mère.

C'est un bonheur digne d'envie, dont on vous félicite de toute part. La nouvelle en circule au loin, à travers la famille et parmi les amis, excitant de sympathiques transports, faisant refluer vers vous de chaleureuses démonstrations. Car ce n'est point seulement la nouvelle mère, mais avec elle, c'est toute la parenté qui oublie, comme dit l'Évangile, les tristesses de la veille et répète ce mot : *Natus*

est homo in mundum [1]; l'humanité vient d'acquérir un membre de plus, et la famille a conquis une nouvelle source de joie.

Mais cet être chéri, qu'on couvre de caresses et de baisers, n'est pas encore chrétien. Que dis-je? il est venu en ce monde sous le coup d'un terrible anathème; et la nature déchue en fait un enfant de colère : *natura filii iræ* [2]. Quelle impatience n'éprouvera pas un père digne de ce nom de voir laver cette souillure?

Même dans nos contrées catholiques, on trouve des parents qui négligent cet impérieux devoir. Surtout, Messieurs, il n'est pas rare que, sous des prétextes plus ou moins spécieux, on diffère la grâce de la régénération, laissant, un temps plus ou moins long, la jeune âme dans l'état malheureux où elle est née.

Disons-le hautement, c'est une cruauté. Ne voyez-vous pas qu'avant le baptême, cet enfant est sous l'empire du démon, que Jésus-Christ n'est encore rien pour lui, qu'il demeure

1. Joan., XVI, 21.
2. Ephes., II, 3.

hors de l'Église et sans aucune part aux privilèges évangéliques? Outre le risque effrayant que l'on court, quoi qu'on fasse, de le voir mourir en cette triste situation, il en résulte pour lui un détriment considérable.

Je m'adresse ici à des hommes de foi. Je n'ignore pas avec quelle piété ils honorent en Marie cette prérogative unique, en vertu de laquelle, sa conception a été pure et immaculée. Mais, de grâce, Messieurs, quand vous célébrez cette fête, si chère à tous les vrais chrétiens, de quoi félicitez-vous la Reine du ciel ? En quoi la trouvez-vous supérieure à toutes les autres créatures? Sa gloire, son bonheur incomparable, vous le savez, c'est de n'avoir jamais été, même un instant, dans l'inimitié de Dieu.

Parmi les anciens docteurs, plusieurs disaient que, conçue comme tous les autres, elle avait été immédiatement sanctifiée par une opération surnaturelle; ils réduisaient presque à rien l'intervalle qui s'était écoulé, selon eux, entre la création de cette âme bénie et sa prise de possession par la grâce. L'Église n'a

point admis une pareille explication. Elle l'a rejetée avec horreur, parce que ce moment, si court qu'on le suppose, aurait constitué une tache, et déparé une beauté dans laquelle on ne doit rencontrer aucune ombre,

Et vous, au pouvoir de qui il est de faire cesser la dure servitude, vous ne craindriez pas de la prolonger dans vos enfants! Pour des motifs frivoles, pour des considérations de simple convenance, vous consentiriez à éloigner le sacrement, à attendre de longs jours, peut-être des semaines entières, avant d'assurer leur adoption divine et leur entrée dans la société des saints! C'est là une conduite coupable; elle mérite d'être flétrie; aucune raison valable ne saurait l'excuser, ni aux yeux de Dieu, ni même devant les hommes.

La belle fête pour un père chrétien, quand enfin l'eau baptismale est répandue sur la tête de son enfant! Pour peu que ses croyances soient vivantes, que de merveilles ne vont-elles pas lui révéler! Le temple intérieur une fois purifié, le Saint-Esprit y entre, comme dans sa demeure propre; et n'est-il

pas bien juste de célébrer la dédicace du nouveau sanctuaire? La souillure originelle effacée, Dieu regarde et reconnaît son fils; la Trinité tout entière, fixant sur lui des yeux pleins de bienveillance et d'amour, n'hésite point à le combler de faveurs et à le doter richement, pour qu'il soit digne d'elle.

Ce qu'on vous rend, au sortir des fonts sacrés, est-ce bien simplement un enfant des hommes? N'est-ce pas un frère des Anges et, en quelque sorte, leur égal, digne d'être associé à ces esprits bienheureux et de vivre éternellement en leur compagnie? De fait, s'il venait à vous être enlevé en cet état, il n'en aurait point d'autre. Pauvre père, tremblez, le ciel vous envie ce trésor; de peur de le voir se perdre, il pourrait bien vous le ravir. Mille voix qui viennent d'en haut, le réclament; mille cœurs pieusement sympathiques conspirent peut-être pour vous en dépouiller.

Mais non, on vous le laisse; et il s'agit de savoir quel nom le nouvel élu portera parmi ses frères. Le premier enfant qui naquit en

en ce monde, en reçut un significatif, que la foi avait dicté : *Possedi hominem per Deum,* j'ai acquis un homme, par la grâce de Dieu[1] : telle fut la parole de sa mère, et telle fut l'appellation qui resta au fils aîné de la grande famille.

Du temps des patriarches, ces noms étaient généralement comme un cri de reconnaissance, échappé du cœur maternel. Isaac était *le fils de la promesse*; Dan, *le Seigneur a jugé en ma faveur;* Nephtali, *le Ciel m'a comparée à mes rivales;* Gad, *heureux événement;* Aser, *celui-ci fera mon bonheur*, etc... Quoi de plus touchant que des dénominations où se réflètent tour à tour la joie, la gratitude, l'expression de nouveaux désirs ou celle d'une légitime fierté? Tout l'Ancien Testament nous révèle les mêmes harmonies; sans compter que plusieurs fois Dieu intervient lui-même, pour fixer le choix des parents et faire, du nom qu'ils imposent, une véritable prophétie.

1. Gen., IV, 1.

Dans le Christianisme, l'usage qui a prévalu est plus beau, plus consolant encore.

Il s'agit, vous le savez, de rattacher celui ou celle qui vient de naître, à quelqu'un de ces héros dont l'Église est justement fière. On veut qu'il en obtienne la protection; on espère qu'il en reproduira, du moins de loin, les vertus. Puis l'Église militante, privée de ces grands hommes, qui habitent désormais un monde meilleur, se persuade, en quelque sorte, les retrouver; elle trompe sa douleur, en leur donnant des représentants et des homonymes.

Écoutez comment les chrétiens se parlent entre eux : Voici Pierre et voici Étienne; ici c'est Paul, c'est Jean; ce sont Laurent, Vincent, Thomas ou Philippe. Ne se dirait-on pas transporté au premier âge, alors que tous ces saints personnages donnaient au monde le spectacle le plus magnifique qu'il eût jamais admiré?

Que l'on préfère des patrons plus rapprochés de nous, que chaque contrée honore spécialement les bienheureux qui lui appartiennent,

et les fasse revivre, dans les appellations qu'elle donne à ses enfants, nous ne pouvons qu'applaudir à cet usage. Mais comment ne pas s'étonner de la folie de ceux qui, laissant de côté ces immortels souvenirs, s'en vont chercher, pour leurs fils, je ne sais quelles dénominations bizarres et inusitées? Lorsque j'entends retentir ces noms sans antécédents, sans histoire, que voulez-vous qu'ils disent à ma pensée ou à mon cœur? En quoi pourront-ils aider la jeunesse qui les porte? Quels patronages lui assureront-ils? Quels exemples peuvent-ils lui rappeler, et quelle noble émulation feront-ils naître dans son âme?

Il serait plus indigne encore d'une famille chrétienne, d'emprunter au paganisme ses noms odieux et justement décriés. Vainement voudrait-on évoquer ainsi des réminiscences classiques, ou rappeler des chefs-d'œuvre littéraires. Il y a mille fois plus de poésie dans les noms devenus vulgaires de Jacques ou de Matthieu, qu'il ne s'en peut trouver dans ces appellations modernes, qui ont été un instant

à la mode, mais qu'on commence, Dieu merci, à rejeter presque universellement.

Après l'achèvement des saintes cérémonies, l'enfant est rapporté à sa mère. Avec quels transports, mêlés de respect et de tendresse, elle va le recevoir dans ses bras et le presser sur son cœur ! Heureuse, si ses forces lui permettent de nourrir elle-même un enfant de Dieu ! Du moins elle se gardera de l'éloigner de sa personne ; car il repose sous ce toit, comme l'arche dans la maison d'Obédédom, attirant la bénédiction du ciel sur tous ceux qui sont dans son voisinage. Quoi de plus fort que l'innocence, pour nous assurer cette protection d'en haut? Quoi de plus propre à faire descendre la grâce que ce parfum du baptême, émanant d'une âme dont la beauté est encore intacte ?

Il faudra une nécessité impérieuse, pour qu'un père en vienne à se séparer d'un tel bien. En consentant à le voir emporter loin de lui, il craindrait de fermer pour les siens la source la plus abondante des faveurs divines, et il sentirait aussi qu'il se prive

par là de ses joies les plus délicieuses et les plus pures.

N'avez-vous jamais vu un homme, penché sur un berceau, où il comtemple avec amour sa propre image et comme un dédoublement de sa vie? Dans ces traits à peine formés, il constate des ressemblances qui lui sont chères; il se voit refleurir, et avec lui, ses aïeux. Et déjà, dans ce passé qui ressuscite avec tant de grâces, il voudrait bien deviner le secret de l'avenir. Que de rêves séduisants! que de projets longuement caressés!

Oui, sans doute, jouissez du don qui vous est fait; souriez à ces horizons qui s'ouvrent, puisqu'il n'y a point encore de nuages pour obscurcir leur lumière et compromettre leur sérénité. Chaque soir, après une journée d'agitation, de travail et peut-être de luttes pénibles contre les choses et contre les hommes, votre plus douce récompense sera de venir vous asseoir auprès de cette couche enfantine, de regarder cette existence encore si frêle, à laquelle votre bonheur est suspendu, de contempler cette paix si suave

que les combats et les déceptions de la vie n'ont point encore troublée. Vous vous souviendrez alors que Dieu est là, qu'il habite sous cette fragile enveloppe et trouve ses délices dans ce cœur immaculé. Peut-être, poussé par un sentiment de foi, vous imiterez le père d'Origène; et découvrant cette poitrine, où le Saint-Esprit repose, vous la baiserez avec un profond respect, en faisant un acte d'adoration.

En même temps, vous entendrez ce grand avertissement : *Depositum custodi*[1], gardez fidèlement le dépôt. Ce que Dieu a de plus sacré, il l'a remis entre vos mains. Mieux vous en apprécierez la valeur, plus vous aurez un juste sentiment de l'honneur qui vous est accordé et de la responsabilité qui pèse désormais sur vous.

Mais l'amour a parlé assez haut et il n'est plus besoin d'autres oracles.

Qu'est-ce qui pourrait vous coûter désormais? Tout est transformé; le monde entier

1. I Tim., VI, 19.

a pris pour vous un autre aspect. Votre vie a son étoile, son but. Ce berceau contient à la fois et son explication, et sa loi, et sa lumière, et sa félicité. C'est de là que part le rayon qui l'éclaire. C'est de là que sort la force qui la soutient. Viennent les difficultés et les obstacles; le père bravera tout, parce qu'il est porté par une énergie supérieure; viennent les épreuves; il n'en est point de si dures, qu'il ne soit prêt à souffrir courageusement, pourvu qu'elles puissent profiter à celui qu'il aime.

Vous le voyez, Messieurs, la paternité est, par elle-même, une des plus grandes forces qui soient ici-bas. Elle suffirait à elle seule, pour nous rendre, en quelque sorte, invincibles. Remerciez Dieu de vous avoir jugés dignes de revêtir ce caractère. Travaillez tous les jours à répondre plus pleinement à la confiance qu'il vous témoigne, en vous associant de si près à son œuvre par excellence.

Devenus ses coopérateurs, dans la production de l'homme et dans la formation du chrétien, il faut poursuivre avec lui l'entreprise commencée, jusqu'à son complet achèvement.

Ces joies recueillies par vous dans la régénération de vos enfants sur les fonts du baptême, ne sont encore que des prémices. Il dépendra en partie de votre fidélité qu'elles se complètent et obtiennent leur perfection, quand le temps sera venu. Si la famille se félicite à bon droit d'avoir donné des enfants à l'Église et des frères à Jésus-Christ, combien ne sera-t-elle pas plus heureuse encore de fournir un jour des élus à la cité du ciel !

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

La première communion d'un enfant.

MESSIEURS,

Si la naissance d'un enfant répand une joie si douce parmi les membres de la famille; si sa régénération, dans le sacrement du baptême, remplit d'une nouvelle allégresse les parents chrétiens; que dirons-nous d'une autre fête et d'une autre solennité, qui excite d'ordinaire une émotion plus profonde encore et plus vive?

Il est un jour que l'on a coutume d'appeler le plus beau de la vie. Mérite-t-il seulement

ce titre pour l'adolescent qui y arrive; ou vérifie-t-il également cette dénomination par le bonheur qu'il apporte à un père et à une mère? Lorsque nous assistons, heureux témoins, à ce spectacle si touchant de la première communion, pouvons-nous facilement décider qui se réjouit davantage : ou ces jeunes enfants, qui montent à l'autel dans la simplicité de leur foi, dans la candeur de leur innocence; ou ces familles pleines de foi, qui se sentent fières de présenter au Dieu de l'Eucharistie des âmes préparées de longue main; et qui voient, dans les bénédictions de cette journée, un gage et une promesse de celles qu'elles espèrent pour le temps qui va suivre?

Ce moment fixe une date qu'on n'oubliera plus. C'est, dans l'histoire de la famille, un événement qui laisse après lui de vivants souvenirs. On peut le compter parmi ces rares éclaircies de la vie humaine, où un rayon du ciel perce les ténèbres et dissipe les sombres nuages. Sera-ce l'acheter trop cher que d'avoir accepté précédemment toute sorte d'angoisses et de sacrifices?

Messieurs, vous le savez par expérience, ce jour-là, un père qui pense comme nous, s'estime amplement dédommagé de toutes les peines qu'il a prises. Lors même que la naissance d'un enfant et les exigences de sa première éducation lui auraient occasionné les épreuves les plus douloureuses; la vue de ce qui s'accomplit dans cette mémorable circonstance, lui paraîtra une récompense surabondante de ses soucis et de ses travaux.

S'il ne restait encore bien des devoirs à remplir, s'il n'y avait pas, pour de longues années, une protection nécessaire à exercer; peut-être le chrétien, à qui vient d'être accordée cette immense consolation, chanterait-il déjà son *Nunc dimittis*, et serait-il tenté de ne rien demander de plus sur la terre.

Et de fait, quelles que puissent être les satisfactions que Dieu lui réserve, jamais il n'en goûtera de plus suave, ni de moins mélangée.

Aussi, Messieurs, il m'est doux de vous entretenir aujourd'hui de ce sujet. Je n'aurai point d'effort à faire pour vous le présenter dans sa grandeur et dans son caractère sym-

pathique. Un simple exposé des faits, un récit abrégé de ce qui se passe, au vu et su de tous, suffira pleinement pour nous montrer les trésors de joie renfermés dans cet acte religieux.

La première communion est un des sommets de la vie; nous jetterons d'abord un regard sur les avenues qui y conduisent; puis nous essayerons de gravir ces hauteurs et de contempler de là le vaste horizon qui se déploie.

I

En racontant les premières années du Sauveur, l'Évangile les résume en cette simple parole : *Puer crescebat et confortabatur* [1]. Quelle étude plus intéressante à faire que celle des développements progressifs d'une jeune âme dans cet âge si tendre ?

Le point de départ est dans la nuit; car

1. Luc,. II, 40.

nous débutons tous par un sommeil profond. Mais bientôt le réveil commence, et l'intelligence se dégage peu à peu de ses ombres.

C'est merveille de voir comment elle entre en possession d'elle-même, atteignant d'abord les objets extérieurs et matériels, puis arrivant bien vite à des notions plus relevées. Les choses religieuses surtout pénètrent avec une extrême facilité dans cet esprit, qui paraît encore si peu ouvert. On dirait que, malgré leur sublimité, elles ont pour sa faiblesse un attrait sympathique et des affinités spéciales. Les plus hauts mystères savent se proportionnner aux idées de l'enfant ; ils se mettent à sa portée, et lui arrivent sous des formes réduites, où ils se trouvent pourtant tout entiers, sans perdre aucun de leurs attributs essentiels. Dieu, la prière, le devoir sont déjà l'objet de cet enseignement élémentaire. Incapable de découvrir tout ce qui se cache sous ces grandes formules, l'âme enfantine en comprend néanmoins la signification; elle s'en fait une idée juste, qui devient la base de toute la formation morale. Dès cette pre-

16.

mière heure, les assises sont posées ; et ce qu'on bâtira plus tard, viendra nécessairement s'appuyer sur cette première pierre.

Suivre ces progrès, recueillir et diriger ces lueurs de l'aube naissante, c'est à la fois une des obligations du père de famille et le charme de sa vie.

Ai-je besoin, Messieurs, d'insister sur l'importance de cette instruction religieuse, qui va précéder la première communion ? Il est bien vrai que, vu l'âge de ceux à qui elle s'adresse, elle restera forcément restreinte, limitée. Elle rasera plutôt la terre qu'elle ne prendra l'essor ; elle s'enfermera en des explications simples, accessibles, sans pouvoir aspirer aux proportions d'un développement scientifique.

Et pourtant c'est elle qui formera le fond de ces connaissances indispensables, qu'on gardera toute sa vie.

S'il s'agit de l'enfant des champs, la seule initiation chrétienne qui lui sera donnée, consistera dans ces deux ou trois années de catéchisme, qui préparent le grand jour. A la

ville, Dieu merci, il n'en sera pas de même, du moins pour un certain nombre. Mais remarquez, s'il vous plaît, que ceux qui n'ont point gravé dans leur mémoire, à cette époque, la lettre de l'abrégé doctrinal, ne la sauront vraisemblablement jamais. Or, ne pas la retenir, c'est se condamner à n'avoir, pour toute la suite, que des notions inexactes, sans précision, sans fixité. Il y a là une lacune qui se comble difficilement. Le manque de clarté dans les leçons de la première heure, jettera de l'obscurité sur celles qui viendront après. La maison a été mal prise dans ses fondations; ou elle ne durera pas, ou du moins elle ne sera pas solide.

Le père de famille ne doit point se désintéresser de cette instruction, puisqu'elle est la plus nécessaire. A vrai dire, le catéchisme est la théologie des gens du monde. Plût à Dieu qu'on le possédât à fond! Quand même on n'aurait pas poussé plus loin l'étude des choses divines, on serait sûr au moins de ne pas errer grossièrement, en ce qui concerne les vérités capitales.

C'est tout le contraire qui arrive aujourd'hui. On se lance dans je ne sais quelles considérations qui se targuent de philosophie, et on ne connaît pas même les éléments de la religion. On raisonne à perte de vue sur les dogmes, dont on ignore la notion exacte ; on voudrait planer dans les hauteurs, tandis qu'on ne sait pas marcher dans la plaine sans faire les plus tristes chutes. Notre siècle est orgueilleux de ses conquêtes ; il a sans cesse à la bouche le nom de la science ; or, la science vraie, la science-mère, par laquelle il aurait fallu commencer, est précisément celle qui fait défaut. On ne l'a pas apprise ; et surtout on ne s'est pas donné la peine de la comprendre.

Les parents ont ici une immense responsabilité.

Ne dites pas : C'est l'affaire du prêtre. Sans vous, le prêtre ne peut rien. De vous dépend l'assiduité à ses leçons, l'attention qu'on y apporte, le zèle qu'on met à en profiter. Si l'enfant, rentrant chez lui, sent que les idées religieuses n'y sont pas en honneur ; s'il voit

qu'on est loin de leur donner la première place ; que l'enseignement chrétien n'est qu'une nécessité qu'on subit, une formalité à laquelle on se soumet ; sans aller jusque-là, si on néglige de s'en occuper, et si on ne le traite qu'avec indifférence ; comment voulez-vous que l'œuvre du catéchiste s'accomplisse avec succès? Quel goût, quelle ardeur ceux qui dépendent de vous, apporteront-ils à ces études? Ne rejetez pas la faute sur autrui. En toute hypothèse, il sera vrai de dire que, si cette formation échoue, c'est à vous, et à vous seuls, qu'il faudra s'en prendre.

En même temps que l'intelligence s'ouvre à la vérité chrétienne, la piété doit éclore et se développer au fond du cœur.

Un admirable instinct y a été déposé d'avance par le Saint-Esprit, comme une bonne semence jetée dans cette terre encore vierge; il suffira d'un rayon de soleil, pour la faire germer et produire une tige pleine de vie. Pour peu que la famille l'y excite, l'enfant priera comme spontanément; on le verra joindre ses petites mains et élever son regard

vers le ciel. Il comprendra aisément qu'il a là un Père, dont celui qu'il voit de ses yeux, n'est que l'image ; et quand on lui dira de s'adresser à lui soir et matin, il le fera sans crainte, sans respect humain, sans défaillance.

Quoi de beau, Messieurs, comme la prière de l'enfant ! Le voyez-vous, à cet âge si tendre, ployant ses genoux devant l'Éternel, murmurant des paroles sublimes, qui le dépassent de cent coudées, essayant de faire parvenir jusqu'au trône du Tout-Puissant, sa voix qui tremble encore et qui peut à peine articuler quelques syllabes ?

Et dire que Dieu est attentif ! Et savoir que le ciel tout entier écoute en silence cette louange, qu'il déclare parfaite, parce que les lèvres qui la prononcent, sont pures : *Ex ore infantium et lactentium, perfecisti laudem*[1] ! Vous aussi, Messieurs, admirez, respectez ; mais surtout favorisez de toutes vos forces l'éclosion de cette prière. Car, s'il est vrai qu'elle soit instinctive et presque spontanée,

1. Ps. VIII, 3.

elle rencontre pourtant, dans la nature de l'enfant, des obstacles nombreux.

Elle lui coûte, parce qu'elle demande une attention dont il est peu capable. Il la délaisserait volontiers, pour courir à ses amusements et à ses plaisirs. Je sais que, dans les premières années, ce sera plutôt le rôle de la mère de présider à ces exercices; et cependant je ne puis croire que vous consentiez à y rester complétement étrangers. Il y a une telle puissance dans votre exemple! Si vos fils voient celui qu'ils respectent et qu'ils aiment, tomber à genoux; dans l'attitude du recueillement et du respect; comme ils se feront une haute idée de la majesté invisible, à laquelle s'adresse le culte domestique! Comme ils se sentiront encouragés eux-mêmes et fortifiés dans les témoignages de leur foi!

Supposez, au contraire, qu'ils n'aient jamais été témoins de ces actes religieux; ne viendra-t-il point un jour, où ils se demanderont pourquoi on exige d'eux ce qu'ils n'ont jamais remarqué dans l'ordre du jour paternel?

Vous dirai-je l'inquiétude d'une mère pieuse, lorsque, arrivés à l'âge de la réflexion, ses fils vont s'apercevoir que leur père ne prie pas ? Que de précautions pour céler le fatal secret ! que de louables artifices pour donner le change et éviter une révélation qui, malgré tout, paraît inévitable !

Rien de semblable à redouter chez vous, Messieurs ; et il faut vous en féliciter hautement. Nous savons, par notre expérience personnelle, de quel poids est pour chacun cette influence qu'il a trouvée à son foyer. La foi d'un père constitue, en quelque sorte, un témoignage de crédibilité plus efficace que tous les autres. Dans certains moments d'hésitation, de doute, au milieu des assauts livrés à nos convictions par un siècle incrédule, ce seul souvenir suffira souvent pour nous maintenir dans la voie droite, ou nous y ramener, si nous l'avions abandonnée momentanément. Il est dans la vie des heures troublées, où les autres preuves n'auraient plus de puissance ; celle-là leur rendra toute leur valeur, et c'est elle qui en assurera le triomphe.

Avec l'éveil de la raison, on a vu commencer dans l'enfant l'exercice de la liberté, et par conséquent aussi, ses déviations.

L'ivraie a paru au milieu du bon grain. Les défauts ont levé la tête ; quelques-uns se sont fait une place plus large ; et l'on a déjà pu constater quel serait le vice dominant du caractère. Chez celui-ci, la vivacité ; chez un autre, l'étourderie ; dans un grand nombre, l'entêtement, l'obstination , l'esprit d'insubordination et d'indépendance ; en quelques-uns, la mollesse, l'horreur du travail et de toute contrainte.

La parenté, je l'espère, n'aura pas été sans combattre ces tendances funestes. L'a-t-elle fait avec succès ? Pas toujours. L'enfant était si jeune ! On fermait les yeux sur une foule de manquements. On aurait craint de lui trop demander ; on mettait tout au compte d'une légèreté bien naturelle à cette période de la vie.

Voici du moins le moment favorable. A mesure que les perspectives du grand acte qui va s'accomplir, deviennent plus pro-

chaines, on est en droit d'attendre, d'exiger davantage. Comment ne pas insister sur la réforme morale, qui en est le préliminaire obligé? Comment ne pas rappeler fréquemment à l'enfant les conditions de pureté, de générosité, qu'il faut réunir en soi, pour aller au-devant de Celui qui est la sainteté par essence?

Hélas! Messieurs, nous serons forcés de le reconnaître, il y aura peut-être déjà eu bien des ravages opérés dans ces jeunes âmes. Le mal est précoce; on a beau se flatter de lui avoir fermé toutes les avenues, il pénètre par des voies secrètes, auxquelles on n'avait pas songé; il sait au besoin se frayer des routes souterraines et invisibles, contre lesquelles la surveillance même la plus active, est forcée de se déclarer impuissante.

Quoi qu'on fasse d'ailleurs, il est des portes qu'on ne peut murer entièrement. La curiosité, un instinct inné d'imitation, l'amour du plaisir et l'attrait de l'inconnu sont, au fond de ces natures vives et candides, comme

un appel adressé de loin à toutes les expérimentations dangereuses. Que les occasions se produisent au dehors, elles sont sûres de nouer au dedans certaines intelligences, capables de livrer la place qu'il importait tant de ne pas laisser prendre.

Aussi le grand art des parents est d'écarter à tout prix ces rencontres malheureuses.

Je me demande parfois, Messieurs, si le bras du Seigneur est raccourci, et s'il ne se trouve plus parmi nous de ces naissances, prévenues d'une grâce spéciale, comme celles d'un Stanislas ou d'un Berchmans. Qu'est-ce que Dieu ne ferait pas un jour de vos enfants, s'ils gardaient, sans aucune diminution, l'innocence parfaite de leurs débuts ? Le malheur est que cette fleur, si belle et si pure, ne conserve presque jamais toute sa fraîcheur ; que le plus souvent elle ne tarde pas à se dessécher et à se flétrir.

Et quand il en est ainsi, à qui la faute? Est-ce l'enfance, est-ce la parenté qui est ici le vrai coupable ? Ou plutôt toutes les deux ne méritent-elles pas d'être sévèrement

reprises; l'une, parce qu'elle a cédé à des entraînements défendus, l'autre, parce qu'elle n'a su ni prévoir, ni prémunir? Et s'il y a dans la gravité des fautes une différence, ne faut-il pas la mettre surtout au compte de ceux que la maturité de l'âge, et la pleine conscience de leur devoir devaient rendre mille fois plus vigilants et plus attentifs?

A mesure que les approches du sacrement se font sentir, à la douce allégresse qu'elles apportent, se mêlent de justes préoccupations et des craintes qui ne sont que trop justifiées. L'enfant paraîtra-t-il à la table sainte avec cette robe immaculée, dont il avait été revêtu au jour de sa première régénération? S'il pouvait la présenter nette de toute souillure, quelle supériorité, sur les autres convives, ne lui donnerait pas ce vêtement glorieux? Les âmes demeurées intactes exhalent un arôme plus exquis. Elles ont un charme qui n'appartient qu'à elles, et exercent une séduction à laquelle Dieu lui-même ne sait pas résister.

O vous, qui connaissez la valeur de ce trésor, que ne ferez-vous pas pour l'assurer à ceux que vous aimez le plus sur la terre? Sans doute, s'il le fallait, vous céderiez tout le reste pour leur en assurer la possession. N'écoutez donc pas ces discours du monde, qui en ignore le prix; n'acceptez pas, pour vos jeunes enfants, ces invitations prématurées, qui n'ont d'autre résultat que de le compromettre.

C'est à l'ombre de la famille, c'est par un choix sévère de sociétés, d'amusements, c'est par une vigilance continuelle et sans relâche, que vous pouvez espérer de préserver cette perle si rare; heureux, si à l'heure marquée, vous pouvez l'offrir dans tout son éclat, à Celui que l'Évangile nous montre courant à sa recherche, et se sacrifiant lui-même pour l'acquérir, après avoir sacrifié tout le reste!

Mais il faut entrer dans le détail de certaines préparations plus immédiates, où les parents ne peuvent manquer de prendre eux-mêmes une grande part.

II

La date solennelle a été fixée depuis longtemps. La famille chrétienne ne la verra point arriver, sans redoubler de soins, pour écarter de l'enfant tout ce qui serait de nature à troubler son recueillement et sa paix.

Sous cette influence bénie, la prière deviendra plus fervente ; le futur convive de Jésus-Christ comprendra qu'un amour sincère et pratique peut seul lui donner le droit de s'asseoir à la table divine. Quelques victoires remportées sur ses penchants naturels, quelques légers sacrifices, en proportion avec son âge et sa faiblesse, composeront le bouquet aromatique, qu'il lui convient de porter au saint autel, et dont les Anges aimeront à respirer le parfum.

Viennent ces jours imposants que l'on appelle la *retraite ;* sorte de vestibule sacré, par lequel on entre dans le sanctuaire, où se consommera le mystère de l'ineffable dilection,

Au sortir de chaque exercice pieux, lorsque l'enfant revient à son foyer et rentre sous la surveillance paternelle, de grâce, qu'il n'y rencontre pas la dissipation, l'esprit mondain, qui effaceraient, en un instant, toutes les bonnes impressions qu'il a reçues. Le temps est aux idées sérieuses, non au plaisir, non aux distractions profanes. L'action qui se prépare, n'est point dans la vie de la famille un simple hors-d'œuvre, un accident sans conséquence ; c'est, au contraire, un fait qui prime les autres, un véritable événement, vers lequel le reste doit converger. On le considérera comme tel ; et toutes choses seront ordonnées pour qu'il puisse s'accomplir dans les conditions les plus favorables.

Voici d'ailleurs des scènes touchantes, où les parents vont avoir leur rôle.

Quand le Ciel lui-même a consenti à faire descendre son pardon, il est bien juste que la famille oublie aussi les fautes et les négligences d'autrefois. De là, Messieurs, un usage qui ne vous est point inconnu, et un moment que vous avez toujours trouvé pathétique.

La veille du jour où l'enfant doit recevoir son Dieu, on lui rappelle qu'une ère nouvelle se levant désormais pour lui, son passé lui impose le devoir de s'humilier devant son père et sa mère, en les priant de ne plus se souvenir de ses torts.

Le cérémonial diffère selon les lieux et les personnes. Tantôt la scène est privée, tantôt elle est publique. Ici, c'est dans le secret de la maison que tout se passe ; là, c'est à l'église et tous ensemble, que les parents sont convoqués. La forme n'a qu'une importance secondaire ; mais l'acte en lui-même est du plus grand intérêt et de la plus haute moralité. Qu'y faut-il voir, en effet, sinon une reconnaissance, en quelque sorte officielle, de l'autorité divine, dont les parents sont dépositaires? Si l'enfant la confesse et s'abaisse devant elle, eux-mêmes, de leur côté, sont ramenés à ce grand principe. L'impression produite en cette circonstance, se gravera profondément dans les âmes ; d'une part, elle commandera l'obéissance ; de l'autre, elle rappellera des devoirs sacrés.

C'est une transformation de cette jeune existence. La période de la vie inconsciente, à qui l'on pardonne tout, est fermée ; voici que s'ouvre celle de la responsabilité personnelle, accompagnée d'une possession plus pleine de la liberté et de l'intelligence.

En outre, les parents, comme nous l'avons dit bien des fois, exercent à leur foyer une sorte de sacerdoce. Quand sera-t-il plus à propos d'en faire usage, que dans cette circonstance?

L'enfant est absous, c'est vrai ; mais il a besoin d'être béni ; et aucune autre main, pas même celle du prêtre, ne peut remplacer, dans ce moment solennel, la main que son père et sa mère vont étendre sur lui. Avant de l'envoyer vers la majesté douce et terrible qui l'a invité, ne refusez pas de le munir de cette force. Aussi bien, le vêtement nouveau que vous lui destinez, est déjà prêt; celui de la grâce lui a été conféré par le sacrement de la réconciliation ; joignez-y encore cette tunique nuptiale, que vous allez lui tisser, en quelque sorte, vous-même. Aux bénédictions du lieu

saint, ajoutez celles du sanctuaire domestique; comblé de toutes ces faveurs, il ira avec plus de confiance prendre sa place au festin de l'Agneau, où déjà on l'attend et on l'appelle.

III

Le grand jour! C'est le nom propre de cette fête. Elle le mérite, soit par rapport à l'enfant soit pour la famille entière. Comparée à toutes les solennités du foyer, c'est elle qui aura l'avantage. La joie des autres est presque toujours mêlée de quelques soucis, assombrie par quelques nuages; celle-ci est sans ombres, elle est immaculée. A moins peut-être qu'un de ceux qui y sont le plus intéressés, n'y veuille avoir qu'une part incomplète.

Disons-le, Messieurs, si le bonheur de l'enfant, à cette heure bénie, pouvait être mélangé de quelque tristesse, ce serait à raison d'une comparaison pénible, qui ne manquerait pas de s'élever dans son esprit.

Ses amis, en allant à l'autel, auront à leurs côtés les auteurs de leurs jours, et lui s'y trouverait seul; il n'y verrait point son père! il lui serait interdit de se confondre avec lui dans une même foi, dans un même acte d'amour! Ah! je me tais, car ce n'est point de vous que viendra jamais ce sujet d'affliction. D'ailleurs l'époque dont je parle, est douée d'une puissance admirable, pour ramener au Christ ceux mêmes qui s'en étaient éloignés. Ce que la Pâque chrétienne n'avait pu faire, la première communion d'un enfant l'accomplira; et avec la fête propre à ce jour, les Anges en célébreront une autre, à laquelle le ciel est encore plus sensible.

En vérité, Messieurs, qui pourrait résister aux émotions d'une si touchante cérémonie? Ce temple resplendissant de lumières, ces ministres de Dieu revêtus de leurs plus beaux ornements, ces chants, ces cantiques, ces longues files d'enfants modestes et de jeunes filles voilées; leur silence, leur attitude recueillie, au milieu de ces familles, qui forment autour d'eux une vaste couronne; les

paroles brûlantes du pasteur, du père commun, qui montre le sacrement de la suprême charité et va bientôt le distribuer à cette multitude ; en faut-il davantage pour remuer profondément les cœurs ? Ne dirait-on pas déjà une scène du ciel, avec les Anges pour acteurs, et leurs divines harmonies pour accompagnement sublime ?

Je l'ai vu, ce spectacle, au cœur de notre Paris, pendant les plus tristes jours de cette anarchie sanglante, qu'on a nommée la *Commune*.

A la porte même du temple, c'était l'insurrection féroce, la guerre civile, hideuse, acharnée, avec ses formidables engins de résistance. Et quand vous franchissiez le seuil, c'était la religion, toujours la même et ne sachant que bénir, avec ses enfants vêtus de blanc, qui remplissaient une vaste nef, avec cette foule, accourue comme de coutume, parce que le peuple, quoi qu'on dise, tient encore à la foi par le fond même de ses entrailles ; jamais peut-être le ciel et l'enfer ne s'étaient vus de si près ; jamais on n'avait

pu mesurer, à si peu d'intervalle, l'œuvre de la haine et l'œuvre de l'amour.

Lorsque les mystères sacrés sont arrivés à leur consommation, le Dieu de l'Eucharistie se donne, pour la première fois, à ces jeunes âmes, alors dans tout l'éclat de leur beauté surnaturelle.

Approchez sans crainte, heureux convives. Avancez, enfants du Seigneur, sous les yeux de vos familles émues, avec la protection de vos amis du ciel et les applaudissements de vos amis de la terre. O mère, vous avez bien raison d'être joyeuse; ô père, c'est à juste titre que vous sentez votre cœur tressaillir. Des larmes coulent de toute part, mais ces larmes n'ont rien d'amer, elles sont au contraire toutes chaudes de bonheur.

Les cérémonies saintes étant terminées, on remporte chez soi cette allégresse; on va en faire part à ceux qui n'ont pu venir. De grâce, Messieurs, qu'une trop grande distraction d'esprit ne commence pas déjà à disputer à Dieu une partie de ce qui lui est dû. Toutes les parcelles de ce jour sont précieuses; et

chacune des heures qui le composent, doit laisser après elle son souvenir.

Le soir, on reviendra au temple. Ce sera le triomphe de la reconnaissance.

Il semble que, dans cette seconde partie de la fête, les chants soient plus animés, les transports plus vifs, la procession plus belle et plus brillante. Entendez-vous ce serment solennel? Non contents de le formuler tous ensemble à haute voix, ils viennent tour à tour le prêter, la main sur l'Évangile.

Puis on est à genoux aux pieds de Marie. La Mère qui est au ciel, gardera les promesses faites à son divin Fils, et se rendra garante de leur accomplissement.

Messieurs, nous vivons dans un siècle incrédule, hostile à tout ce qui est religieux, où il ne manque pas de voix qui s'élèvent pour condamner les vieux usages chrétiens. Nos pratiques, nos solennités, nos réunions pieuses, rien ne trouve grâce devant ces esprits secs et froids, que n'intéressent plus les choses élevées, depuis qu'ils se sont laissés

absorber exclusivement par les jouissances ou les spéculations matérielles.

Eh bien, je le demande, s'il fallait retrancher de la vie ces dates mémorables, que la religion consacre; s'il fallait décidément renoncer à ces beaux jours, qu'elle seule est capable de faire luire, n'est-ce pas à la famille qu'on enlèverait ses meilleures joies? N'y perdrait-elle pas ses émotions les plus douces, comme ses souvenirs les plus chers?

Que dis-je? Où seraient son point d'appui et son principal levier, dans l'œuvre toujours difficile de l'éducation, si les perspectives du sacrement n'étaient plus là, pour faciliter les réformes morales, que l'on demande et que l'on espère?

Je me place à un point de vue purement humain, où doivent être en état de se mettre ceux-là mêmes qui ne partagent pas nos convictions, et ne fréquentent pas nos assemblées. Quant à nous qui voyons, dans la première communion de nos enfants, tout autre chose qu'une cérémonie ou une démonstration extérieure, lorsque nous ne voulons pas qu'on

touche à cette institution sainte, nous sommes encore plus pleinement dans notre droit; c'est notre bien que nous défendons, ce sont les consolations les plus vraies de notre existence ici-bas, que nous revendiquons contre d'injustes agresseurs.

Eh! quoi! dirons-nous à ces hommes impies, trouvez-vous donc que la vie humaine n'ait pas assez d'amertumes, pour lui disputer ce peu de bonheur qui peut lui être accordé? Nous envierez-vous jusqu'à ce rayon de joie, qui brille un instant à travers nos tristesses? Viendrez-vous arracher, des mains de nos enfants, ce pain délicieux, où, comme parlent nos saintes Écritures, ils goûtent à la fois toute sorte de suavité?

Vous me dites : Ce n'est qu'un jour, qui passe rapidement comme tous les autres.

Il est vrai, mais sa mémoire demeure. Si ces heures en elles-mêmes sont fugitives, elles produisent souvent dans les âmes des impressions qui ne s'effacent plus.

Certes, je ne prétends pas que tous ceux qui les auront ressenties, en remporteront,

pour l'avenir, un privilége d'impeccabilité. Ce serait compter sans la faiblesse humaine, ce serait ignorer totalement les conditions difficiles, qui nous sont faites dans notre carrière mortelle. Non, même parmi les chrétiens, la vertu qui se conserve intacte ne sera jamais qu'une exception. Le grand nombre n'échappera pas à ces tristes alternatives, où le bien et le mal se succèdent; plusieurs, — et même de ceux qui ont été plus fervents à l'origine, — déserteront l'autel et le sacrement qui avaient réjoui leur jeunesse.

Les influences de la première communion sommeillent alors profondément; on dirait même qu'elles sont complétement éteintes. Et pourtant qui ne sait qu'elles peuvent se réveiller un jour? N'en désespérons jamais, Messieurs, lors même que tout semblerait perdu, et quand la dernière heure serait près de sonner.

Des âmes endurcies, qui avaient résisté à tout le reste, se sentent bien souvent vaincues, quand on arrive à faire parler ces échos

lointains. Toutes les autres exhortations les ont trouvées insensibles. Le pécheur n'a cédé ni à la crainte, ni à l'amour; il a regardé d'un œil indifférent, et ces espérances qu'on lui propose, et les horizons effrayants qu'on lui fait entrevoir; la vue du prêtre, celle du crucifix, bien loin d'exciter en lui le désir du pardon, n'ont provoqué peut-être qu'un sentiment de répugnance ou de haine. Une seule corde n'avait point encore été touchée. Lorsqu'on se hasarde à la faire vibrer au fond de ce cœur, on sent bien vite, à l'émotion qui se produit, que là enfin sera le salut.

Souvenirs bénis du banquet eucharistique, ce n'est point en vain qu'on vous évoque, au moment suprême. Avec vous se relèvent tant d'heureuses impressions qu'on croyait mortes, tant de leçons du premier âge, qu'on regardait comme à jamais effacées? La grâce aidant, les extrémités de la vie se rapprocheront, la chaîne depuis longtemps rompue se renouera; et l'anneau qu'il aura fallu saisir, our y rattacher tous les autres, est celui-là

même sur lequel le sacrement a laissé sa trace.

Vous le voyez, c'est avec raison que l'Église entoure ce grand acte de ses principales sollicitudes. C'est avec justice que les familles chrétiennes y apportent toutes les préparations, que peut suggérer une ingénieuse tendresse. C'est enfin avec vérité que l'on va répétant parmi nous, comme une sorte de maxime, qu'une première communion bien faite, est pour l'homme un gage de prédestination presque certaine.

Continuez donc, Messieurs, à considérer cet intérêt de vos enfants comme le premier de tous. Travaillez de toutes vos forces à stimuler le zèle de ceux qui vous prêtent leur concours, pour le succès de cette grande entreprise. Quelque soin qu'y apporte le prêtre, ne vous en reposez pas entièrement sur lui; ou plutôt rappelez-vous qu'à côté de son action, il y a la vôtre; la vôtre, nécessaire pour soutenir la sienne; la vôtre, qui est essentiellement personnelle, et dont vous ne pouvez vous décharger sur autrui.

Si vous vous êtes montrés véritablement pères, dans les longs jours de la première enfance, voici le moment de justifier encore bien plus complétement ce beau titre, puisque vous touchez à l'heure décisive. Après avoir été les coopérateurs de la Providence, pour donner de nouveaux membres à l'humanité, de nouveaux enfants à l'Église ; soyez maintenant les coopérateurs de Jésus-Christ, pour ouvrir ces jeunes âmes à sa grâce, pour assurer en elles son règne, non-seulement un jour, mais, autant qu'il dépendra de vous, pendant l'éternité.

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

Les réunions de famille.

MESSIEURS,

La vie de famille a, comme toutes les autres, son cours régulier et ordinaire. Les jours, en se succédant, lui apportent les mêmes préoccupations, les mêmes travaux, les mêmes délassements; et, sauf des nuances accidentelles, la même distribution du temps et des heures.

Cette répétition d'actes semblables finirait par engendrer une véritable lassitude, si elle n'était interrompue çà et là par des journées

qui tranchent sur les autres et viennent en briser la monotonie. Le repos plus complet, à des intervalles périodiques, est une nécessité de la nature, reconnue, sanctionnée par la loi de Dieu.

Mais le repos, pour l'homme, n'est pas la simple cessation de son labeur; il lui faut autre chose, ainsi que nous le dirons bientôt, pour le distraire et pour réparer ses forces. Et lors même que ses membres ou son esprit pourraient se passer de cette détente, il est d'autres besoins non moins impérieux, qui nous feraient encore une loi d'y avoir recours, du moins en certaines occasions et à certains anniversaires.

Pourquoi, Messieurs, des jours de fête?

Point de religion qui n'ait les siennes, auxquelles elle convoque tous ses adhérents; point de société qui n'en célèbre, à sa façon, tantôt publiquement, tantôt par groupes privés; fêtes générales et fêtes locales, fêtes militaires et fêtes civiles, fêtes agricoles, industrielles, navales... nous n'en finirions pas, s'il fallait parcourir toute la nomenclature de

ces diverses convocations. On en pourra critiquer le programme, on n'en niera pas l'utilité; on leur reprochera justement leurs abus, on n'en saurait proscrire absolument l'institution prise en elle-même; tant il semble impossible qu'elles ne naissent pas, pour ainsi dire spontanément, qu'elles ne sortent pas toutes seules du développement que prennent les formes variées de l'activité humaine!

S'il en est ainsi, comment le foyer n'aurait-il pas, lui aussi, ses solennités? La famille a-t-elle jamais pu exister sans elles? Comprendrait-on qu'elle eût vécu, grandi, qu'elle se fût étendue et multipliée, sans avoir jamais éprouvé le besoin de rassembler ses membres, de se réjouir avec eux, de célébrer en commun son bonheur, de consacrer, par des démonstrations joyeuses, les dates principales qui se rattachent à son histoire?

Ce n'est point seulement de ces fêtes proprement dites que je désire aujourd'hui vous entretenir; nous étendrons le cadre, et nous y ferons entrer tout ce qu'on a coutume d'appeler les réunions de famille.

N'est-ce pas là, en effet, que nous avons chance de trouver les joies du foyer, dans leur épanouissement complet? Mais ces joies elles-mêmes ont leur législation; elles sont soumises, comme tout le reste, aux règles si saintes que la religion nous révèle.

Pour procéder avec ordre, nous rappellerons d'abord quelles sont les occasions et quelle est la nature des réunions de famille; puis nous chercherons à comprendre et leur portée, et leurs écueils.

I

Ce qu'on célébrait autrefois pour chacun, c'était son jour de naissance, *dies natalis*; l'anniversaire de son entrée dans le monde amenait des félicitations et des réjouissances.

Sans détruire cet usage si naturel, le christianisme l'a modifié de la manière la plus heureuse. Aujourd'hui le véritable jour de fête, c'est celui du patron, c'est-à-dire de ce saint

ou de ce bienheureux, dont on a reçu le nom au baptême. Comme si on était en quelque sorte identifié avec lui; comme si tout était devenu commun entre les enfants de l'Église, et ceux qu'elle leur a assignés comme protecteurs. Le père, la mère ont ainsi dans l'année une date spéciale, que leurs enfants n'oublieront pas, où ils tiendront à leur témoigner, plus encore que de coutume, leurs sentiments d'amour et de reconnaissance.

En outre, la famille n'aura-t-elle pas ses souvenirs?

Nous lisons que la mère du Sauveur enregistrait fidèlement, dans sa mémoire, tout ce qui s'était accompli pour elle et pour son divin Fils, y revenant fréquemment par la pensée et glorifiant de tout le Père Céleste[1]. Cette mémoire du cœur ne saurait faire défaut aux époux chrétiens; et les bienfaits de Dieu restent attachés, dans leur esprit, aux heures bénies qui les leur ont apportés. Le jour de leur mariage, celui de la naissance d'un enfant,

1. Luc., II, 19.

plus tard la date de sa première communion et tant d'autres : voilà des époques pleines de grâce, qui n'ont pu passer sur nous sans laisser après elles comme une trace lumineuse. Cette trace, on la retrouve périodiquement; chaque année elle reparaît de nouveau, provoquant un redoublement d'allégresse et de reconnaissance.

La famille a aussi ses petits événements. C'est l'arrivée d'un de ses membres, qui en était éloigné. Ce sont les vacances de jeunes gens, quand la période annuelle du travail est révolue. Ce sont des visites de parents ou d'amis; sans compter mille autres circonstances, dont l'intervention peut donner lieu à quelques réunions intimes.

Dans les mœurs pastorales des patriarches, les travaux champêtres fournissaient de ces occasions, et nous voyons que les princes eux-mêmes ne les dédaignaient pas. Ce fut à l'époque de la tonte des brebis, qu'Absalon donna à ses frères ce magnifique repas, dont l'issue devait être tragique et ensanglantée. Les moissons, la vendange nous font voir en-

core quelques usages semblables, chez ceux qui conservent les traditions de la vie agricole.

Pour les maisons chrétiennes, les fêtes religieuses étaient toujours, autrefois, des fêtes de famille. De là vient que, chez les peuples protestants, ces grandes dates liturgiques, qui ne parlent peut-être plus à la foi, parlent encore hautement aux affections domestiques. Les réunions qui se célèbrent chaque année, lorsque reviennent ces mémorables jours, ne contribuent pas médiocrement à maintenir parmi eux cet amour du foyer, qu'on a raison de nous citer comme modèle.

De fait, rien n'est plus conforme à l'Évangile que d'allier étroitement le culte de Dieu et celui de la parenté. Les mêmes anniversaires, qui sont consacrés à l'un, sont aussi un moyen puissant de satisfaire à ce que l'autre demande. L'esprit de famille et l'esprit chrétien se tiennent étroitement unis; et si celui-ci vient à décliner, il est rare que le premier n'en ressente pas le contre-coup. Vous ne pouvez donc mieux faire que de les

rapprocher de plus en plus, en mêlant, pour ainsi dire, leurs joies, en rendant leurs solennités communes.

Enfin, il y a des foyers où l'on a soin d'entretenir des réunions périodiques. A un jour marqué dans la semaine, tous s'assemblent autour du père ou de l'aïeul; et l'on voit ainsi plusieurs générations représentées autour de la même table. Usage digne de respect, qui remonte sans doute aux premiers jours de l'histoire.

Nos Saints Livres nous parlent d'une famille modèle, perdue au milieu de l'idolâtrie, mais qui adorait le Dieu véritable. Les frères et les sœurs, au nombre de sept, s'invitaient mutuellement à rompre ensemble le pain, et avaient leur tour pour recevoir; et quand le cycle de ces agapes fraternelles était révolu, le père attentif au bien de tous, offrait dès l'aurore un sacrifice pour chacun, afin d'expier les fautes qui auraient pu leur échapper; *Il envoyait vers eux*, dit le texte sacré, *et il les purifiait de leurs souillures*[1].

1. Cumque in orbem transissent dies convivii, mittebat

Quelle pratique touchante ! et comme elle nous montre en acte ce quasi-sacerdoce de la paternité, dont j'ai eu si souvent l'occasion de vous entretenir ! C'est que nulle part il n'a plus de raisons de s'exercer, que dans ces doux et féconds rassemblements des membres de la société domestique autour de leur chef.

La table de famille a un caractère particulier de sainteté, dont plusieurs ne se doutent guère.

Vous savez, Messieurs, que, selon l'ordre de la nature, qui est en même temps celui de la Providence, les repas sont généralement un moyen de rapprochement entre les hommes. S'être assis à la même table, avoir pris part au même banquet, n'est-ce pas un signe de concorde, d'amitié et de paix ? Plus que partout ailleurs, les dissensions nous choquent, quand elles s'élèvent entre les convives ; et le Psalmiste, parlant au nom du Sauveur, se sert de ce contraste pour faire

ad eos Job et sanctificabat illos, consurgensque diluculo offerebat holocausta pro singulis. (Job., I, 5.)

ressortir tout ce qu'il y a d'infâme dans la trahison de Juda : *Celui qui mangeait à mes côtés, a ourdi des trames perfides pour me perdre*[1].

Jésus-Christ a honoré la table de l'homme, en s'y asseyant avec ses disciples, il l'a transformée, pour ainsi dire, en un instrument d'apostolat pour convertir les pécheurs ; il l'a consacrée encore davantage, en y opérant les plus grandes merveilles. A quiconque serait tenté de l'oublier, il suffirait de citer ces pages évangéliques, qui nous rappellent Cana, le Cénacle et le festin de Béthanie.

On ne l'a point perdu de vue dans ces grandes familles, qui se nomment les communautés religieuses. Et pourquoi ne vous proposerais-je pas leur exemple, puisque, à tant d'égards, elles peuvent vous servir de type ?

Si vous visitez un monastère, vous remarquerez qu'entre tous les lieux réguliers, le réfectoire occupe une place considérable.

1. Qui edebat panes meos, magnificavit super me supplantationem. (Ps. XL, 10.)

Après l'église et le chapitre, c'est à lui qu'appartient le principal honneur. Le silence s'y observe d'une manière plus rigide. La tenue y doit être plus grave, plus modeste. C'est une sorte de sanctuaire, où la voix de la prière se fait entendre, où l'action de grâces est, en quelque sorte, en permanence. Aussi les arts se plaisaient-ils autrefois à l'embellir; outre les formes monumentales qu'ils lui avaient données, ils en revêtaient les murailles de remarquables boiseries et de fresques magnifiques, afin d'imprimer à tous un religieux respect.

C'est quelque chose de cet esprit, qu'il faudrait adopter dans vos maisons particulières. La salle destinée aux repas journaliers, doit avoir pour tous je ne sais quoi de saint. N'est-ce pas là qu'on se rencontre à des heures marquées; là, j'aime à le croire, qu'on invoque ensemble le nom du Seigneur; là que l'on participe avec reconnaissance à ses bienfaits; là qu'on accueille les amis et, à certains jours, les personnes avec qui l'on entretient des relations plus étroites?

De bonne heure, vous inspirerez ce sentiment à vos enfants. Vous demanderez d'eux une attitude digne de vous, digne de la table de famille à laquelle ils sont admis. C'est un honneur pour eux de s'y asseoir à vos côtés; que cet honneur soit acheté par la décence de leur maintien, et cela dès le plus bas âge. Ne souffrez donc rien qui dépare la beauté de ces réunions, rien qui soit en désaccord avec la sainteté de ce cénacle de la vie domestique. Il importe, en effet, qu'on s'en fasse une haute idée, que l'on conservera plus tard, et qui en écartera toute profanation. Soit que vous mangiez, dit saint Paul, soit que vous buviez, que vos actes aient toujours comme but la gloire du Seigneur; *Sive manducatis, sive bibitis... omnia in gloriam Dei facite*[1].

Faut-il vous parler de la place que chacun doit occuper au repas de famille ?

Pourquoi pas, puisque l'Apôtre recommande aux chrétiens d'établir l'ordre le plus

1. I Cor., x, 31.

exact dans tout ce qu'ils font[1] ? En nous dépeignant la maison de ceux qui craignent le Seigneur, le Prophète-Roi nous montre leurs enfants rangés autour de leur table, avec la même symétrie, que les plants d'oliviers sont alignés dans la pépinière où on les cultive[2]. Ces détails peuvent paraître minutieux, ils n'en contribuent pas moins à l'entente fraternelle et à la bonne harmonie.

C'est aux aînés qu'appartient de droit la préséance. Après eux, les autres viennent selon la hiérarchie des années, sans qu'on puisse remarquer, de la part des parents, aucune partialité, aucune préférence capricieuse. Y eût-il quelque sujet de plainte contre un des jeunes gens qui sont là, du moment qu'il est admis, c'est sans doute qu'il est pardonné ; et dès lors comment faire peser sur lui, en présence de tous, une sorte de déchéance ou d'excommunication morale ? Absalon, le meurtrier

1. Omnia... honeste et secundum ordinem fiant. (I Cor., xiv, 40.)

2. Filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ. (Ps. cxxvii, 3.)

de son frère, avait lui-même repris sa place, lorsque l'indulgence paternelle l'eut rappelé de son exil. Heureux, s'il avait profité de cette réhabilitation, pour vivre en paix avec les siens, et si son ambition dévorante ne l'eût précipité à sa ruine!

Je ne sais si je m'abuse; il me semble voir, dans ces touchantes réunions de la famille, comme un souvenir lointain de la Pâque.

Ne pourrait-on pas dire que ce pain, offert par chacun de vous à ses enfants, n'est qu'un symbole extérieur, tandis qu'en réalité, ce que le père désire donner, c'est lui-même? S'immoler pour le bien de tous, mettre à leur service non-seulement ses veilles et son labeur, mais sa personne tout entière, tel est le vœu secret de son cœur; et telle est aussi la signification de cette scène pathétique, ménagée par le patriarche chrétien.

Au sortir de cette communion des âmes, on se sentira fortifié contre les accidents de la vie, rasséréné dans les peines et dans les tristesses, qui en sont inséparables. Prophète divin, vous avez raison de le dire : il est

bon, il est souverainement agréable, pour des frères, de se retrouver et de se grouper ensemble sous le toit paternel : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*[1].

II

La portée de ces fêtes intimes, au point de vue moral, est immense ; et il nous importe, Messieurs, d'en constater ici quelques effets.

Le premier, le plus considérable peut-être, sera d'attacher de plus en plus les enfants à leur foyer.

Toute leur vie, ils conserveront un souvenir plein de charme, de ce qui a fait le bonheur de leurs jeunes années. Obligés de s'éloigner à leur tour, et d'aller fonder ailleurs une nouvelle famille, ils auront emporté avec eux l'arôme de leurs joies enfantines; ils aimeront à se rappeler ces douces soirées, où tous étaient si à l'aise et si heureux.

1 Ps. CXXXII, 1.

Comparant ce qu'ils trouvaient chez eux, avec ce qu'ils rencontrent au dehors, ils sentiront encore davantage le prix des avantages qui leur étaient échus.

Somme toute, la demeure paternelle leur a démontré la supériorité de ces plaisirs inoffensifs, où le cœur a tant de part, sur les jouissances creuses et agitées que fournit le monde. Elle a été pour eux une révélation des joies domestiques. Et parce qu'ils en ont savouré la suavité, c'est elle qu'ils chercheront à retrouver plus tard ; et voilà le modèle qu'ils auront sous les yeux, lorsque eux-mêmes seront revêtus de la dignité de pères.

N'y eût-il que ce résultat à attendre, il serait déjà, en quelque sorte, infini. Car le fléau de notre époque, c'est la désaffection d'un grand nombre d'hommes pour leur propre maison. C'est le mépris qu'on a de ces plaisirs simples, tranquilles de la vie d'intérieur, joint à une soif immodérée des satisfactions bruyantes qu'on poursuit en d'autres lieux. Et si ce mal nous ronge, la faute n'en est-elle point, en partie du moins, aux parents, qui n'ayant

pas su rendre le foyer aimable, ont, en quelque sorte, forcé leurs fils d'aller chercher loin d'eux des voluptés dangereuses.

Ajoutez que ces convocations fréquentes ou périodiques, sont très-utiles pour entretenir l'esprit de famille et la charité.

On a beau s'aimer sincèrement, Messieurs, la vie ne s'écoule guère sans amener avec elle plusieurs occasions de refroidissement ou même de discorde. A mesure qu'on avance, tout périclite. L'opposition des caractères se tranche de plus en plus. Les idées sont devenues divergentes ; les intérêts sont peut-être entrés en conflit. Chacun s'est fait à lui-même ses habitudes, ses relations, ses besoins impérieux. L'amitié si vive autrefois commence à languir, paraît menacer de s'éteindre. Puis, il faut bien l'avouer, par le fait même que de nouveaux liens se sont formés, les anciens ont une propension à se relâcher et à se détendre. Le cœur humain est si étroit, qu'un grand nombre d'affections ont peine à y exister simultanément ; et ce que les unes gagnent en intensité, les

autres, si on n'y prend garde, sont fort exposées à le perdre.

Quoi de plus opportun que de réchauffer celles qui pourraient s'attiédir? Et quel moyen plus efficace, pour leur rendre leur ardeur, que ce contact mutuel à la table de famille ?

La nécessité même de s'y rencontrer, sous le regard du père commun, obligera les frères et sœurs à se surveiller davantage. Une division secrète qui aurait pu naître, sera prévenue. Un froissement réciproque, dont on se serait souvenu longtemps, s'effacera de la mémoire. On a rompu le pain ensemble, voulez-vous encore qu'on ne soit pas amis ? Ceux qui se regardaient avec défiance, retrouvent leur ancien abandon; peut-être, sans trop savoir pourquoi, ils ne se parlaient plus, et les voilà qui s'abordent.

Si jamais, à ce rendez-vous de paix et de fraternité, quelqu'un apportait un esprit aigri et des dispositions hostiles, l'autorité des parents l'arrêterait court. Avant qu'elle eût éclaté, la discussion pénible serait étouffée prudem-

ment. Le démon des dissensions intestines sentirait que ce n'est pas son heure; il rentrerait dans l'ombre et attendrait, sans doute, pour se montrer, un moment plus favorable.

Qui sait même si cette influence bénie ne deviendra pas pour plusieurs un instrument de préservation?

Voyez-vous ce jeune homme, que les passions égarent, que de fatales amitiés entraînent? Il n'était pas loin d'oublier les traditions de sa famille ; ses principes chrétiens s'ébranlaient, l'honneur n'aurait pas toujours réussi à l'arrêter, s'il eût été seul ; mais une pensée se dresse devant son esprit, en lui rappelant à la fois toutes ces grandes choses. Ce soir, se dit-il à lui-même, je dois aller m'asseoir à la table paternelle, au milieu de mes frères restés si purs, de mes sœurs dont la vie est immaculée; oserai-je bien paraître en cette compagnie, si je l'aborde avec le stigmate d'une conduite vicieuse ? Comment soutenir ce regard, à la fois si ferme et si doux, d'un père ? Comment recevoir, sur des lèvres souillées, la sainte impression du baiser maternel?

Parmi eux, tous fidèles, moi seul déserteur! Tous vertueux, moi seul indigne!

En vérité, Messieurs, il y aura plus d'une conscience qui reculera devant cette perspective. La crainte de se trouver gêné, de se sentir confondu, dans un pareil milieu, par le témoignage secret de sa culpabilité, obtiendra de votre fils des sacrifices, que nulle autre considération n'aurait été capable de lui imposer.

Si cette barrière a été trop faible, et s'il compte sur le mystère dans lequel il s'est enveloppé, pour affronter hardiment la société de ses proches, il est encore possible que le remède lui vienne du côté où il ne le cherchait pas. Ce que l'œil des parents n'aura pas toujours aperçu, une sœur le devinera; son intervention pleine de délicatesse et de suavité, arrivera au moment opportun, pour retenir sur une pente glissante, pour prévenir, s'il en est temps encore, un abandon complet du devoir.

Assurément, nous ne pouvons pas prétendre que ce moyen réussira toujours. Mais sans

le donner comme infaillible, du moins faut-il reconnaître que c'est lui qui présente les plus sérieuses garanties, pour le retour au bien ou pour la persévérance.

III

Ne dissimulons rien. Les meilleures choses de ce monde ont leurs inconvénients, et les écueils sont partout semés sous nos pas. Est-ce que vous pouvez assembler un certain nombre de personnes, fussent-elles du même sang et de la même lignée, sans vous exposer à voir naître entre elles des conflits et de tristes dissentiments? Avec tant de divergence dans les caractères, avec tant de nuances et de diversité dans les idées, sont-ce les occasions de froissements qui pourront manquer? Sont-ce les causes de discordes ou d'oppositions qui feront défaut?

Vainement vous avez travaillé à établir la conformité d'opinions et de croyances; ces

esprits, après tout, n'ont pas été coulés dans le même moule ; et il est impossible qu'au moins de temps en temps, leurs appréciations ou leurs visées ne soient pas différentes. Chacun abonde dans son sens, reste attaché à sa manière de voir et de sentir; puis, l'amour-propre aidant, des susceptibilités jalouses se mettant de la partie, il est plus que probable que ce ne sera pas à qui baissera pavillon le premier, et qu'on aura une autre ambition que celle de se laisser vaincre sans combat.

Du moins, dans les relations du monde, les lois sévères de l'étiquette et de la politesse adoucissent les formes et châtient le langage. Même lorsqu'on est le plus loin de s'entendre, il est rare que l'expression s'écarte des égards que l'on se doit mutuellement; tout en se sentant ennemis, on mesure sa parole aux exigences d'une société qui se respecte. D'ailleurs on ne se voit que transitoirement; la conversation prend d'ordinaire une tournure indifférente; or, malgré toutes ces conditions favorables, on ne parvient pas toujours à

prévenir les réponses acerbes, ni les luttes violentes.

En famille, on se connaît davantage et l'on s'observe moins. Le laisser-aller des rapports quotidiens introduit naturellement une liberté, qui nulle part ailleurs ne saurait être de mise. Toute sorte de sujets sont abordés, sans que personne se croie obligé à taire ou à dissimuler la moindre partie de ce qu'il pense. Quelle occasion de chocs journaliers! que d'étincelles peuvent jaillir, capables d'allumer un grand incendie! Un mot piquant amène une verte réplique; la discussion ouverte sur le terrain des principes, passe bientôt à celui des personnalités. On se blesse, on s'indispose; et pour peu que la conversation continue sur le même mode, on pourrait finir par se brouiller tout à fait.

Le père a ici un rôle de modérateur. A lui d'être attentif et de suivre, sans s'y mêler, ces déviations de paroles. Qu'il les arrête de bonne heure; ou plutôt qu'il les prévienne habilement et les empêche de se produire.

Ne vaut-il pas mieux maintenir la concorde, que d'être obligé de faire la paix?

D'avance il connaît son monde; quoi de plus simple que de prévoir où sera le désaccord, et de quel côté partiront les premiers coups? Avec prudence et sans qu'il y paraisse, ne pourra-t-il tourner les difficultés, écarter les sujets périlleux, imprimer à la conversation un mouvement, qui l'emporte bien loin de ces plages orageuses?

Évitez, Messieurs, de laisser la dispute aller jusqu'à ce point, ou vous seriez dans la triste nécessité de lui imposer silence. Et pourtant, mieux vaudrait encore en venir à cette pénible extrémité, que de laisser se prolonger des scènes désolantes, qui finiraient par semer chez vos enfants la désunion; qui transformeraient ces fêtes du foyer en une sorte de supplice, et pour vous-mêmes, et pour tous.

Le vrai moyen pour qu'elles conservent leur caractère, c'est d'y donner à Dieu sa place. Si nous voulons que nos joies soient durables, il faut l'y faire entrer, lui en assi-

gner même la principale part. « Chose admirable, s'écrie Montesquieu, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci[1]. » Cette parole se justifie partout et toujours; mais nous pourrions dire que nulle part sa vérité n'est plus éclatante qu'en ce qui concerne la famille.

Qui ne voit que tous les grands sentiments qui conviennent au foyer, sont essentiellement chrétiens? Le langage lui-même l'atteste, en consacrant l'identité des expressions. On dit la *piété filiale*, comme la *piété* envers Dieu; on nous parle du *culte de la parenté*, de la *religion des souvenirs domestiques*; toutes formules qui nous montrent une étroite alliance entre les hommages que nous rendons à nos parents, et ceux dont nous devons le tribut à la Divinité.

Voilà ce que les solennités du toit paternel ne doivent jamais perdre de vue. Elles gagneront beaucoup à mêler ensemble des élé-

1. Esprit des lois, liv. IV, c. 3.

ments qui sont faits pour s'unir. L'hymne de la reconnaissance envers le ciel, se joindra sans effort aux chants joyeux, où l'on célèbre le bonheur de se trouver rapprochés ; la prière consacrera la table où l'on s'assemble ; l'assistance commune au sacrifice de nos autels entrera, comme partie principale, dans le programme des grands anniversaires.

Hélas ! il faut l'ajouter, la mort a aussi ses fêtes, ses réunions obligées ; et celles-ci, plus encore que toutes les autres, nous appellent au pied des autels.

Si dans ce grand deuil qui suit la perte de nos proches, nous pouvons espérer quelque soulagement et quelque consolation, la source n'en devra point être cherchée ailleurs. C'est ici, dans les perspectives que la foi nous ouvre ; c'est au milieu des espérances évoquées par les paroles de l'Église et par le symbolisme des cérémonies sacrées, que nous sentirons nos cœurs abattus s'élever à des pensées plus hautes, et concevoir des sentiments moins terrestres.

Félicitez ceux qui seront venus dans le tem-

ple, aux jours de la joie ; ils ne s'y sentiront point dépaysés, quand aura sonné l'heure de la tristesse.

Les larmes qu'ils verseront dans le sanctuaire, témoin de leurs transports, ne seront point sans compensation ; Dieu qu'ils n'ont pas oublié tandis qu'ils étaient heureux, se souviendra d'eux, à son tour, lorsqu'il les verra dans l'affliction ; et la même main qui leur verse l'amertume, saura encore y mêler quelque suavité.

Ainsi, Messieurs, souffrances et plaisirs, tout doit être offert au Seigneur. C'est lui qui sera le premier confident, et de ce qui vous réjouit, et de ce qui vous plonge dans la peine.

Le père de famille qui comprend son rôle, profitera de ces alternatives mêmes, pour élever la pensée des siens au-dessus des choses qui passent.

Les a-t-il appelés à se délasser avec lui ; le bonheur qu'ils goûtent en commun, aura une saveur si pure, qu'il les fera rêver déjà d'une autre félicité, plus délicieuse encore et moins

fugitive. Les a-t-il convoqués pour mêler ses larmes avec les leurs; sa foi les soutiendra dans l'épreuve; s'il le faut, sa patience inaltérable leur fera honte de leurs murmures ou de leurs désespoirs.

La bonne et la mauvaise fortune deviendront ainsi, dans sa main, des leviers puissants pour arracher les âmes à leurs préoccupations trop exclusivement temporelles. Car, quelle que puisse être l'attention qu'il accorde aux intérêts d'ici-bas, son ambition et son vœu le plus ardent, c'est qu'au milieu des vicissitudes et des fluctuations diverses de la vie, *inter mundanas varietates*, les cœurs ne changent point de direction, qu'ils soient, toujours, comme dit l'Église, fixés irrévocablement du côté où se trouvent les joies véritables : *Ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia*[1].

1. Miss., Rom. Dom. IV, post. pasch.

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

Les Divertissements (1).

Messieurs,

Nous ne pouvons pas traiter des joies de la famille, sans dire un mot des divertissements, qu'elle est en droit de se permettre ou d'accorder à quelques-uns de ses membres.

Mais c'est là une matière épineuse, un terrain qu'on n'aborde, pour ainsi dire, qu'en hésitant.

Non pas certes que les principes, qui régis-

1. Le sujet traité dans cette conférence ayant demandé d'assez longs développements, elle a rempli, à elle seule, deux des réunions mensuelles des pères de famille.

sent la matière, soient dépourvus en eux-mêmes de clarté et de précision. Tant que vous vous tenez dans la théorie pure, vous n'avez pas grand'peine à formuler votre jugement, et à le mettre d'accord avec la vérité chrétienne. En est-il encore de même dans la pratique, lorsqu'il faut tenir compte d'une foule de circonstances, capables de modifier les premières décisions ; quand l'âge, le caractère, le tempérament, l'entourage changent, en quelque sorte, la nature des choses, créant des périls là où il semblait qu'on n'en vît pas, les écartant, au contraire, alors qu'ils paraissaient imminents, donnant aux relations un caractère spécial, aux délassements qu'on se permet, de nouvelles allures et comme une autre physionomie ? C'est à raison de ces mille nuances, qu'il est si difficile de rendre les réponses catégoriques qu'on nous demande, et surtout de les formuler de telle façon qu'elles s'appliquent à tous, sans avoir besoin d'être modifiées.

D'autre part, Messieurs, où trouver une question plus importante ? et quand est-ce que

la vigilance paternelle aura plus besoin d'être constamment en éveil?

Suivant que l'on saura donner à ce problème moral une solution prudente ou hasardée, il est probable que la conduite du jeune homme se fixera dans le bien, ou glissera promptement vers le mal. Ce choix délicat des amusements sera presque toujours l'écueil, où les plus belles vertus feront naufrage ; on peut dire qu'il est la pierre de touche, pour discerner les vies qui resteront pures, de celles qui payeront un triste tribut aux vices et aux désordres si communs dans nos sociétés corrompues.

Essayons donc de poser nettement la question. Traçons, s'il est possible, les grandes lignes du sujet; et fixons quelques points de repère, qui nous aident à nous retrouver dans le dédale, où un grand nombre s'égarent.

Toutes les récréations auxquelles vos enfants s'adonnent, peuvent être rangées en trois grandes catégories. La première comprend celles qu'on doit regarder comme illicites. La seconde renferme les plaisirs qui, sans être

tout à fait défendus, sont toutefois pleins de péril. La troisième se compose de ces délassements qui n'ont rien en eux-mêmes que d'inoffensif et d'honnête, bien qu'ils puissent parfois perdre ce caractère par la manière dont on s'y livre.

En signalant ces catégories, pouvons-nous affirmer qu'elles sont absolues? Leurs contours sont-ils tellement définis, le cercle de chacune si bien fermé, que, du moins vers leurs confins, elles ne puissent se confondre et empiéter l'une sur l'autre?

En d'autres termes, chaque espèce de divertissement doit-il être si strictement rangé dans tel ou tel groupe, qu'on ne puisse, en aucun cas, le considérer comme appartenant à un groupe différent?

En vérité, Messieurs, je n'oserais l'affirmer. Ce sont des indications que je vous livre, plutôt qu'une classification rigoureuse. Les *à peu près* devront nous suffire en plusieurs rencontres, où l'ensemble des circonstances permet seul d'asseoir un jugement concret et une décision sans appel.

I

Parmi les amusements qu'on s'accorde souvent sans aucun scrupule, il en est bon nombre qui répugnent de tout point à la conscience chrétienne.

Laissez-moi vous signaler avant tout certains spectacles vraiment immoraux, soit pour le fond, soit pour la forme ; je veux dire ceux qui attaquent ce qu'il y a de plus saint, ou ceux qui surexcitent les sens, par des exhibitions indécentes et scandaleuses. Il n'est pas rare aujourd'hui de voir travestir, sur le théâtre, tout ce que le chrétien doit respecter et chérir ; il est plus ordinaire encore d'y voir étaler ces impudentes féeries, qui ne respectent pas même les lois élémentaires de la bienséance et de la pudeur.

Et plus une pièce choque les mœurs, plus la multitude y court, et plus sa renommée va croissant. Le bruit qui se fait autour d'elle, y mène par curiosité, ceux mêmes qui ne se

sentent pas de goût pour ces plaisirs immondes. Les familles chrétiennes se laissent entraîner comme les autres. On craint de paraître scrupuleux, on rougit de se montrer sévère. Telle personne, qui passe pour consciencieuse, y a bien été ; tel père y a conduit ses enfants, ou leur a permis d'y paraître. Ainsi, Messieurs, le courant s'établit ou plutôt l'abîme se creuse. Ainsi nous franchissons tous les degrés d'une tolérance malsaine, et d'une largeur qui ne connaît bientôt plus de limites; ce qui veut dire, en d'autres termes, que le discernement du bien et du mal nous manque, et que notre goût blasé n'arrive plus même à réprouver les substances les plus vénéneuses.

Plusieurs soutiennent qu'ils sont invulnérables, que toutes ces représentations glissent, en quelque sorte, sur eux, sans leur causer aucune impression fâcheuse.

Devons-nous croire que l'insensibilité dont ils se vantent, fait leur éloge ; ou bien faut-il y voir un aveu implicite que leur passé n'a pas été exempt de reproches? Quoi qu'il en

soit, supposons qu'ils n'aient rien à redouter pour eux-mêmes, que penser de ces adolescents qu'ils y conduisent, de ces enfants qu'ils ne craignent pas d'initier, dès le bas âge, à de semblables plaisirs?

En vérité, leur dirai-je, n'avez-vous pas peur de perdre, en une soirée, le fruit de longs efforts et de constantes sollicitudes? Cette réserve que vous leur avez apprise, ce respect d'eux-mêmes et des saintes lois de la modestie qu'une pieuse mère leur a inculqué depuis la première heure, que vont-ils devenir en présence de ces tableaux vivants, où on les foule aux pieds? Leur vertu si peu affermie n'y recevra-t-elle aucune atteinte? Leur âme, si facile à émouvoir, n'emportera-t-elle point de ce lieu fatal, un trait qui l'aura blessée, et dont la pointe se fera longtemps sentir par une recrudescence de sensualisme?

Ne me dites pas : C'est une simple curiosité à satisfaire; car je vous réponds que cette curiosité est coupable; que la favoriser dans ces jeunes âmes est leur rendre un mauvais service, et y jeter vous-mêmes un poison

mortel. On sort de là amoindri dans ses pensées, troublé dans son imagination, déjà peut-être ébranlé dans ses sens ou dans son cœur. Vous est-il permis de prendre ces trésors de grâce, de pureté, de jeunesse, pour les livrer en pâture aux instincts les plus vils? Et s'il arrive que, par suite de votre imprudence ou de votre faiblesse, l'innocence ait de tristes défaites à déplorer, vous glorifierez-vous d'avoir rempli vis-à-vis d'elle, le véritable rôle qui convient à un père?

Ce que nous disons de ces théâtres mal famés et peu scrupuleux, appliquez-le, plus rigoureusement encore, à ces rendez-vous équivoques, qui, sous le nom de cafés-concerts ou tout autre semblable, spéculent sur la corruption du public, et attirent à eux par l'appât des joies les plus malsaines. Apparemment ce n'est point là que se rencontre la société d'élite, dans laquelle vos enfants ont leur place marquée.

Faut-il regarder comme moins funestes ces réunions de jeu, où le hasard seul décide, où il n'est pas rare de perdre en quelques heures

une partie de son patrimoine ? Quelle que soit l'origine d'une fortune, est-ce en faire un usage conforme aux intentions de la Providence, que de la risquer sur une carte ; ou encore, de l'exposer aux chances d'un pari, soit par cupidité, soit par ostentation ?

Sans compter que parmi ceux qui se lancent dans ces parties téméraires, plusieurs engagent ce qui ne leur appartient pas. L'un emprunte ce qu'il ne pourra rendre ; celui-ci escompte son avenir et ruine ses parents ; cet autre dépouille ses enfants et les condamne à déchoir. Ce qu'on appelle les *dettes d'honneur*, pèse lourdement non-seulement sur le budget de chacun, mais encore sur la vie de tous.

Quelles angoisses pour ce jeune homme, qui n'ose avouer à son père les sommes qu'il a perdues, et cependant se voit en péril d'être stigmatisé aux yeux du monde, s'il ne dégage sa parole ! Que faire ? Où se tournera-t-il ? A quelles ressources désespérées aura-t-il recours ? C'est ici, vous le savez, que l'abîme appelle un autre abîme, et que pour

sortir d'un premier embarras, on s'engouffre tous les jours plus profondément. Demandez-le plutôt à tant de familles malheureuses, qui pleurent peut-être à la fois leur déshonneur et leur ruine.

Si encore, au prix d'un sacrifice plus ou moins sérieux, elles pouvaient espérer de réparer le désastre ! Mais non ; la plaie reste béante ; la passion du jeu, une fois allumée, ne s'éteint plus ; et il n'est pas d'expériences si cruelles qui puissent réussir à la corriger. Tôt ou tard ses illusions reparaissent. Incapable de renoncer à ses folles espérances, elle s'imagine toujours qu'elle comblera la brèche, et n'aboutit en réalité qu'à la rendre plus large.

Heureux ceux qui ont su s'arrêter à temps ! Heureux ceux qu'une série de déceptions précoces a tellement dégoûtés, qu'ils ont solennellement juré de ne pas tenter de nouveau ces tristes aventures ! C'est une résolution qu'on ne saurait acheter trop cher ; et les parents du joueur auront lieu de se féliciter, alors même qu'ils l'auraient payée

d'une portion considérable de leur fortune.

Enfin, Messieurs, comptons au nombre des divertissements illégitimes, ceux qui envahissent la vie entière et la vouent à une complète stérilité. De quelque nature qu'ils soient, ils deviennent condamnables, s'ils dévorent un temps précieux; s'ils absorbent à peu près exclusivement les préoccupations et les pensées, mettant le rien à la place de l'utile, et ne laissant plus au travail le rôle qui lui appartient essentiellement dans notre existence.

Il y a là un abus criant, qui n'a point échappé à la censure des païens eux-mêmes. « Du jeu et des divertissements, dit Cicéron, on peut user d'une manière licite, mais comme du sommeil et des autres moyens de reposer le corps[1]. » Ce qui signifie, sans doute, que ce n'est là qu'un accessoire, qu'il y faut chercher seulement la réparation de ses forces afin de reprendre ensuite plus sérieusement son la-

1. Ludo et joco uti quidem licet, sed sicut somno et quietibus cæteris. (Cic. de offic. Liv. I.)

beur. Ce serait donc renverser l'ordre des choses, que de faire passer au premier rang ce qui ne doit venir qu'au second. Ce serait frustrer les desseins du Créateur et rabaisser la condition humaine, que d'avoir pour but le plaisir, qui n'est qu'un marche-pied pour monter plus haut. Aussi Aristote n'a pas craint de fixer lui-même la mesure qui convient, par ces paroles bien dignes d'être méditées : « Une dose légère de divertissements suffit à notre existence, de même qu'une petite quantité de sel suffit pour assaisonner nos aliments[1]. »

Telle est, du reste, la loi générale. Rien de si beau, rien de si bon ici-bas, qui ne soit en danger d'être gâté par son excès même. Notre vie est une harmonie; les éléments qui y entrent, doivent s'équilibrer et se faire contrepoids les uns aux autres. Donner trop de prédominance à l'un d'eux, c'est troubler la paix générale; et si celui que vous favorisez injus-

1. Parum delectationis sufficit ad vitam, sicut parum salis sufficit ad condimentum. (Arist., IV, Ethic., 2.)

tement, ne devait occuper qu'une place inférieure, il est clair que, par cette préférence anormale, vous jetez le désordre dans votre vie, et que vous y introduisez une confusion coupable.

II

Après avoir écarté les divertissements que nous regardons comme illicites, quels sont ceux que nous allons ranger dans la seconde catégorie ?

A vrai dire, le péril se rencontrant à peu près partout, ne saurait guère être signalé comme un trait distinctif. Si donc nous formons une classe à part des amusements que nous appelons *dangereux*, c'est qu'ils le sont plus que les autres, ou du moins d'une manière plus générale.

A ce point de vue, que faut-il penser de la danse ?

En conscience, Messieurs, ceux qui nous

accusent de trop de sévérité à son endroit, devraient bien prendre la peine de lire les jugements qu'en ont en portés, en d'autres temps, les docteurs les plus vénérés de la sainte Église. Les anciens Pères, en particulier, ne trouvent point d'expressions assez fortes pour la condamner. Saint Ambroise s'écrie qu'il n'y a rien en elle qui soit compatible avec la modestie[1]. Saint Augustin va jusqu'à affirmer que mieux vaut labourer le dimanche, que de se livrer à cette prétendue récréation[2]. Saint Ephrem l'appelle la fête des démons et l'affliction des bons Anges[3]. Nous pourrions sans peine multiplier ces citations, et vous trouveriez partout les mêmes sévérités.

Je vous entends m'objecter que des réprobations si énergiques atteignent sans doute les danses païennes, dont l'usage avait persé-

1. Quid enim verecundiæ esse potest ubi saltatur. (Amb. de Virg., II.)

2. Melius est die dominico arare quam choreas ducere. (Aug. In ps. 91.)

3. Angelorum tristitia, et diaboli festum. (Ephr. sermo quod a ludicr. sit abstin.)

véré longtemps, même lorsque le monde fut devenu chrétien.

Mais quand il en serait ainsi, pouvons-nous bien affirmer que nos danses modernes soient beaucoup meilleures? Du reste, laissons, si vous voulez, ces témoignages des temps reculés, et consultons de préférence ceux qui sont plus rapprochés de nous.

Saint François de Sales ne passe pas pour être un directeur trop austère. Écoutons son appréciation, qui pourra nous servir de règle.

Dans son style toujours imagé et gracieux, il compare la danse à ces champignons qui *étant spongieux et poreux, attirent souvent en eux-mêmes toute l'infection qui leur est autour*. D'où il suit que la plupart sont vénéneux et que les meilleurs n'en valent rien. « Si néanmoins, ajoute-t-il, il faut manger des potirons, prenez garde qu'ils soient bien apprêtés[1]. »

Et cet apprêt qui corrigera le venin du bal, sera la modestie, la dignité et la bonne inten-

1. Introd. à la vie dévote, 3e p., ch. XXXII.

tion. Sans compter qu'il faudra boire ensuite un vin généreux, c'est-à-dire user de saintes pensées, qui chassent les impressions mauvaises, et neutralisent le poison que le vain plaisir aurait bien pu faire entrer dans nos esprits[1].

Ces sages recommandations deviennent, de nos jours, encore plus nécessaires.

Les danses que l'on a introduites dans nos meilleures sociétés, sont si éloignées de cette retenue chrétienne qu'on y gardait autrefois! Elles prêtent si aisément à la passion, et se donnent souvent des allures si échevelées! Là où leur règne n'est pas encore établi, n'est-ce pas le devoir des familles chrétiennes de s'y opposer de tout leur pouvoir? Et si, dans certaines villes, on juge impossible de ne pas subir leur joug, ne devra-t-on pas du moins s'entourer de toutes les précautions que suggère la prudence, afin d'en écarter le péril?

Que l'œil des parents soit donc toujours

1. Loc. cit.

ouvert pour suppléer à la protection que les usages modernes s'obstinent à ne plus fournir. Non contents de veiller sur l'extérieur de leurs enfants, qu'ils tâchent de se rendre compte des impressions reçues; qu'ils prennent garde que le fond de leur cœur ne cache point quelque secrète blessure.

En outre, Messieurs, il importe de mettre une borne au plaisir. Qu'on ose lui dire comme le Créateur à la mer : tu viendras seulement jusqu'ici : *Usque huc venies*[1]; tu briseras l'orgueil de tes envahissements à la limite précise que je t'impose. Défiez-vous des dernières heures du bal. C'est alors, en effet, qu'on se grise de plaisir, de mouvement, de joie sensuelle, déjà coupable par son excès même. On s'en retourne haletant, épuisé, ne retrouvant plus les forces que demanderait le travail, se sentant moins encore celles dont l'âme a besoin pour exercer son empire.

Sénèque rapporte du grand Scipion, que s'il était parfois obligé de figurer dans une

1. Job.. XXXVIII, 11.

danse, il le faisait avec une telle gravité, que ses ennemis mêmes, en le voyant, n'auraient rien pu y trouver à reprendre. Ah! si l'on gardait toujours cette convenance parfaite, capable de défier toute critique hostile ! Ou plutôt, Messieurs, si l'on suivait le précepte de l'Écriture, et si nos tressaillements eux-mêmes ne perdaient jamais de vue qu'ayant Dieu pour témoin, ils le doivent avoir aussi pour approbateur[1] !

Avec cette pensée de foi et ces intentions droites, avec cette modération de désirs et cette parfaite convenance d'attitude, vous n'auriez peut-être pas beaucoup à craindre des réunions mondaines, où vous conduisez vos enfants. Loin de leur être nuisibles, elles pourraient même servir à les préserver d'autres périls plus sérieux. Somme toute, le goût de la bonne compagnie est encore, pour les jeunes gens, un rempart. Le jour où ils s'éloigneraient de ces réunions, et en iraient chercher d'autres moins choisies et plus

1. Ps. LXVII, 4.

libres, il faudrait regretter pour eux ces amusements, même avec les dangers qui en sont inséparables[1].

J'ai signalé tout à l'heure les représentations immorales, auxquelles un chrétien qui se respecte, ne se permettra jamais d'assister. En dehors de celles-là, combien d'autres, réputées convenables, fourmillent néanmoins d'inconvénients de toute sorte ! Vous y allez en famille ; c'est encore ce qui peut offrir plus de garanties. Mais êtes-vous bien sûr que telle situation un peu risquée, n'agira pas sur cette imagination de feu ; que le jeu plus ou moins passionné des acteurs ne donnera pas le vertige à cette tête ardente et impétueuse ? Puis, il faut bien le dire, ce n'est pas toujours de la scène que viendra le

1. C'est en ce sens que le R. P. de Ponlevoy écrivait à un jeune officier : « Je vous conseille d'aller beaucoup dans la bonne société de la ville. J'en connais qui se sont préservés par ce moyen. J'aime bien mieux la soirée au bal, que la soirée au café. Prenez garde au jeu. Ne jouez guère qu'en passant ou par hasard. Soyez d'ailleurs bien rangé dans vos dépenses. » (*Vie du R. P. de Ponlevoy*, par le R. P. de Gabriac liv. II, c. VII, p. 328.)

péril; l'assemblée elle-même fournira plus d'une fois la matière de tentations délicates. Le monde est là avec toutes ses séductions. Celui que l'Évangile appelle le *prince de ce siècle*, y déploie ces pompes trompeuses, auxquelles on nous a fait renoncer au baptême.

Que ferez-vous, Messieurs, pour parer à tant de difficultés?

La première précaution à prendre sera de ne jamais conduire dans ces réunions, des enfants trop jeunes. Sur ce point important, vous vous montrerez inflexibles; vous ne craindrez pas d'opposer des refus catégoriques à ces propositions insensées, que d'autres, moins prudents et moins avisés, ne manqueront pas de vous faire. Vous protesterez par votre exemple, contre un abus qui devient général. Une fois la loi posée, dans votre maison, vous ne vous en départirez plus; et quiconque n'aura pas atteint la limite *minimum* de l'âge fixé par vous, ne pourra, en aucun cas, prétendre à trouver place dans le temple du luxe et de la vanité.

L'époque est-elle venue, où vous ne croyez

plus pouvoir vous dispenser d'accorder parfois ce plaisir [1], faites un choix éclairé, et n'abandonnez rien au hasard; de plus, dans les commencements surtout, que le regard d'un père ou celui d'une mère soit toujours en éveil; qu'on observe, qu'on devine et qu'on se rende compte de tout effet produit. L'impression fâcheuse que l'on verrait venir de loin, sera écartée, avant de naître; l'attention du jeune spectateur sera détournée de tout ce qui pourrait offusquer ses oreilles ou ses yeux; puis, comme il peut arriver que, malgré la surveillance la plus exacte, des troubles secrets parviennent encore à se faire jour dans ces âmes naïves, on aura soin d'y opposer l'antidote d'une piété solide et de pratiques religieuses sérieusement entendues. Quel bonheur, quand ces préservatifs réussiront à neutraliser le mal! Combien vous aurez à vous applaudir, si le cœur de vos

1. Il faut féliciter les parents qui ne se trouvent point dans cette triste nécessité; et plus encore, les jeunes gens qui sauront chercher des délassements moins alarmants pour leur vertu.

jeunes gens et de vos jeunes filles demeure inaccessible à ces excitations, dont tant d'autres ont été victimes!

Puisque les divertissements qu'on appelle publics, créent autour d'eux tant de piéges, ne faudra-t-il pas du moins regarder comme inoffensives ces récréations sans apprêt, qui se prennent sous le toit paternel ?

Plût à Dieu que nous pussions l'affirmer sans restriction ! Ce que l'on est convenu de nommer les *jeux de société*, semble au premier abord parfaitement correct. On ne s'y livre guère qu'entre personnes de connaissance, et lorsque l'on se trouve à peu près en famille. Dans ces réunions relativement peu nombreuses, règnent d'ordinaire le sans-gêne et une douce familiarité.

Que faire pour égayer une soirée d'hiver ? Si les autres moyens viennent à manquer, on recourra peut-être à ces amusements simples, joyeux, qui étaient autrefois plus en usage qu'aujourd'hui ; on organisera une charade, on jouera au gage touché, etc... Rien de

mieux assurément, pourvu que tout se passe dans les limites des convenances chrétiennes. Mais c'est ici que l'on peut assez facilement s'oublier.

Ailleurs la stricte étiquette, qui s'impose avec rigueur, devient elle-même une protection et une sauvegarde. Ici, au contraire, la liberté semble pouvoir prendre ses coudées franches ; et le laisser-aller paraît suffisamment autorisé par les relations de parenté ou d'amitié, qui règnent entre les personnes. Saura-t-on toujours s'arrêter au point précis, qu'il ne faut jamais franchir ? Les rapprochements, les attitudes que le jeu lui-même a l'air d'exiger, n'auront-ils jamais d'inconvénient pour aucun de ceux qui sont engagés dans la partie ?

On dit : Tout cela n'est que pour rire. Sans doute ; mais il s'agit de savoir si le rire sera de bon aloi, je veux dire s'il aura sa pureté sincère et naïve. Les parents sont loin. A quoi bon, pensent-ils, surveiller cette jeunesse innocente, qui folâtre et s'amuse ? Croyez-bien, Messieurs, que le serpent qui a su péné-

trer dans le paradis terrestre, peut encore se glisser dans cet éden de la famille.

Voulez-vous donc, nous dira-t-on, proscrire la gaiété, interdire la joie des réunions intimes ? Tout au contraire ; c'est précisément pour que ces réunions gardent toujours leurs aimables allures, que nous leur demandons de ne jamais oublier les règles de la retenue et de la sainte modestie.

A vous, Messieurs, d'étendre jusqu'à elles cette pieuse sollicitude, qui ne néglige aucun des intérêts de votre maison. Celui que je signale, en ce moment, vous est cher entre tous les autres. Gardez la sainteté de votre foyer ; et que les murs qui vous enveloppent, n'abritent jamais d'autres amusements, que ceux où le regard de Dieu et celui des hommes ne trouveront rien à reprendre.

III

J'ai déjà, si ne me trompe, énoncé cette vérité, que les divertissements entrent, pour

leur part, dans le plan providentiel de la vie humaine.

En créant l'univers, comme un riche palais que devait habiter notre race, le Seigneur n'a pas pensé seulement à nos besoins, mais aussi à nos plaisirs ; et tout ce qu'il a mis à notre disposition pour cet objet, en fournit amplement la preuve.

Supposons, en effet, un créateur imbu de ces idées que l'on appelle *utilitaires*, je veux dire, aux yeux duquel l'agréable eût compté pour rien; par suite, plein de mépris pour ce qui est simplement beau ou récréatif; n'est-il pas vrai, Messieurs, que, dans cette hypothèse, le monde présenterait un aspect tout différent de celui qu'il a; que son ensemble et ses détails auraient pris un tout autre caractère ? L'œuvre d'une puissance suprême, animée de cet esprit, aurait pu ressembler à un entrepôt abondamment pourvu, elle n'aurait pas été un poëme admirable. Elle aurait répondu à nos besoins matériels, mais sans parler à notre sens esthétique, et sans ouvrir à l'homme une source intaris-

sable de jouissances physiques et morales.

L'Auteur de la nature n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Il a semé à pleines mains dans son ouvrage, tout ce qui est propre à exciter notre admiration ou à satisfaire nos désirs. C'est qu'il se proposait de fournir un aliment à des facultés supérieures et spéciales, dont il devait doter l'humanité; facultés qui peuvent sommeiller en quelques-uns, du moins pendant un certain temps, mais qui deviennent plus exigeantes, à mesure qu'elles sont plus cultivées.

A la rigueur, le simple repos pourrait suffire au manœuvre. Sa journée finie, il prend son repas, il s'endort; et le lendemain ses forces sont réparées. Il n'en est pas de même dans ces professions où ce sont surtout les facultés mentales qui travaillent.

Ce dont l'intelligence, fatiguée par une longue application, a besoin, c'est moins la simple cessation du labeur que la distraction; il ne s'agit pas tant d'arrêter le mouvement, que de lui donner une direction nouvelle, qui détende les ressorts et récrée doucement

la pensée. Aussi voyons-nous que les plus grands saints n'ont pas refusé ces allégements nécessaires.

Tout le monde connaît le trait de l'apôtre saint Jean, jouant avec une perdrix, et expliquant à un chasseur qui s'en scandalise, que l'arc, s'il était toujours bandé, aurait bientôt perdu toute sa force. Le patriarche de la solitude, saint Antoine, se sert d'un apologue à peu près semblable, pour faire comprendre à un autre, que même les moines, au fond de leur désert, doivent avoir quelques moments de récréation et de relâche.

Des exemples si autorisés confirment une vérité, qu'enseignent clairement la raison et l'expérience. Aussi la loi du Sinaï, en établissant le repos du septième jour, n'avait pas seulement en vue de réserver un moment déterminé au culte de Dieu et aux pratiques religieuses; elle voulait encore mesurer le travail aux forces de l'homme, en y introduisant ces suspensions périodiques, contre lesquelles l'esprit de révolte s'insurge en vain, de nos jours. La preuve que le commande-

ment divin est en parfaite harmonie avec notre nature, c'est cette observation, que l'un d'entre vous, Messieurs, a mise en lumière et qui se déduit de faits incontestables : A la fin d'une année, la somme de travail accompli par l'ouvrier qui respecte le Dimanche, est supérieure à celle que fournit l'homme de labeur, qui ne tient aucun compte des jours fériés.

Ce n'est point ici le lieu de traiter cette question intéressante. Tôt ou tard, nous l'espérons, la vérité se fera jour, et les multitudes reviendront à l'obéissance qu'elles doivent au précepte antique.

Du reste, vous le savez, notre Dimanche catholique n'a point la physionomie raide et austère du Dimanche protestant. Après l'assistance aux mystères sacrés, il n'interdit point aux fidèles les récréations honnêtes, qui délassent l'esprit et le préparent à reprendre les occupations de la semaine. Il faudra seulement appliquer ici les principes généraux, qui doivent diriger notre choix ; et

c'est sur ces principes que je veux, encore un moment, appeler votre attention.

IV

Pour qu'un divertissement soit légitime et sans danger, quelles sont les conditions que nous aurons à lui demander?

La première assurément, c'est qu'il n'ait rien en lui-même qui choque la conscience ou les bienséances chrétiennes. Le plaisir, nous l'avons vu, est loin de se montrer toujours scrupuleux, à cet endroit; et les païens eux-mêmes se plaignaient hautement des libertés qu'il se donne. Cicéron stigmatise ces jeux et ces plaisanteries, auxquels il reproche leur grossièreté, leur effronterie, leur caractère honteux et obscène[1]. Nous avons certes bien le droit d'être aussi

1. Unum genus jocandi, illiberale, petulans, flagitiosum, obscænum. (Cic. de offic. liv. 1.)

sévères que lui, et plût à Dieu que les amusements en usage parmi nous ne donnassent jamais prise à ces justes censures!

Mais à côté de ceux qui doivent être décidément proscrits, combien d'autres qui en eux-mêmes n'ont rien de répréhensible? Les entretiens, la promenade, la chasse et autres exercices du corps; une foule de jeux, où l'on ne cherche qu'à se récréer doucement; les amusements empruntés aux beaux-arts, la musique, le chant, la lecture, et les délassements littéraires, etc., etc.[1], cette nomenclature serait infinie, si nous voulions la pousser jusqu'au bout; ou plutôt c'est en vain qu'on essayerait de la compléter, puisqu'il y aurait toujours à signaler des omissions regrettables.

Voulons-nous seulement fixer nos idées sur le point le plus délicat de la question, je veux

1. « Prendre l'air, se promener, s'entretenir de devis joyeux et aimables, sonner du luth ou autres instruments, chanter en musique, aller à la chasse, ce sont récréations si honnêtes que, pour en bien user, il n'est besoin que de la commune prudence, qui donne à toutes choses le rang, le temps, le lieu, la mesure. » (S. Fr. de Sales. *Introd. à la vie dév.* 3e p., ch. xxx.)

dire, sur ce qui concerne les jeux ; nous pouvons ici encore les ranger en trois classes, ou en distinguer trois espèces.

Nous mettrons dans la première, ceux qui ne relèvent que du hasard, sans que l'intelligence du joueur y entre pour une part quelconque. Saint François de Sales ne les déclare pas seulement dangereux, il va jusqu'à dire qu'ils sont *simplement et naturellement mauvais et blâmables*[1]. Et la raison en est, que leur caractère purement aléatoire les rend indignes d'un homme raisonnable. Aussi voyons-nous que les lois ecclésiastiques et les lois civiles sont d'accord, pour en interdire un grand nombre. Ceux qui échappent, d'une manière plus ou moins frauduleuse, à ces interdictions, ne sont pas faits pour nous réconcilier avec ce genre d'amusement. Car on sait trop combien ils rendent malheureux et coupables les imprudents qui s'y adonnent.

La seconde catégorie renferme ces jeux, où le sort et l'adresse influent à peu près égale-

1. *Vie dévote.* 3e p., ch, XXXI.

ment sur le résultat. On ne peut pas de prime abord les condamner, comme les précédents, puisque, dans une certaine mesure, ils font appel aux combinaisons, à l'habileté acquise, et par conséquent, exercent les facultés nobles de notre nature. Mais ils deviennent nuisibles, lorsqu'on s'y livre avec trop de passion, et lorsque c'est le gain qu'on y cherche, comme il arrive souvent, avec une sorte de cupidité honteuse.

Il faudrait donc préférer de beaucoup les parties qui s'engagent, principalement, pour l'honneur, et qui se décident, à peu près exclusivement, d'après le plus ou moins de savoir-faire ou d'adresse de ceux qui y prennent part. Qu'il s'agisse de ces exercices, dans lesquels le corps déploie son agilité, ou de ces jeux tranquilles, qui donnent à l'esprit l'occasion de mettre en œuvre sa souplesse; ce sont là, sans contredit, les amusements les moins périlleux, ceux qui sont plus à la hauteur de l'être intelligent, et dont on a moins à craindre les conséquences funestes que nous avons signalées.

A plus forte raison, les récréations qu'on demande aux arts libéraux, seront d'ordinaire les plus élevées et les plus saines.

Qui ne sait, en particulier, le pouvoir qu'a la musique, non-seulement pour reposer les nerfs fatigués, mais aussi pour calmer les passions? La harpe de David apaisait les fureurs de Saül. Les prophètes demandaient parfois un joueur de cithare, pour faciliter l'action de l'inspiration divine. En général, Messieurs, plus les goûts de l'homme s'épurent, plus il s'accoutume à trouver son plaisir dans ce qui est vraiment beau, plus aussi il se sent éloigné de ces délassements grossiers et vulgaires, où il y a tant à risquer. Les instincts inférieurs perdent en puissance tout ce que gagnent le sens esthétique et les aspirations d'un ordre supérieur. On finit par ne sentir que du mépris pour les jouissances qui rabaissent; et s'il en est auxquelles on s'attache, ce sont celles qui, de leur nature, ont le don de nous agrandir, par conséquent, de nous rapprocher de Dieu.

Quoi qu'il en soit, vous ne l'ignorez pas,

un des soins principaux de la famille doit être de fournir aux enfants toutes les joies inoffensives, qu'elle peut raisonnablement leur procurer. Ne pas prendre les devants sur ce point, ce serait les exposer à mal choisir. Et si la maison paternelle ne leur offre pas ces récréations innocentes, il est trop à craindre qu'ils n'aillent en chercher au dehors, qui seront d'une autre nature. Nous vous l'avons répété bien des fois, intéressez vos fils et faites-leur aimer leur foyer. Après l'amour de Dieu, il n'est point d'affection aussi capable de les défendre, contre les entraînements dont ils sont menacés.

Toutefois rappelons-nous que le plaisir licite change lui-même de caractère, quand il devient excessif. Car il faut toujours avoir sous les yeux qu'il n'a droit, dans notre existence, qu'à une place restreinte.

L'Esprit-Saint réprouve ces hommes qui, de la vie humaine, ont voulu faire un amusement perpétuel[1]. User dans ces riens plus

1. Sed et æstimaverunt lusum esse vitam nostram. (Sap., xv, 12.)

ou moins agréables, le temps si court qui nous est accordé ici-bas; fuir toute occupation utile, et se vouer tout entier à une stérilité absolue, c'est violer l'ordre providentiel, c'est sortir du cadre que la main divine nous a tracé.

« Tandis que nous voulons accorder à notre esprit le repos nécessaire, gardons-nous bien, dit saint Ambroise, de rompre toute l'harmonie et de détruire le concert que nos œuvres devaient former[1]. » Il n'est que trop ordinaire de voir ce concert troublé par l'envahissement de passe-temps inutiles. Que de personnes semblent n'avoir d'autre but que d'en remplir leurs journées! Semblables à cette multitude, que la sainte Écriture nous montre s'asseyant pour manger et pour boire, puis se relevant pour se livrer au jeu : *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere*[2].

Saint Thomas examine si cette déperdition

1. Caveamus ne, dum relaxare animum volumus, solvamus omnem harmoniam, quasi concentum quemdam bonorum operum. (Amb. de offic., I, 20.)

2. Exod., XXXII, 6.

des heures et des forces, dans la frivolité, peut arriver à compromettre gravement la conscience. Et il ne craint pas de répondre d'une manière affirmative. Oui, dit-il, l'affection pour le jeu pourra être mortellement coupable, à cause de sa véhémence; car il arrive qu'on préfère le plaisir à Dieu lui-même[1]. Ce genre d'idolâtrie est-il donc si rare parmi nos contemporains? Aussi les divertissements les plus irrépréhensibles de leur nature deviendraient coupables, s'ils étaient pris dans une mesure immodérée.

Ajoutons, Messieurs, comme dernière condition, qu'ils ne doivent rien offrir, qui ne soit en parfaite convenance avec le caractère personnel de celui qui s'y livre. Il y a, en effet, des nuances délicates, dont il n'est point permis de ne pas tenir compte. Ce qui n'a rien de choquant pour telle personne, deviendrait messéant s'il s'agissait de telle autre; l'enfance et l'âge mûr ne se récréent pas également; les deux sexes ont des amuse-

1. Summ., 2, 2, q. CLXVIII, a. 3.

ments de nature diverse ou ne les prennent pas de la même manière; l'homme privé et l'homme public se gouvernent, dans leurs plaisirs, par des lois différentes; et celui qui se délasse en son particulier, est moins tenu de s'observer que celui qui le fait en présence de tous.

Ce nouveau point de vue pourrait nous suggérer de nombreuses réflexions. Car c'est un travers de notre temps de ne tenir, en quelque sorte, aucun compte de ces distinctions essentielles.

Depuis que la femme, oubliant la modestie qui est son plus riche apanage, affecte presque en tout l'attitude et les manières de l'homme, faut-il s'étonner qu'elle veuille aussi imiter une partie de ses jeux et de ses passe-temps?

Les enfants, à leur tour, prétendent s'amuser comme font leurs pères. Ces récréations naïves, qui les divertissaient si bien autrefois, ne leur suffisent plus; et si vous n'y prenez garde, ils y introduiront je ne sais quel appa-

reil, qui est loin d'être en harmonie avec leur âge.

En revanche, que d'hommes plus que mûrs veulent encore passer pour jeunes! Ils empruntent un langage et des goûts qui ne leur conviennent plus; ils gardent des habitudes, et parfois même une mise, qui contrastent singulièrement avec les signes non équivoques, que les années impriment à leur physionomie.

Que dire de ceux qui laissent de côté toute dignité personnelle, pour se livrer à des puérilités inconvenantes?

J'ai signalé ailleurs cette bizarrerie de mauvais aloi, qui porte des personnes d'une éducation distinguée, à employer le vocabulaire de gens grossiers, à imiter leur manière de se réjouir, peut-être à aller chercher dans des lieux malsains, et l'idiome dont ils se servent, et les amusements auxquels ils se complaisent. On rencontre parfois, dans les mêmes salons, la société honnête et celle qui notoirement ne l'est plus. Des hommes appartenant aux premiers rangs, ne secouent

leur ennui que dans des compagnies douteuses, au milieu de propos indignes... Quel chapitre on pourrait faire sur ce sujet! Quels détails pleins de tristesse et d'amertume ne pourrions-nous pas donner, rien qu'en reproduisant ce qui se passe chaque jour, et au su de tous!

Mais quoi! faudra-t-il qu'un sérieux affecté suive l'homme jusque dans ses plaisirs?

Non, la morgue n'est de mise nulle part. Moins que partout ailleurs on aimerait à la trouver dans un père de famille. Il est une dignité fausse, dont il fera bon marché pour entrer parfois dans les amusements de ses enfants. Qui n'a applaudi le bon roi Henri IV, prenant le dauphin sur son dos et marchant à quatre pattes, sans craindre d'être surpris dans cette attitude, assez singulière pour un grand monarque[1]? Mais il est aussi un respect de soi-même, dont on ne se dépouillera

1. « Il ne voulait pas que ses enfants l'appelassent *Monsieur*, nom qui semble rendre les enfants étrangers à leur père et qui marque la servitude; mais qu'ils l'appelassent *papa*, nom de tendresse et d'amour. » (Péréfixe. *Hist. de Henri le Grand.*)

jamais. S'il peut être bon de condescendre, il n'est jamais permis de s'abaisser; si l'étiquette veut parfois être mise de côté, l'honneur n'admet pas qu'on l'oublie; dans bien des circonstances, nous pourrons nous départir volontairement de certains égards qui nous seraient dus; quant à l'autorité elle-même, elle ne devra point abdiquer, ni se compromettre.

De même que l'excès des divertissements peut arriver à constituer une culpabilité grave, l'abstention systématique et prolongée de toute récréation pourrait-elle, en certains cas, être taxée de faute sérieuse?

L'Ange de l'école, s'étant posé à lui-même cette question, répond que tout ce qui blesse la raison est par là même contraire à la volonté de Dieu. Celui donc qui, en se refusant obstinément à toute distraction, pèserait péniblement sur les autres, et qui, par une austérité exagérée, se ferait à lui-même un caractère dur, morose, chagrin, ne pourrait assurément servir de modèle[1].

1. Cf, s. Thom., 2, 2, q. 168, a. 2 et 4.

« C'est un vice, sans doute, dit saint François de Sales, d'être si rigoureux, agreste et sauvage, qu'on ne veuille prendre pour soi, ni permettre aux autres, aucune sorte de récréation[1]. » Aussi la théologie elle-même s'élève contre ce désordre, en lui opposant un saint enjouement, qu'elle nomme *l'Eutrapélie.* Et volontiers elle fait sienne cette maxime de saint Augustin : *Je veux enfin que vous modériez votre travail. Il est d'un sage de prendre un peu de relâche et de ne pas avoir toujours l'esprit tendu sur les occupations sérieuses*[2].

Ajoutons, Messieurs, que cette manière aimable d'entendre et de pratiquer ses devoirs, devient le moyen le plus efficace d'exercer autour de soi l'apostolat. Autant une piété qui prendrait des airs farouches, écarterait de Dieu et de vous; autant, au contraire, elle attirera, lorsque, sans rien sacrifier d'essentiel, elle saura se donner des formes agréables et s'assurer une influence sympathique.

1. *Introd. à la Vie dév.* 3e p., c. xxx.
2. Volo tandem tibi parcas. Nam sapientem decet interdum remittere aciem rebus agendis intentam. (De Mus., II, c. ult.)

Vous n'oublierez pas que Jésus-Christ lui-même a déclaré que son joug est suave. En imposant à ceux qui dépendent de vous le fardeau évangélique, vous travaillerez à le leur faire trouver léger ; et vous y joindrez, avec une pieuse sollicitude, les adoucissements qu'il comporte.

Mais les divertissements de vos fils n'attireront pas moins votre vigilance que leur travail. Autant vous aurez de zèle pour leur avancement dans les études, autant vous mettrez d'attention à observer de près ce qui se passe dans les délassements qui leur sont accordés. La surveillance paternelle ne s'endormira pas plus sur leurs plaisirs que sur leur labeur, puisqu'elle n'ignore point qu'elle doit s'étendre à la vie tout entière.

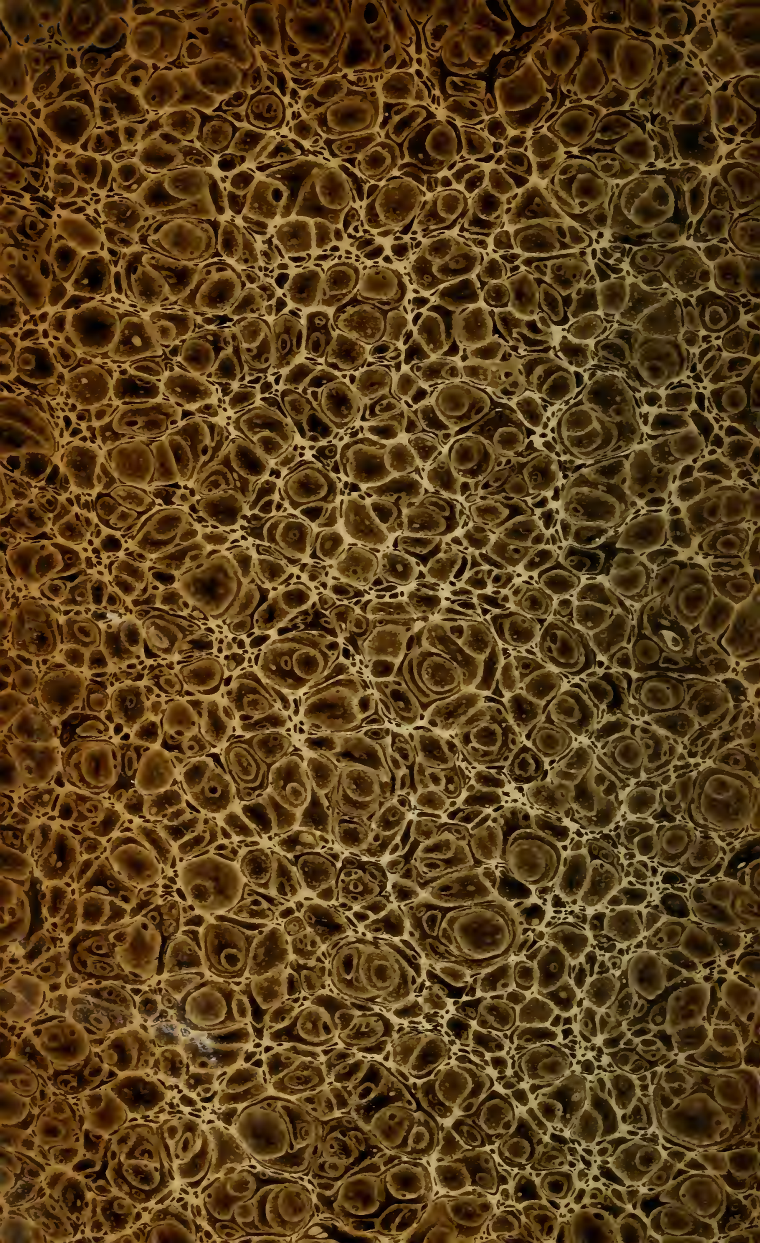
Vous avez charge d'âmes, Messieurs, vous devez être toujours éveillés, comme ces serviteurs, à qui on demandera un compte sévère de leur gestion, *tanquam rationem reddituri*[1]. Puissent les réjouissances et les chagrins,

1. Heb., XIII, 17.

qui seront venus successivement visiter vos demeures, n'avoir aucune accusation à faire entendre contre vous! Puissiez-vous, avec ceux qui vous appartiennent, vous élever à Dieu, aussi bien sur les ailes de la joie que sur celles des épreuves! La peine et le plaisir sont une double leçon, qui vient toujours du même maître. Si nous les comprenons bien toutes deux, elles nous formeront également, et nous conduiront, l'une comme l'autre, à nos immortelles destinées.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE DE RENNES, 71.




LIBRARY

